This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

JOHN PENINGTON & SON,
Importers and Booksellers,
127 S. 7th St.,
PHILADELPHIA.

Richard Ashhurst Rowie.

GB 3.16
HARVARD COLLEGE
LIBRARY

POÉSIES MILITAIRES

DE

L'ANTIQUITÉ.

TYPOGRAPHIE D'ADOLPHE WAHLEN,

IMPRIMEUR-LIBRAIRE DE LA COUR, A BRUXELLES.

POÉSIES MILITAIRES

DE L'ANTIQUITÉ,

OU

CALLINUS ET TYRTÉE,

TEXTE GREC, TRADUCTION POLYGLOTTE,
PROLÉGOMÈNES ET COMMENTAIRES;

PAR A. BARON,

DOCTEUR ÈS LETTRES DE L'ACADÉMIE DE PARIS,
ANCIEN RÉPÉTITEUR DE GREC A L'ÉCOLE NORMALE DE FRANCE,
PRÉFET DES ÉTUDES ET PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE A L'ATHÉNÉE DE BRUXELLES,
PROFESSEUR DE LITTÉRATURE A L'UNIVERSITÉ LIBRE DE BELGIQUE.

OUVRAGE DÉDIÉ AU ROI.

BRUXELLES,
J. P. MELINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1835.

Gc 3.16

Lowell College Library
Lowell Collection
Gift of
Mrs. D. [illegible]

Au Roi.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ, amie éclairée des Sciences et des Lettres, désire voir refleurir parmi nous cette érudition grave et consciencieuse qui fut jadis un des titres de la Belgique à l'estime du monde savant. C'est pour encourager ce genre

de travaux qu'Elle m'a permis de placer son nom à la tête de cet ouvrage.

Le Gouvernement de VOTRE MAJESTÉ vient de donner un grand exemple à l'Europe, en transportant de la théorie dans la pratique le principe de la liberté de l'enseignement. Maintenant, SIRE, c'est surtout à ceux qui se sont dévoués aux fonctions du professorat, à prouver que le peuple belge comprend cette liberté et qu'il en est digne. Une honorable concurrence s'établira entre les membres des institutions de l'État et ceux des institutions libres; tous rivaliseront de zèle et d'efforts pour répandre l'instruction, chacun dans sa spécialité, et par les paroles, et par les écrits; ils consacreront leurs loisirs comme leurs travaux à démontrer par les faits l'excellence du principe. La liberté de l'enseignement était le vœu de la nation; il Vous appartenait de l'accomplir; c'est à nous à le justifier.

Si je puis contribuer pour ma faible part à cette grande œuvre, je croirai avoir dignement remercié VOTRE MAJESTÉ de la faveur qu'Elle m'accorde aujourd'hui.

J'ai l'honneur d'être,

De VOTRE MAJESTÉ,

SIRE,

Le très humble et très obéissant serviteur,

BARON.

Bruxelles, le 14 septembre 1835.

Les deux articles *sur la Poésie militaire*, imprimés dans la *Revue de Paris*, T. XXVIII, p. 261 et T. XXXIX, p. 85, aussi bien que l'*Essai sur l'ancienne Élégie grecque* et *sur la vie et les ouvrages de Callinus et de Tyrtée*, qui précède l'édition des *Messéniennes et Poésies diverses de M. Casimir Delavigne*, Paris, Dufey et Vézard, 1831, in-8°, ne sont que des extraits de l'ouvrage que je publie aujourd'hui. Le lecteur qui pourrait connaître ces morceaux ne s'étonnera donc pas de les retrouver ici à leur véritable place.

AVANT-PROPOS.

. . . Mares animos in martia bella
Versibus exacuit.

Hor., *de Art. poet.*, v. 402.

L'histoire naturelle a ses monographies, comme on les appelle, ses descriptions spéciales d'une classe d'êtres, d'une famille de plantes; j'ai pensé que, si la littérature avait les siennes, celle de la poésie militaire ne serait pas une des moins intéressantes.

La poésie militaire se retrouve partout, chez les anciens et chez les modernes, au nord comme au midi, dans la barbarie comme dans la civilisa-

tion; partout on s'est battu et l'on a chanté en se battant. Aux harmonieuses improvisations des premiers Grecs succèdent les âpres accents du Barde et du Ménestrel; aux romances chevaleresques du Cid, les chansons républicaines des vainqueurs de Fleurus, et les dialogues du Clephte avec l'hirondelle voyageuse. Sur un même fond de patriotisme, tantôt c'est la religion qui ressort, tantôt le fatalisme; ici l'honneur, plus loin la liberté. En suivant cette étude, et il en est ainsi à chaque filon de la pensée humaine, on s'étonne qu'une idée unique puisse être si féconde et si variée, qu'on ait si bien dit en tant de façons : combattre et vaincre, ou combattre et mourir. Bientôt on ne le dira plus; voilà du moins ce que pensent quelques optimistes, et, peut-être, en pensant ainsi, ne prouvent-ils qu'une chose, c'est qu'ils aiment l'humanité plus qu'ils ne la connaissent. A les croire, le rêve de la paix perpétuelle va devenir une réalité. Dieu les entende! Je souhaite autant qu'eux que l'objet de ce livre soit à jamais relégué dans le domaine du passé. La poésie des camps sera toujours une page intéressante de l'histoire littéraire, ne dût-elle avoir aucune application possible à l'avenir.

J'avais commencé cette étude par les Grecs, car nos enthousiastes de moyen âge ont beau dire, c'est toujours aux Grecs qu'il faut remonter. Des Latins, leurs imitateurs, j'allais passer aux modernes; malheureusement, la manie du commentaire m'a saisi chemin faisant, et ce qui ne devait être qu'une partie est devenu presque le tout; j'avais façonné en imagination une monographie de la poésie militaire, je ne donne en réalité qu'une édition nouvelle de Callinus et de Tyrtée;

> ... Amphora cœpit
> Institui, currente rota cur urceus exit?

Je ne sais trop; l'amphore viendra plus tard. Un mot, en attendant, sur cet Essai.

Il commence par une *Notice* sur Callinus et Tyrtée. Deux ou trois *Excursus* développent quelques points obscurs, et donnent une idée des autres poètes guerriers et de l'Élégie ancienne.

Le *texte* présente jusqu'au moindre fragment des deux auteurs. J'ai consulté les meilleures éditions, sans m'assujettir à aucune. J'ai cherché, dans les leçons douteuses, à me tenir le plus près possible des manuscrits. Je n'ai d'ailleurs presque

rien mis du mien, et la *crise*, proprement dite, gagnera peu à mon travail. Il n'y a pas grand mal; l'on a fait assez et trop, peut-être, sous ce rapport. L'audace de quelques Allemands m'effraie: ils prennent leurs imaginations pour des réalités, et ne reculent devant aucune hypothèse [1]. Pour moi, je ne crains pas de l'avouer, je frissonne à une leçon hasardée.

---

[1] Je suis bien loin cependant d'adresser ce reproche à tous les Allemands. A propos de Tyrtée, j'excepte surtout Matthiæ et Nicolas Bach, dont je n'ai connu le travail que quand le mien était presque achevé. Le premier avait déjà écrit sur les innovations des *critiques* d'excellentes remarques que je me fais un plaisir de reproduire ici. « *In promptu est dicere*, avait-il dit, *non nisi eas conjecturas admittendas esse quæ omnes veritatis notas habeant; at qua tandem nota discernas utrum hanc veritatem habeat conjectura tua? Suam enim quisque conjecturam plurimi facit, et eo magis quo est confidentior. Neque satis est dicere scripturam conjectura effictam habere saltem quod intelligi possit: nulla enim gravior pestis his litteris inferri potest quam si, quid scribi potuerit, non quid scriptum fuerit, spectes. Itaque, non nisi re diu multumque deliberata, omnibusque quæ contra dici possunt ponderatis, quasi non tuam rem agas, sed ex aliorum sententia judicium feras, conjecturæ locus in textu dandus est; locus corruptus per aliquod tempus seponendus est, ut, quum ad eum redieris, inventi amor aliquantum refrixerit, nec tibi amplius fucum facere possit; exploranda aliorum judicia, ut quæ ipsi invenire non potuimus*

L'*Exégèse* m'a occupé davantage. Parlons d'abord de la traduction française.

Je crois que l'on n'a jamais mieux traduit en France qu'aujourd'hui; je crois encore qu'un poète ne peut être bien traduit qu'en vers[1], et d'autre part, qu'une traduction n'est bonne qu'autant qu'elle est scrupuleusement fidèle. Or, une traduction en vers français, à la fois fidèle et lisible, est singulièrement rare. Il faut être du métier pour en apprécier toute la difficulté; peut-être cependant n'est-ce pas chose impossible. J'ai voulu être littéral, et pourtant je vois bien que je ne le suis pas encore. D'abord, je n'ai point compté les vers, ni rendu les formes du langage par des formes et dans un ordre matériellement identiques. Une expression vive et neuve en grec est souvent pâle et commune en français, et réciproquement; la

---

conjecturæ nostræ contraria, alii suppeditent; et quo pluribus satisfecerimus, eo melius de conjectura nostra ipsi judicare possimus. » Not. in Bacch. Eurip., T. VIII, p. 192.

[1] « J'ai préféré de traduire en vers, dit M. Delille, parce que, quoi qu'en dise l'abbé Desfontaines, la fidélité d'une traduction de vers en prose est toujours très infidèle. » L'élégant traducteur des Géorgiques développe fort bien cette pensée dans son *Discours préliminaire*, p. 36, éd. Michaud, 1811.

fidélité apparente n'est-elle pas alors une infidélité réelle? Le mouvement de la phrase grecque vient des conjonctions et des particules que nous appelons *explétives*, parce que nous n'avons rien qui puisse les représenter littéralement; celui de la phrase française naît des figures de style et de la coupe du vers. Les conjonctions grecques contribuent encore à éclaircir l'ordre des idées; retranchez-les, il faudra altérer cet ordre pour le faire mieux sentir. Ce n'est pas tout. Notre système de versification n'a presque aucune analogie avec celui des anciens, surtout avec le distique libre des Grecs : nulle forme de vers ne représente donc exactement le rhythme original: le mieux est alors d'adopter celle que l'usage a spécialement consacrée parmi nous au sujet choisi. Il suit de tout cela qu'avec la meilleure intention d'être littéral, on n'a souvent reproduit rigoureusement ni l'expression, ni le mouvement, ni l'ordre des idées, ni la forme de la versification. En quoi donc consiste la fidélité dans la traduction française d'un poète grec? A bien faire comprendre toute la pensée et tous les mots de l'auteur, sans retrancher ni ajouter; à substituer à propos le mouvement français au mouvement grec; à éviter enfin avec

scrupule ce qui pourrait être ou paraître moderne; et ce dernier point n'est pas peu de chose, car il ne s'agit de rien moins que de ne pas parler sa langue tout en la parlant. Pour bien juger cette sorte de travail, qui n'exige, au reste, que de la patience, il est indispensable de rapprocher continuellement le modèle de la copie. C'est là tout ce que je demande au lecteur.

J'aurais voulu que ce livre réunît tout ce que l'on a fait de bon sur Callinus et Tyrtée, et qu'il pût ailleurs, comme en France, tenir lieu de toutes les éditions précédentes. Dans ce but, j'ai ajouté à ma *version française*, une *version polyglotte*. On trouvera ici une traduction rhythmique de Callinus et de Tyrtée en plusieurs langues. J'ai choisi dans chaque idiome l'interprète qui m'a semblé le meilleur parmi tous ceux qui existaient.

Après la polyglotte, vient le *commentaire*. La langue française est aujourd'hui tellement répandue, il est si rare de trouver un amateur de l'antiquité qui l'ignore, que je n'ai pas hésité à écrire ce commentaire en français. Les variantes y sont consignées; les difficultés de mots, et surtout de choses, éclaircies. Toutes les fois que d'autres ont

une remarque, un rapprochement, une citation intéressante, je m'en empare sans scrupule; j'ajoute mes observations. C'est surtout aux éditions nouvelles et aux traductions que convient cette maxime du professeur Cousin, à propos de matières plus élevées : « Il n'y a progrès, dit-il [1], qu'à deux conditions : d'abord, de représenter tous ses devanciers, ensuite d'être soi-même; de résumer tous les travaux antérieurs et d'y ajouter. » Ce n'est pas modestie que de dire aussi avec lui : « Je ne suis pas assez sûr de remplir la deuxième condition pour me dispenser de la première. »

Je dois, en terminant cet *avant-propos*, témoigner toute ma reconnaissance à M. Bekker, professeur ordinaire dans la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Louvain, membre de l'Académie de Bruxelles, etc., pour les doctes et judicieuses observations qu'il m'a communiquées avec autant de bienveillance que de modestie, et qui m'ont été du plus grand secours.

---

[1] Cours d'histoire de la Philosophie, t. I, leçon IIme.

DE LA VIE ET DES OUVRAGES

DE

CALLINUS

ET DE

TYRTÉE,

ET DES

POÉSIES MILITAIRES

DE L'ANTIQUITÉ.

Nihil est autem tam cognatum mentibus nostris quam numeri atque voces, quibus et excitamur, et incendimur, et lenimur, et languescimus, et ad hilaritatem et ad tristitiam sæpe deducimur; quorum illa summa vis carminibus est aptior et cantibus; non neglecta, ut mihi videtur, a Numa,... maxime autem a Græcia vetere celebrata.

Cic., *de Orat.*, lib. III, c. 51.

Cicéron disait vrai : le sens poétique et musical est un des éléments de notre nature; il tient sa place dans toute organisation individuelle ou sociale; mais comme il domine plus spécialement dans certains individus, ainsi son empire sur l'existence humaine est beaucoup mieux marqué chez certains peuples. Les modernes, par exemple, ne peuvent, sous ce rapport, se comparer aux anciens. L'homme moderne est positif et prosaïque; il ne faut rien moins qu'une révolution pour remuer et exalter ses facultés. Parfois alors il obéit à d'autres ressorts qu'aux intérêts matériels, et se monte au ton du poète. Mais de

telles époques sont rares dans nos annales, ce qui n'en vaut que mieux, sans doute; car ces enthousiasmes fébriles nous coûtent un peu cher quand ils nous prennent. Dans l'antiquité, et surtout chez les premiers Grecs, il n'en allait pas ainsi; la vie ne s'y concentrait pas dans les réalités : une sorte de sève poétique circulait de toutes parts, et sans secousse, sans agitation, animait le corps social. Il est tel fait, dans leur histoire, inintelligible, incroyable même pour qui n'a point foi à la poésie. Le climat, la religion, les institutions, les habitudes contribuaient à ce mode d'existence : la poésie et la musique s'y mêlaient à tout, présidaient à leur destinée, semblaient planer sur eux, comme sur nous l'arithmétique et la statistique. Les lois y étaient des poèmes, les vers d'Homère une autorité en législation et en politique, le nombre des cordes de la lyre un article de la constitution. Un sage veut-il faire déclarer une guerre en dépit d'un décret terrible? il ne trouve point d'arme plus puissante qu'une élégie; il monte sur une pierre de l'*Agora*, il chante; et le décret est rapporté, et le poète nommé général[1]. Les alliés, vainqueurs à Ægos Potamos, délibéraient, dans un festin, sur le sort d'Athènes; plusieurs étaient d'avis de raser la ville et d'en faire un pâturage aux bestiaux. Tout-à-coup un musicien de Phocide, admis pour égayer le repas, entonne le beau chœur d'Électre,

---

[1] Plutarch., *Vit. Solon.*, c. 8.

où Euripide déplore les malheurs de Mycènes et de la famille d'Agamemnon. Ces fiers guerriers écoutaient tout émus, des larmes coulaient de leurs yeux; ils se lèvent enfin par un entraînement unanime : « Malheur à nous, s'écrient-ils, si nous détruisions une telle ville et qui a produit de tels hommes! [1] » Avouons-le, ce n'est pas tout-à-fait ainsi qu'on raisonne à nos dîners diplomatiques. Lycurgue se fit, dit-on, précéder à Sparte par un poète lyrique chargé de préparer les esprits à sa législation, et lui même rapporta de ses longs voyages les rhapsodies d'Homère, jusqu'alors dispersées dans la Grèce et l'Asie [2]. Homère et Thaletas, voilà ceux sur lesquels il compte pour fonder les institutions les plus surhumaines dont l'histoire ait gardé le souvenir. Aussi toutes ses lois semblent-elles colorées d'un reflet poétique.

« La jeunesse de Sparte, dit Plutarque [5], s'exerçait au

---

[1] Plut., *Vit. Lysand.*, c. 15.

[2] Plut., *Vit. Lycurg.*, c. 4. Je ne prétends pas que Lycurgue ait rapporté ces poèmes *écrits*, ceci est une autre question; mais on peut fort bien admettre qu'il ramena avec lui des rhapsodes pour chanter l'Iliade et l'Odyssée, quoique plusieurs écrivains, et entr'autres Payne-Knight, *Prolegom. in Hom.*, p. 18, sqq., aient regardé ce récit de Plutarque comme une fable. Voyez aussi J. C. F. Manso, dans son ouvrage intitulé *Sparta*, t. II, p. 165.

[5] *Vit. Lycurg.*, c. 21, 22. J'ai traduit moi-même tout ce que je cite, non dans l'espoir de l'emporter sur les autres interprètes, mais parce que je crois faire mieux sentir ainsi ma pensée dans les citations.

chant et à la poésie, comme à la correction et à la pureté du langage; mais cette poésie avait un aiguillon qui réveillait l'âme et lui inspirait un enthousiasme réel et pratique. Le style en était simple et mâle, les sujets graves et moraux. C'était presque toujours l'éloge et l'apothéose de ceux qui mouraient pour la patrie, ou les reproches adressés au lâche, et le tableau de sa vie de peine et de misère... Qu'on fasse attention aux poèmes lacédémoniens, dont quelques-uns nous sont parvenus, qu'on étudie les chants de guerre [1] qu'ils accompagnaient du son des flûtes en attaquant l'ennemi, et l'on pensera que Terpandre et Pindare ne se trompaient pas, quand ils alliaient la valeur à la musique. Dans la guerre, le Roi sacrifiait d'abord aux Muses, pour exciter, ce semble, les soldats, par le souvenir de leur éducation et du jugement public qui les attendait, à affronter les dangers et à se signaler dans le combat par quelque fait digne de renom... Une fois la phalange rangée en bataille et en vue de l'ennemi, il immolait une chèvre, avertissait les soldats de se couronner, et commandait aux joueurs de flûte l'air de Castor. Lui-même entonnait en même temps l'hymne de guerre [2]. C'était un spectacle à la fois majestueux et terrible que la vue de ces guerriers s'avançant en mesure au son de la flûte, sans désordre dans les

---

[1] Εμβατηρίους ῥυθμούς.

[2] Εμβατηρίου παιᾶνος.

rangs, sans agitation dans l'âme, marchant au danger tranquilles, gais, et au bruit des chants. On doit supposer que de tels hommes ne ressentent ni crainte ni colère, mais conservent une âme inébranlable, pleine d'espérance et d'audace, comme si Dieu était avec eux. »

Nous sommes loin de là, il est vrai; la routine a tout affadi; le poète cependant reparaît par intervalles, et il est si bien compris des hommes de tous les siècles quand il leur parle dignement, que, même dans notre âge de positivisme, la liberté ne marche jamais qu'au refrain de quelque *Marseillaise.*

Les auteurs anciens conviennent unanimement de ce pouvoir extrême de la musique et de la poésie sur leurs compatriotes. Tandis que les historiens le prouvent par une multitude de faits, les philosophes cherchent à l'expliquer par l'analyse, et ici, comme ailleurs, leur analyse est encore de la poésie. Sans multiplier les citations [1], le peu de mots que je viens de dire suffira peut-

---

[1] Ceux qui aiment à remonter aux sources peuvent consulter Thucyd., lib. v, c. 70; Plat., *de Leg.*, lib. III, p. 202, t. VI, ed. Ast.; Polyb., lib. IV, c. 20, t. II, p. 53, ed. Schwæigh.; Plut., *de Musica, passim*, t. X, et *Instit. Lacon.*, t. VI, p. 884, ed. Reisk.; Lucian., *de Saltat.*, t. V, p. 126, ed. Lehmann; Polyæn., *Stratag.* I, c. 10; Valer. Max., lib. II, 6, 2; Quinctil., *Instit. orat.* I, 4 et 10; Max. Tyr., *Dissert.* XXI; Aul. Gell., *Noct. Att.* I, 11. Plusieurs de ces passages sont remarquables et écrits avec éloquence et chaleur. On en trouve quelques-uns dans Cragius, *de Rep. Laced.*, lib. III, tab.

être à faire comprendre comment un homme qui n'était que poète et musicien put relever le courage d'un peuple tout entier, et organiser enfin la victoire. Car on peut dire de Tyrtée ce que notre âge a dit de Carnot. Le mérite du poète chez les Spartiates devait être au dix-huitième siècle le mérite du mathématicien. A chacun son lot : le calcul pour nous, la poésie pour eux.

C'est à Tyrtée, en effet, que s'appliquent particulièrement les réflexions qui précèdent. Callinus est beaucoup moins connu, et son histoire ne s'appuie guère que sur quelques fragments et des hypothèses.

Il a cependant un droit tout particulier à l'intérêt des amis de la Muse antique : il est peut-être le plus ancien poète élégiaque dont les écrits nous soient parvenus. Plusieurs écrivains lui attribuent même l'invention du distique [1]. Au moins Strabon, Clément d'Alexandrie et Didyme, cité par Orion de Thèbes [2], le placent avant Archiloque et Mimnerme, les seuls qui sembleraient pouvoir lui disputer cette gloire.

2, instit. 10, et dans la savante dissertation de M. Den Tex, *De vi Musices ad excolendum hominem, e sententia Platonis*, p. 101—106.

[1] Voyez le 1er *Excursus* à la fin de cette notice.

[2] Strab., *Geogr.*, lib. XIV, p. 958, t. II, Amst. 1707; Clem. Alex., *Stromat.*, I, p. 333, ed. Morell.; Orion Theb., περὶ ἐτυμολογιῶν, citant Didyme, ἐν τῷ περὶ ποιητῶν, voc. ἔλεγος, p. 58, et Etymol. Magn. Gudian., p. 180, ed. Sturz.

Callinus était d'Éphèse [1]. L'époque et le lieu où il vécut demandaient un poète guerrier. Il fallait réveiller les Grecs de l'Asie Mineure, et les animer contre les Barbares qui inondaient ces fertiles contrées. Fuyant devant les Scythes, les Cimmériens s'étaient répandus au sud et à l'est de leur ancien territoire, et avaient pénétré jusqu'en Lydie. Ces peuples Germains ou Celtes [2] firent sans doute de fréquentes incursions en Asie, comme plus tard les Normands et les Danois dans l'Europe occidentale. Les deux principales dont les historiens fassent mention eurent lieu sous les rois Lydiens Ardys et Alyattes [3], mais il est probable qu'elles avaient été précédées par d'autres. Ce fut dans une de ces incursions que Callinus parut et chanta ses élégies. Le vers qui nous a été conservé par Strabon, le passage où le même géographe invoque l'au-

---

[1] Mar. Victorin., *de Arte gramm.*, III, p. 2555; Procl. *Chrestom.*, in *Photii Biblioth.*, p. 984, Rothom. 1653.

[2] Au mot celte ou germain *Kimer*, dont les Grecs ont fait Κίμβροι, et que Festus et Suidas, *voc.* Κίμβρος et *Cimber*, expliquent par *latrones*, *soldats mercenaires*, se rattachent évidemment les mots *Cimbres*, *Cimmériens*, *Crimée*, etc. On sait que *Kimr* est le nom national que se donnent les peuples du pays de Galles, regardés, ainsi que les Bas-Bretons, comme les restes de la souche celtique. Voir, sur les Cimmériens, Fréret, t. IV, *ad fin.*, et V, *init.* éd. Septchênes; Volney, *Rech. nouv. sur l'hist. anc.*, t. VI, p. 83, éd. de Brux., et, sur leurs fréquentes irruptions, Strab., lib. I, p. 106, et le 1er *Excursus*.

[3] Herod., lib. I, c. 15, 16.

torité du poète à propos de la prise de la ville de Sardes[1], l'allusion à une conflagration générale assez indiquée par Callinus lorsqu'il dit :

. . . . Et la guerre
Occupe tout ; partout leurs bataillons épais
Vous menacent. . . .

les reproches qu'il adresse à ses compatriotes, et dont on peut conclure que ceux-ci ne se doutaient pas de la grandeur du péril, tout me persuade que la seule élégie qui nous soit parvenue avait pour but d'exciter les Éphésiens à repousser une aggression soudaine, inattendue, universelle, comme devait être celle des Cimmériens[2]. Cependant la plupart des critiques ne partagent point cette opinion. Les uns ne reconnaissent même pas Callinus pour l'auteur de cette élégie[3]; les autres supposent qu'il la composa lorsque les Magnésiens, alors puissants

---

[1] *Loc. laud.*, lib. XIII, p. 930 et XIV, p. 958, t. II.

[2] Jo. Valent. Francke, dans son traité intitulé *Callinus*, est de mon avis, p. 99, 100. Je ne sais pourquoi Fréret, t. V, p. 22, suppose que cette élégie s'adressait aux Magnésiens.

[3] Camerarius, *Orat. senat. de Bello Turcico*, l'a publiée sous le nom de Callimaque. Henri Estienne, dans son édition, l'attribue à Tyrtée *ou* à Callinus. Harlès, *Anthol. græc. poet.*, p. 40, dit que, quel que soit son auteur, elle ne paraît être qu'une imitation de Tyrtée. Frid. Thiersch, *Act. monac.*, vol. III, p. 577, veut prouver que les quatre premiers vers appartiennent à Callinus, et le reste à Tyrtée. Bach combat fort bien cette opinion, *Tyrt. carm.*, p. 18.

et victorieux, se furent avancés presque aux portes d'Éphèse, sans que les habitants songeassent à secouer la léthargie dans laquelle ils étaient plongés [1]. On voit par-là combien il est difficile de rien affirmer avec certitude sur Callinus. D'après les raisons que j'expose dans le 1er *Excursus*, à la suite de cette notice, je le placerais à peu près de l'an 720 à l'an 630 av. J.-C., c'est-à-dire, de la 15e à la 37e Olympiade. Mais cet *Excursus* lui-même prouve qu'il règne une grande obscurité sur tout ce qui se rattache à notre poète, et je suis loin de croire mon sentiment à l'abri des objections. Ce qui est évident, c'est que Archiloque, Callinus et Tyrtée étaient à peu près contemporains, les deux premiers déjà vieux, quand le dernier était jeune encore. On voit aussi que le style et la manière de Callinus se rapprochent beaucoup de Tyrtée, et que tous deux appartiennent à la même école.

Quant à celui-ci, sans pouvoir encore présenter sur lui un ensemble de faits bien complet, ce que nous en savons est cependant beaucoup plus positif, car sa vie se rattache à l'une des époques les plus intéressantes de l'ancienne histoire grecque, la guerre de Messénie.

Pendant plus d'un siècle après Lycurgue, Sparte jouit d'une paix profonde. Fidèle au système de son législateur, elle ne songeait pas à s'agrandir; mais cet homme,

---

[1] Voyez, entr'autres, Souchay, *Mém. de l'acad. des Inscr. et B. L.*, t. VII, p. 365; et Schœll, *Hist. de la littér. gr.*, t. I, p. 188.

le plus profond génie de l'antiquité, n'avait pu tout prévoir. La population s'augmentait, et les richesses ne suivaient pas la même progression; par richesses, on entendait à Sparte les esclaves et le territoire; il ne pouvait y en avoir d'autres pour un peuple dont les lois proscrivaient le commerce et les signes représentatifs de l'échange. Or, le seul moyen de se procurer les richesses, c'était la conquête. Il fallut donc violer la constitution pour maintenir l'existence même de l'État.

Sur les frontières de la Laconie se trouve la Messénie, province fertile, qui, dans les temps anciens, avait obéi aux Spartiates, et qu'ils ne pouvaient s'accoutumer à considérer comme un état indépendant [1]. Ils résolurent de la ramener sous leur pouvoir.

L'ambition forcée de Sparte et la jalousie naturelle entre deux peuples voisins et rivaux en puissance, furent donc la cause réelle de la première guerre de Messénie. On donna pour prétexte des actes de violence exercés sur de jeunes filles, le meurtre de leur défenseur, le vol de quelques bestiaux, motifs ordinaires de rupture, qu'on retrouve au manifeste de chaque nouvelle guerre dans les temps héroïques. Les Spartiates triomphèrent d'abord; mais vainqueurs également insolents et avides, ils ne se contentèrent pas d'exiger des vaincus la moitié de toutes les productions de leurs terres, ils ajoutèrent à ce

---

[1] Manso, *Sparta*, t. 1, p. 203, sqq.

tribut exorbitant les plus révoltants outrages. Les fragments mêmes de Tyrtée en donnent la preuve. Le peuple opprimé n'attendait qu'un chef pour secouer le joug.

Ce fut, suivant mon calcul, vers la vingt-huitième Olympiade, et après environ soixante ans d'intolérable servitude, que ce chef parut enfin[1]. Aristomène, l'un des plus brillants héros dont l'histoire grecque fasse mention, appela ses concitoyens à la liberté. Le récit des deux guerres de Messénie, et surtout la vie d'Aristomène, ont, dans Pausanias, tout l'intérêt d'un roman. Le géographe emploie même, dans cette partie de son livre, un langage poétique si éloigné de ses habitudes de style, que ce motif et d'autres encore ont fait supposer que les *Messéniaques* sont plutôt l'abrégé de quelque poème alors connu, qu'un résumé de traditions historiques[2]. La valeur surnaturelle d'Aristomène, son audace, ses amours, la manière merveilleuse dont il échappe à ses ennemis, la constante protection des Dieux, et surtout cette invincible opiniâtreté qui ne lui permet jamais de désespérer de lui ni de la fortune, tout enfin nous attache à ce guerrier comme aux héros fantastiques d'Arioste ou de Walter-

---

[1] Voyez le 2me *Excursus*, à la fin de la notice.

[2] Manso, *ibid.*, t. II, p. 269. Les sources pour l'histoire de la guerre de Messénie sont, avec Pausanias, *Messen.*, c. 4—24, Justin, *Hist.*, III, 4; Strab., VI, p. 395; VIII, p. 557; Diod. Sic., *Biblioth. histor.*, XV, 66; *Fragm.*, VIII, 3; *De Virtut. et vit.*, t. II, p. 548, ed. Wessel.; Schol. ad Platon., *Legg.*, p. 448, ed. Bekker, etc.

Scott. Vainqueur des Spartiates dans un premier combat, il voulut, dès le commencement de la guerre, les frapper de terreur; il ose pénétrer la nuit au milieu de Sparte, et suspend au temple de Minerve un bouclier avec cette inscription : *Aristomène à la Déesse, des dépouilles des Spartiates.* Les Lacédémoniens, vaincus et effrayés de sa hardiesse, consultèrent l'oracle de Delphes. Le Dieu leur répondit que leur salut viendrait d'un général Athénien. Ils députèrent à Athènes pour demander un chef.

Il y avait alors dans cette ville un homme qui enseignait les lettres; il était boiteux, faible de corps, plusieurs même le croyaient insensé: cet homme se nommait Tyrtée. Les Athéniens, inquiets, d'une part, de la puissance de Sparte qui menaçait déjà le Péloponèse, craignant, de l'autre, d'irriter Apollon, crurent pouvoir obéir au Dieu, sans nuire à leurs intérêts, en envoyant Tyrtée à Lacédémone. Ils ajoutaient, dit-on, à ce choix injurieux, des paroles plus outrageantes que l'action même [1]. Voilà, du moins, ce que racontent la plupart des écrivains [2]. Mais nous savons que, dans les récits des Grecs, il y a toujours autant de fable que d'histoire. L'allégorie était leur figure

---

[1] Un tel chef, disaient-ils, convenait à la lâcheté des Spartiates. Porphyrion, *in Hor., de A. p.*, v. 402, ed. Bas., p. 268, 269. Ce scholiaste va jusqu'à supposer Tyrtée louche, et difforme dans toutes les parties de son corps.

[2] Pausan., *Messen.*, c. 15; Justin, III, 5; Ampel., *Lib. memor.*, c. 14; Acron, *in Hor., de A. p.*, v. 402.

favorite, et les fictions poétiques leur semblaient indispensables dans la vie d'un poète. Peut-être n'a-t-on exagéré les défauts extérieurs de Tyrtée que pour rendre plus merveilleux l'ascendant de son génie sur des peuples passionnés pour la beauté; peut-être la folie qu'on lui reproche n'est-elle autre chose que l'exaltation poétique; peut-être enfin ne le supposa-t-on boiteux que parce qu'il fit un fréquent usage du distique, composé de deux vers de mesure inégale,

Clauda quod alterno subsidunt carmina versu. [1]

Quant à la politique d'Athènes en cette rencontre, Themistius est, je crois, le seul des écrivains anciens qui ne

---

[1] Ovid., *Trist.* lib. III, el. 1, v. 11. C'est aussi l'opinion de M. Schœll, *Hist. de la litt. gr.*, t. I, p. 189, et de Thiersch, *Act. philol. monac.*, t. III, p. 593, sqq., approuvé par Bach, *Tyrt. fragm.*, p. 44. Manso, *Sparta*, t. II, p. 282, donne quatre raisons pour ne pas admettre à l'égard de Tyrtée les traditions de l'antiquité. Tyrtée, dit-il, devait être non pas un maître d'école, mais un homme distingué dans sa patrie : 1° Ses fragments prouvent la supériorité de son esprit. 2° Le besoin de savoir lire n'était pas assez généralement senti pour que des particuliers se dévouassent tout entiers à cette espèce d'instruction. Voyez Wolf, *Prolegom. in Hom.*, p. 72, § 35. 3° Les Athéniens n'avaient aucun motif pour être dès lors jaloux des Spartiates et de leur puissance dans le Péloponèse, et l'on ne trouve ailleurs aucune trace d'une jalousie qui remonterait à une époque si reculée. 4° Enfin, ils devaient supposer qu'un mauvais général, envoyé à Sparte dans des intentions hostiles, ne tarderait pas à trahir son

partage point l'opinion générale, et la sienne semble plus rationnelle. Il ne paraît pas supposer que Tyrtée ait été choisi par dérision ou pour priver Sparte de la

---

incapacité, et ne pourrait ainsi nuire beaucoup aux intérêts des Spartiates.

La conjecture de Bœttiger, *Attisch. mus.*, part. I, p. 337, qui suppose que les Athéniens des temps postérieurs rabaissèrent par envie leur compatriote Tyrtée au rang de διδάσκαλος γραμμάτων, ne parait pas vraisemblable. Car non-seulement les anciens, en général, parlent de Tyrtée dans les termes les plus honorables, et le placent à côté d'Homère, mais encore les philosophes et les orateurs athéniens, comme Platon et Lycurgue, se montrent fiers du concitoyen que leurs ancêtres envoyèrent à Lacédémone.

M. Quirinus Visconti, *Iconogr. gr.*, t. I, p. 64, regarde comme des fables tout ce que Pausanias raconte de Tyrtée. « Il n'y a aucune vraisemblance, dit-il, que les Lacédémoniens, ayant leur Roi, fussent allés chercher à Athènes, sur la foi d'un oracle, un chef pour leurs armées; que les Athéniens leur eussent envoyé un homme aliéné et boiteux, et que ceux-ci n'eussent eu aucune répugnance à le suivre. » On peut lui répondre que les Lacédémoniens, comme tous les autres peuples de l'antiquité, faisaient, sur la foi des oracles, des choses beaucoup plus invraisemblables; qu'il est fort douteux, comme nous l'avons prouvé, que Tyrtée fût boiteux, et surtout aliéné; enfin que les Lacédémoniens, en effet, lui témoignèrent quelque répugnance dans le principe, mais qu'il en triompha par son éloquence et sa valeur. Au reste, tout en admettant, à cause de la gravité des témoignages cités, l'ensemble de cette histoire, je ne suis pas éloigné de reconnaître avec Thiersch, *loc. laud.*, et avec Bach, *Tyrt.*, p. 41, que, comme elle nous a été transmise surtout par des écrivains d'Athènes, ces écrivains ont peut-être exagéré ou embelli certains détails pour flatter l'orgueil national de leurs compatriotes.

victoire. « Ce ne fut pas, dit-il [1], des soldats pesamment armés, ni de la cavalerie, ni de l'infanterie légère ou des vélites que les Athéniens envoyèrent aux Spartiates, ce fut le poète Tyrtée. Ils n'ignoraient pas que si les Messéniens l'emportaient sur les Lacédémoniens, ils ne devaient point cette supériorité à leurs forces matérielles, mais à leur audace; que ces derniers, même égaux ou inférieurs en nombre, seraient vainqueurs une fois qu'ils retrouveraient leur courage.... et, ajoute-t-il, Tyrtée était éminemment propre à calmer leur effroi, à réveiller leur valeur, à rappeler toute leur ancienne énergie. »

Tel fut, en effet, l'objet de ses premiers soins. Dès son arrivée à Sparte, il rassemblait tous ceux qu'il rencontrait, et leur chantait des élégies et des poèmes en vers anapestes.

Cependant, les Messéniens avaient réuni leurs alliés. Les Éléens, les Argiens, les Arcadiens, les Pisates s'étaient déclarés pour eux [2]. Pantaleon, fils d'Omphalion, commandait les Pisates; à la tête des Arcadiens était Aristocrate, roi d'Orchomène, qui depuis se laissa gagner par les Spartiates, et trahit ceux qu'il était venu défendre. Une bataille fut livrée au *Monument du sanglier*, près de Stenicleros, en Messénie. Tyrtée, placé parmi les hiérophantes des grandes Déesses, enflam-

---

[1] Themist., *Orat.* xv, p. 197, ed. Hard.

[2] Strab., *Geogr.*, lib. VIII, p. 556.

mait les derniers rangs par ses discours. Mais les Spartiates avaient perdu l'habitude de vaincre, et ne pouvaient la retrouver encore. Ils ne résistèrent pas à la bravoure d'Aristomène. Le combat eût été décisif, si le général ennemi n'eût perdu son bouclier en les poursuivant. Tandis qu'il rentrait dans Andanie, au milieu des femmes qui semaient de fleurs son passage et chantaient ses exploits, Tyrtée ramenait à Sparte le petit nombre des Lacédémoniens échappés au combat, abattus et désespérés de leur défaite. Loin de partager le découragement général, il ne s'occupait qu'à leur rendre par ses vers l'espoir qu'ils avaient perdu, et ce fut, sans doute, à cette occasion qu'il composa la seconde des élégies que nous possédons. Rien ne pouvait affaiblir la vigueur de son âme. Vaincu de nouveau dans deux combats, il arma les Ilotes, et pour soutenir leur valeur en les appelant à succéder non-seulement au nombre, mais à la dignité des citoyens, il leur permit d'épouser les veuves des guerriers morts [1].

En vain les Rois de Sparte, craignant de plus grands malheurs pour leurs concitoyens, s'ils se raidissaient contre la fortune, voulaient faire rentrer leur armée dans la ville, Tyrtée s'y opposa obstinément : il récita aux troupes de nouveaux chants de guerre; elles y trouvaient des encouragements, des consolations, des conseils. En-

---

[1] Justin., *loc. laud.*; Oros., *Hist. adv. Pagan.*, I, 21.

fin, il sut inspirer aux soldats une telle ardeur, que jaloux, dit Justin [1], non pas de conserver leur vie, mais de s'assurer un asile après leur mort, ils s'attachaient au bras droit des tablettes de bois sur lesquelles étaient gravés leur nom et celui de leur père. Ces inscriptions devaient faire reconnaître leur cadavre au milieu de la confusion du champ de bataille, pour qu'on pût rendre chacun d'eux au tombeau de ses ancêtres.

Tant de fermeté vainquit enfin la fortune. Les Messéniens, mis en fuite dans un quatrième combat, et affaiblis par la trahison d'Aristocrate [2], qui les abandonna au milieu de l'action, s'enfermèrent avec Aristomène dans la citadelle d'Ira, et, après un siège plus long que celui de Troie, furent forcés de rendre la place, qui avait résisté pendant onze ans à tous les efforts de l'ennemi.

Dès ce moment, Messènes ne fut plus comptée parmi les États du Péloponèse. Les Messéniens tentèrent deux fois de secouer le joug de Sparte, deux fois ils furent asservis de nouveau. Ce ne fut qu'après la bataille de Leuctres qu'Épaminondas leur rendit une patrie qu'ils avaient si long-temps et si glorieusement défendue.

Tyrtée recueillit presque tout l'honneur de cette guerre; mais ce ne fut pas assez pour lui. Il avait mérité comme général la reconnaissance de Lacédémone, il

---

[1] Justin, *ibid.*; Polyæn., I, c. 17.

[2] Strab., *loc. laud.* Voyez Muller, *Æginet.*, p. 65; *Dorier*, I, p. 50.

voulut la mériter comme magistrat. Pendant le siége d'Ira, les Messéniens faisaient de fréquentes sorties, ravageaient toutes les terres voisines, s'emparaient du blé, du vin, des bestiaux. Les Lacédémoniens, s'apercevant qu'ils semaient et labouraient pour leurs ennemis plutôt que pour eux-mêmes, ordonnèrent, par un décret, de laisser incultes la Messénie et les cantons limitrophes de la Laconie, tant que durerait la guerre.

L'exécution de ce décret occasiona une disette dans Sparte et en même temps une émeute; car ceux qui possédaient des terres de ce côté, ne pouvaient sans indignation les voir stériles et abandonnées. Tyrtée leur fit comprendre qu'ils devaient sacrifier leur intérêt privé aux besoins de la patrie [1]. Un fragment de ses poèmes, que nous a conservé Plutarque [2], prouve qu'ils n'étaient pas uniquement consacrés à l'éloge des vertus militaires, et qu'ils recommandaient aussi le respect pour les Rois, les magistrats et la constitution.

Jamais ces sages préceptes n'avaient été plus utiles. On peut conclure en effet d'un passage d'Aristote [5] que la guerre intestine allait succéder dans Sparte à la guerre étrangère. « Il est évident, dit ce philosophe, d'après le poème de Tyrtée intitulé *Eunomie*, que la guerre de

---

[1] Pausan., *Messen.*, c. 18.
[2] *Vit. Lycurg.*, c. 6.
[5] Arist., *Politic.*, v. 7, p. 529, ed. Duval.

Messénie ayant causé la ruine d'une foule de citoyens, on demanda de nouveau le partage des terres et l'égalité des biens. » Ces paroles d'Aristote sont très remarquables. Elles prouvent que, même à une époque peu éloignée du siècle de Lycurgue, il était déjà impossible de maintenir l'égalité primitive. La loi avait eu la force d'établir le partage des terres, mais les moyens employés pour le conserver n'étaient pas assez puissants. Le jubilé juif eût peut-être été le seul. A chaque demi-siècle du moins, l'équilibre était rétabli [1]. En second lieu, ces dissensions intérieures de Sparte, qu'on devine plutôt qu'on ne les voit clairement expliquées chez les anciens, trahissent, dans la politique de ce peuple, une inconséquence singulière, que nous avons déjà fait entrevoir, et à laquelle Lycurgue, en l'apercevant, avait inutilement voulu remédier. Lycurgue prétendait que Sparte restât toujours en paix. Pour atteindre ce but, il lui fallait, d'une part, être toujours prête à la guerre; car, sans cela, comment intimider ceux qui songeraient à l'attaquer? de l'autre, ne jamais sortir de la défensive, comme si c'eût été chose facile à un État pauvre, populeux et sans cesse exercé forcément aux armes pour prévenir jusqu'à la possibilité d'une lutte à venir. Sparte fut donc, en dépit

---

[1] Sur cette question de la loi agraire, voir Salvador, *Hist. des Instit. de Moïse*, liv. III, c. 2; Buonarotti, *Conspir. de Babeuf*, t. I, p. 207 et suiv.

de Lycurgue, presque continuellement en guerre; une grande partie de ses institutions eut la guerre pour objet; et chaque nouvelle guerre remit en question tout le système intérieur de son législateur. Ce système, en effet, tendait à proscrire également la pauvreté et les richesses. Or, la guerre ne manquait pas d'introduire la pauvreté, si l'on était vaincu, comme au temps de Tyrtée, ou les richesses, si l'on était vainqueur, comme au temps de Pausanias et de Lysandre [1]. Ainsi, la constitution était également en péril dans l'un et l'autre événement.

A l'époque dont nous parlons, Tyrtée eut, sans doute, l'art d'apaiser les murmures et de concilier les divers intérêts. Ce fut ainsi que plus tard, mais on ne sait à quelle occasion, Terpandre, par les accords de sa lyre, ramena la concorde parmi les Spartiates [2].

Des services si importants et si multipliés furent récompensés par ceux à qui ils étaient rendus. Tyrtée fut proclamé citoyen de Sparte, distinction d'autant plus honorable que les Spartiates n'en furent jamais prodigues envers les étrangers. [3] Il la dut, au reste, à leur

---

[1] Pour juger des infractions faites aux lois de Lycurgue en temps de guerre, que l'on songe que Lysandre seul, au rapport de Diodore de Sicile, lib. XIII, c. 106, envoya à Sparte, après la conquête de Sestos, 1500 talents, 8,250,000 francs, dont Gylippe vola 300, c'est-à-dire 1,650,000 francs.

[2] Diod. Sic., *Fragm.*, lib. XI, p. 639, tiré de Tzetzès, *Chil.* I, hist. 16, et la note de Wesseling en cet endroit. Plut., *de Music.*, t. X, p. 698.

[3] Plat., *de Legib.* I, t. VI, p. 16 — 18.

orgueil autant qu'à leur reconnaissance. Ils semblaient vouloir faire oublier qu'il était Athénien [1]. « Pourquoi, demandait-on à Pausanias, les Lacédémoniens ont-ils donné à Tyrtée le droit de cité? — Pour n'avoir pas l'air, répondit-il, d'avoir appelé un étranger à leur secours [2]. »

La mémoire de Tyrtée fut toujours honorée, et longtemps après sa mort, dont l'époque ne nous est pas mieux connue que celle de sa naissance, les soldats se réunissaient avant le combat, près de la tente du général, pour entendre tous chanter ses élégies [3]. Ses vers étaient aussi récités à Lacédémone dans les grandes solennités [4]. Athénée, s'appuyant de l'autorité de Philochore [5], dit que, dans les repas militaires, chacun devait à son tour *chanter du Tyrtée* [6]; c'est son expression. Le général nommait celui dont l'exécution avait surpassé celle des autres, et lui donnait pour prix une portion des viandes du festin.

Poète, guerrier, magistrat, Tyrtée possédait encore un talent qui devait plaire à Lacédémone, il était excellent

---

[1] Sur la patrie de Tyrtée, voyez le 3me *Excursus* après la notice.

[2] Plut., *Apophthegm. Lacon.*, t. VI, p. 859. Voyez Wyttenbach, p. 1188, sqq. Oxon.

[3] Lycurg. *adv. Leocrat.*, c. 28, t. III, p. 226 des *Orat. att.* de Bekker.

[4] Dion Chrysost., *Orat.* XXXVI, p. 440.

[5] Athen., *Deipnosoph.*, lib. XIV, p. 630, ed. Casaub.

[6] Ἄδειν Τυρταῖον. Lenz, *de Philoch. fragm.*, p. 39, cite, sur ce passage d'Athénée, Ilgen, *de scoliis veterum*, p. 86 et 155.

joueur de flûte [1]. L'étude de la flûte formait une partie essentielle de l'éducation des jeunes Spartiates; ils la préféraient à la trompette dans leurs expéditions guerrières, car, comme le disent Thucydide et Aristote [2], il s'agissait moins d'exciter leur courage que de le modérer et de le façonner à la discipline.

Cependant, la renommée de Tyrtée ne se renferma point dans Sparte. Les rhapsodes chantaient alors les vers élégiaques aussi bien que les héroïques [3]; ils transportèrent ses poèmes de Lacédémone qui, selon l'expression de Platon [4], en était nourrie et rassasiée, d'abord à Athènes, où ils parvinrent probablement au temps de Solon, car celui-ci paraît les avoir imités dans ses élégies politiques, et de là en Crète et dans toute la Grèce. Son nom devint proverbial pour désigner ceux qui encourageaient les autres au combat [5].

---

[1] Selon Lycurgue l'orateur, cité par Harpocration, *voc.* Τυρταῖος p. 336, ed. Blancard.

[2] Thucyd., v, 70; Arist., *Problem.* Voyez aussi le beau commentaire d'Aulu-Gelle, *Noct. att.* I, 11, sur ces deux passages. Xénophon, Lucien, Clément d'Alexandrie parlent de même. Leurs remarques prouvent combien De Pauw, si systématique d'ailleurs, a mal apprécié la musique guerrière de Sparte et les chants de Tyrtée au t. II, p. 294, 332 de ses *Recherches philosoph. sur les Grecs.*

[3] Athen. citant Chamæleon, *Deipn.*, lib. XIV, p. 620.

[4] Plat., *loc. laud.*

[5] Les éléphants vont au combat sans avoir besoin d'un *Tyrtée*, dit Elien, *Hist. anim.*, lib. VI, c. 1.

Tous les anciens sont unanimes dans les éloges qu'ils lui donnent. On demandait à Léonidas ce qu'il pensait de Tyrtée. « Il est admirable, répondit-il, pour exalter l'âme des jeunes gens; ses vers leur inspirent un courage impétueux et un amour de la gloire, qui les rend prodigues de leur vie dans les combats [1]. » C'est un imposant témoignage en pareille matière que celui du martyr des Thermopyles. « O Tyrtée, s'écrie Platon [2], chantre divin, tu es à mes yeux un homme sage et vertueux, car tu as dignement célébré les guerriers dignes de l'être. » Quintilien regrette de ne pouvoir s'arrêter sur un poète que Horace cite à côté d'Homère [3].

Le temps, les barbares, et peut-être ces prêtres grecs dont un pape romain a immortalisé le stupide vandalisme [4], ont détruit tous les ouvrages de Tyrtée. Trois

---

[1] Plut., *de Solert. animal.*, t. X, p. 1; *Apophth. Lacon.*, t. VI, p. 877.

[2] Plat., *loc. laud.*

[3] Quinctil., *Instit. orat.*, lib. x, c. 1. Il fait allusion au v. 402 de l'Art poétique :

> . . . Post hos insignis Homerus,
> Tyrtæusque mares animos in martia bella
> Versibus exacuit.

[4] Jean de Médicis, qui fut depuis le pape Léon X, dit qu'étant encore enfant, il avait entendu raconter à Demetrius Chalcondyle que les prêtres grecs, abusant de leur pouvoir sur l'esprit borné des Césars de Byzance, en obtinrent la permission de brûler, par-

élégies et quelques fragments, voilà tout ce qui nous reste de lui [1], mais d'après ce peu de vers, on peut juger que les éloges des anciens n'ont rien d'exagéré.

La pensée, dans Tyrtée, est toujours énergique, sublime par intervalles; le style à la fois mâle et brillant. Le bonheur de combattre et de mourir pour sa patrie, sa femme et ses enfants, la misère et l'éternel opprobre qui s'attache au lâche, l'ivresse de gloire qui récompense le vainqueur, la vertu guerrière élevée par-delà tout ce qui peut être l'objet de l'ambition humaine, les exhortations aux jeunes combattants, mêlées aux leçons d'une tactique simple; tel est le sujet de ses chants. Sa poésie est rapide et riche en images; souvent il peint d'un seul mot. Lui faut-il une transition? une particule qu'il jette brusquement dans le vers lui en tient lieu. Mais sa vigueur n'est jamais de la rudesse; quoiqu'il parle à des

---

tout où ils les trouveraient, les ouvrages anciens qui leur paraîtraient dangereux. Ils en profitèrent pour livrer aux flammes tout ce qu'ils rencontrèrent de Menandre, Diphile, Apollodore, Philemon, Alexis, Sapho, Erinna, Anacréon, Mimnerme, Bion, Alcman, Alcée, etc. Ils leur substituèrent les vers de saint Grégoire de Nazianze. Lisez tout ce passage dans P. Alcyonius, *de Exilio*, lib. I, p. 69, ed. Leipzig; et pour peu que vous vous sentiez battre le cœur au souvenir de l'antiquité, vous vous surprendrez à regretter qu'il n'y eût pas alors quelque Mahmoud ou quelque Ibrahim pour attacher les oreilles d'âne de ces pappas aux plus hauts clochers de Constantinople.

[1] Voyez le 4me *Excursus*, à la fin de la notice.

Doriens, il a conservé l'harmonieux dialecte épique [1]. Habile dans le rhythme élégiaque, il marie avec bonheur l'hexamètre au pentamètre; car, selon la poétique comparaison de Herder, le pentamètre, dans les chants de Callinus et de Tyrtée, semble être une héroïne belli-

---

[1] Tyrtée a employé le dialecte *épique*, celui d'Homère et de tous les poètes de la Grèce jusqu'à Terpandre et Pindare, celui que M. Thiersch a si bien caractérisé, *Act. philol. monac.*, t. III, p. 603, sqq., et dont les Lacédémoniens devaient avoir acquis, dans l'Iliade et l'Odyssée, une parfaite habitude. Francke, *Callin.*, p. 105, dit qu'il s'en servit comme du dialecte consacré à l'élégie par l'exemple de Callinus. Mais ceci est une suite de son système. Il ne voit dans Tyrtée qu'un imitateur de ce poète. Je n'appelle point imitateur celui qui, d'après l'époque et les circonstances de sa vie ou la nature de ses écrits, s'est rapproché forcément des formes et du style d'un autre écrivain. N'oublions pas, au reste, une remarque plus importante. F. A. Wolf soupçonne que toutes les poésies de Tyrtée étaient originairement composées d'anapestes, écrites en dialecte dorien, plus rudes, mais aussi plus brèves et plus franches que celles que nous possédons aujourd'hui. Il regarde nos élégies comme des imitations de ces chants antiques, dont elles n'ont conservé que les idées fondamentales. C'est précisément dans la beauté et le mérite poétique des fragments qui nous sont parvenus qu'il croit trouver la preuve de son opinion. Ces fragments ne sont pour lui que des poésies *anoblies*, pour me servir de son expression. Cette conjecture ne semblerait pas improbable, si l'on parvenait à prouver que l'Iliade et l'Odyssée sont aussi des poésies *anoblies*, si l'on parvenait surtout à réfuter ce qu'atteste l'antiquité et particulièrement Athénée, *Deipnos.*, XIV, 33, p. 632, que les Lacédémoniens conservaient avec un respect presque religieux l'intégrité du texte original des poètes. Voyez là-dessus Bach, *Tyrt. fragm.*, p. 61.

queuse qui s'allie à l'hexamètre comme à son époux; l'un paraît le premier, grand et majestueux, l'autre le suit, compagne inséparable, et sa démarche moins imposante a quelque chose de plus vif et de plus animé. On a reproché à Tyrtée des vers faibles et des répétitions. Un critique allemand croit même apercevoir en plusieurs endroits une recherche et une affectation d'antithèses incompatibles, selon lui, avec le génie de l'époque où vivait Tyrtée [1]. Sans partager la témérité avec laquelle il fait, dans les fragments qui nous restent, la part des rhapsodes, je pense qu'il n'est pas impossible qu'une main étrangère ait ajouté au texte primitif. Mais ces interpolations, s'il y en eut, ont dû être en fort petit nombre. Pourquoi s'étonner de quelques pensées répétées ou délayées? On aurait tort d'exiger d'un poète, très probablement improvisateur dans une partie de ses chants, la précision rigoureuse qu'on demande à ceux qui travaillent à loisir leurs compositions.

Quoi qu'il en soit, on ne peut lire Tyrtée sans être ému, agité, involontairement reporté de vingt ans en arrière, quand les bruits de guerre résonnaient chaque jour à nos oreilles. On entend dans ses vers le cliquetis des sabres, les cris de mort et de victoire; on sent, avec le poète latin, qu'il est doux de voir les grands combats

---

[1] Franck., *Callin.*, p. 155 — 160. Sur le travail de Francke, voyez la fin du 1er *Excursus*.

s'engager dans la plaine, mais on ne voudrait pas, comme lui, n'avoir point sa part du danger [1]. Aucun des chants militaires composés depuis, (j'excepte pour chaque peuple ses chants nationaux, la magie de ceux-là n'est qu'à eux!) ne produit, ce me semble, une aussi vive impression sur l'âme. Quelques-uns ont d'admirables parties, mais la plupart ne sont qu'une reproduction, souvent plus faible, des pensées du poète grec; on les y retrouve presque toutes. D'autres ont plus d'emphase et d'originalité, mais bien rarement une chaleur aussi vraie, un enthousiasme aussi communicatif. Dans la poésie militaire, comme dans la poésie épique, la palme est restée à celui que nous trouvons le premier dans la lice, puisque Callinus nous est à peine connu; et c'est encore là un des points de comparaison qui rapprochent Tyrtée d'Homère.

Les arts du dessin n'ont conservé qu'un seul monument qui atteste l'existence de notre poète. Visconti, dans son *Iconographie grecque* [2], décrit une cornaline gravée, de la collection de M. Vanhorn, morceau absolument unique par le sujet qui y est représenté. On y voit un héros sans barbe, suivant le costume des Spartiates avant Lycurgue, attesté par les pierres et les médailles de

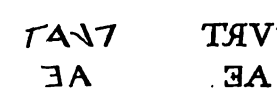
---

[1] Lucret., *de Nat. rerum*, lib. IV, v. 4 :

> Suave etiam belli certamina magna tueri
> Per campos commissa, tua sine parte pericli.

[2] *Icon. gr.* t. I, p. 64 et suiv.

leurs colonies Italiques : il tient sa pique de la main droite ; le bras gauche est couvert d'un grand bouclier ; il est debout, et sans autre vêtement qu'un petit manteau qui enveloppe une partie de son bras. « On peut, dit M. Visconti, attribuer aux arts d'un siècle très reculé les proportions lourdes de cette figure. Peut-être a-t-on voulu faire allusion à la conformation imparfaite de Tyrtée; peut-être la tradition qui lui attribue ce défaut n'avait-elle d'autre fondement que de très anciennes images du poète guerrier, comme celle-ci, tracées par les arts du dessin encore dans l'enfance. L'épigraphe qu'on lit dans le champ de la cornaline est en deux lignes, et va de droite à gauche à la manière orientale; elle présente le nom de Tyrtée écrit ainsi :



« *Tyrtaë* est l'orthographe usitée dans cette ancienne langue des Grecs Italiotes, pour exprimer le nom de Tyrtæus, Τυρταῖος, Τυρτάος, comme *Parthenopaë* exprime, sur une pierre du même siècle, le nom du héros Parthenopæus. Les pierres gravées, ouvrages des arts primitifs, avec des épigraphes du genre de celle-ci, se trouvent le plus souvent dans la Calabre et aux environs de Tarente. Les habitants de cette ville, colonie de Sparte, ont dû conserver et chérir la mémoire de Tyrtée, d'un poète qui avait tant contribué à la gloire de leur mère-patrie

dans la guerre, à son bonheur dans la paix, et dont les inspirations poétiques étaient regardées comme les sources intarissables où la jeunesse guerrière allait puiser l'instruction et le courage. »

Terminons cet essai par quelques mots sur les autres poésies militaires de l'antiquité.

Les fragments de Callinus et de Tyrtée portent partout l'empreinte d'une irrésistible vigueur, mais en même temps d'une fermeté calme et unie. C'est un enthousiasme raisonné; c'est l'Hercule Farnèse, immobile, mais qui vous fait partager dès la première vue la conscience qu'il a lui-même de sa force. Point d'exaltation fiévreuse, point de ces cris de colère qui passionnent presque tous les chants guerriers des modernes, et surtout ceux de la France. Le seul homme chez les Grecs qui eût rappelé peut-être la sanglante énergie de nos poètes de révolution, c'est Archiloque. Malheureusement, on ne peut apprécier son mérite comme poète militaire. Les plus longs fragments qui restent de ses *tétramètres* et de ses *élégiaques* renferment à peine une dixaine de vers. Dans l'un, on devine le commencement d'une description de combat; dans un autre, le portrait d'un parfait capitaine, tel qu'il le concevait [1]. Mais voilà tout.

Des poésies militaires d'Alcée, de ces διχοστασιαστικά, comme les appelle Strabon, si vantés par Horace, par

[1] Archil. *Fragm.*, ed. Liebel, Fragm. 33 et 50, p. 112, 144.

Quintilien, par Denys d'Halycarnasse, par tous les rhéteurs, il subsiste à peine quelques fragments tout-à-fait insignifiants. Un d'eux a été développé dans la traduction qu'en a donnée M. Ph. Chasles [1] :

Ne confiez jamais l'espoir de vos batailles
A l'airain protecteur qui défend vos murailles;
L'airain, l'acier, le fer, le marbre ne sont rien;
Il n'est qu'un seul rempart, le bras du citoyen.
Des hommes! oui, c'est là l'enceinte formidable
Qui seule offre au combat un front inexpugnable;
L'airain, l'acier, le fer, le marbre ne sont rien;
Il n'est qu'un seul rempart, le bras du citoyen.

C'était, sans doute, en chantant les combats et les héros que s'était illustrée la fameuse Télésilla, émule de Tyrtée sous tous les rapports, à la fois poète et guerrière, et dont Pausanias raconte les exploits [2]. Elle était déjà connue par ses vers quand Cléomène, fils d'Anaxandride, vint assiéger Argos, après avoir entièrement défait les Argiens qui défendaient leur ville. Télésilla, à l'approche des Spartiates, rassembla les vieillards, les enfants, les femmes et les esclaves, et força les ennemis à reculer devant elle. Pausanias avait vu sa statue à Argos devant

---

[1] Alcæi *Reliq.*, ed. Mathiæ, p. 9, fr. 1. Voyez aussi *Encyclopédie* de Courtin, art. *Chanson*, t. V, p. 365, éd. de Brux.

[2] Pausan., *Corinth.*, c. 20. Voyez aussi un article de l'*Edinburgh Review*, ann. 1832, sur les Femmes illustres de la Grèce.

le temple de Vénus. « L'héroïne, dit-il, est debout sur un cippe; ses livres sont épars à ses pieds, et elle tient à la main un casque qu'elle regarde, comme pour le mettre sur sa tête. » Muller, Mitford, et d'autres historiens ont nié les exploits de Télésilla. J'aime à croire, je l'avoue, aux faits et aux vers de cette Jeanne d'Arc de l'antiquité, dont au reste il ne nous est rien parvenu que ce souvenir de Pausanias.

On pourrait rapporter à la poésie militaire quelques-unes de ces chansons qui, sous le nom de *scolies*, égayaient en Grèce la fin des repas, et dont plusieurs nous ont été conservées, surtout par Athénée [1]. La scolie d'Harmodius et d'Aristogiton est de ce nombre; elle est trop connue pour que je la rappelle ici; je traduirai plutôt les vers si chaudement gais d'Hybrius de Crète; c'était, sans doute, le refrain de quelque soldat fanfaron :

Tout mon bien, mon opulence,
C'est mon grand sabre et ma lance,
Et ce bouclier si beau
Qui défend si bien ma peau.

Avec eux, en tout pays,
Je laboure, je moissonne,
Mon écu me sert de tonne
Pour vendanger vins exquis.

---

[1] Athen., *Deipnosoph.*, lib. xv, p. 694, sqq.; Ilgen, *de Scoliis veterum*.

Avec eux, je vis en maître,
J'ai le profit et l'honneur;
Dès que je viens à paraître,
On m'appelle Monseigneur.

Ils tremblent en ma présence
Ceux qui n'ont sabre ni lance,
Ni bouclier assez beau
Pour bien défendre leur peau.

Tous à genoux devant moi,
Et le nez dans la poussière,
Baisent humblement la terre,
En criant : c'est le grand Roi.

Et pourtant mon opulence
N'est rien qu'un sabre, une lance,
Et ce bouclier si beau
Qui défend si bien ma peau.

Mais, assurément, je ne prétends pas rapprocher des poétiques inspirations de Callinus et de Tyrtée ces impromptus presque toujours inspirés par le vin, non plus que ces chansons de corps-de-garde dont les fragments et la grosse joie ont traversé les siècles pour arriver jusqu'à nous. C'est pourtant avec ce mince bagage de poésie militaire que la littérature latine se présente à la critique. Il est vrai que ces couplets de la soldatesque avaient souvent toute la verve et la malicieuse causticité des improvisations de nos *loustics* de régiment, qui, aux feux du bivouac, n'épargnent pas plus leur chef que l'ennemi. Suétone et Flavius Vopiscus nous ont conservé quelques

bouts de vers de cette espèce, si l'on peut appeler vers des lignes où la mesure latine n'est pas mieux observée que la rime dans nos chansons de caserne.

Dans Vopiscus, il s'agit d'Aurélien qui, selon Théoclius ou Théon de Chio, si l'on préfère la correction du docte Saumaise [1], avait tué mille Sarmates à lui seul. Ses soldats dansaient, et répétaient un couplet, dont on peut donner une idée en le traduisant ainsi :

Nous en avons occis mille,
Mille nous avons occis ;
Un seul en raccourcit mille,
Mille ont été raccourcis.
Mille ans puisse vivre
Qui mille a battu !
Notre chef s'enivre
De sang, et si dru
Que jamais homme ivre
De vin n'a tant bu.

Un des couplets cités par Suétone, à propos de César [2]

---

[1] Flav. Vopisc., p. 211, ed. Paris., 1620.

Mille, mille, mille decollavimus,
Unus homo mille decollavimus.
Mille vivat qui mille occidit !
Tantum vini habet nemo
Quantum fudit sanguinis.

[2] Suet., *Jul. Cæs.*, c. 40, t. I, p. 81, ed. Lemaire.

Gallias Cæsar subegit, Nicomedes Cæsarem.
Ecce Cæsar nunc triumphat, qui subegit Gallias;
Nicomedes non triumphat, qui subegit Cæsarem.

vainqueur des Gaules, et de Nicomède, vainqueur de César, est intraduisible. L'autre est un peu plus abordable[1], et tous deux prouvent que les soldats de César, tout en se battant pour lui, savaient fort bien apprécier les mœurs du chauve triomphateur qu'ils accompagnaient. C'était du haut de son char de victoire que le Dictateur entendait ses vétérans chanter à pleine voix dans les rues de Rome :

Pékins, prenez garde à vous !
Voici notre capitaine.
A vos femmes, vieux époux !
Ce chauve qu'on vous ramène
Avec l'or qu'on lui prêta,
Dans les Gaules acheta
Des femmes à la douzaine....

Malgré tout, ces deux ou trois chansons ne peuvent représenter une littérature militaire. Dans cette branche, comme dans beaucoup d'autres, la Grèce était parvenue à cette hauteur divine

Où jamais n'atteignit la faiblesse latine.

Pour retrouver des Tyrtées, il faut redescendre l'histoire jusqu'aux dernières années des âges modernes.

---

[1] Cette chanson est au chap. 51 :

Urbani, servate uxores, mœchum calvum adducimus.
Aurum in Gallia effutuisti : at hic sumpsisti mutuum.

PREMIER EXCURSUS.

DE L'ORIGINE ET DE LA NATURE

DE L'ÉLÉGIE CHEZ LES GRECS;

DE CALLINUS

ET DE

L'OUVRAGE DE FRANCKE.

Un docteur en philosophie de l'Université de Kiel, J. V. Francke, fit paraître en 1817, à Altona, un traité intitulé : *Callinus, sive quæstionis de origine Carminis elegiaci tractatio critica.* Ce traité est diffus, d'une lecture pénible, écrit avec une certaine morgue toujours inconvenante, et dans un esprit systématique qui éclate surtout par les corrections que l'auteur se permet de faire subir aux textes anciens, sans les appuyer sur d'autres bases que ses hypothèses : mais il est savant, il abonde en excellentes remarques ; il remplit, d'ailleurs, une

lacune dans l'histoire littéraire, et la question mérite examen.

Horace a dit, au v. 75 de l'*Art poétique* :

> Versibus impariter junctis querimonia primum,
> Post etiam inclusa est voti sententia compos.
> Quis tamen exiguos elegos emiserit auctor
> Grammatici certant, et adhuc sub judice lis est.

Il y a ici deux propositions distinctes :

1° Les poèmes composés de distiques, c'est-à-dire de vers hexamètres et pentamètres alternatifs, *versibus impariter junctis*, ont d'abord servi à exprimer la plainte. Est-ce la plainte qui suit la mort d'un père ou d'un ami? est-ce les gémissements de la patrie à la mort d'un guerrier? est-ce les accens amoureux que plus tard *soupira* Tibulle? Horace ne le décide point.

2° L'inventeur du vers appelé *Elèges* est incertain.

Pour vérifier l'exactitude de la seconde proposition, il semble qu'il suffise de savoir quels sont les poètes qui peuvent faire valoir des droits au titre de créateurs du distique, et de fixer ensuite leur rang dans l'ordre chronologique. S'il est prouvé que les premiers que nous connaissons ont dû nécessairement être précédés par d'autres, si plusieurs ont paru à la fois, ou si l'époque de leur existence est inconnue, Horace aura dit vrai. La première proposition dépend de la seconde. L'inventeur ou les inventeurs du genre une fois déterminés, leurs écrits ou les témoignages de ceux qui en ont parlé

prouvent-ils que la plainte fut le sujet de leurs chants? Une question subsidiaire serait de fixer bien positivement la nature des *Élèges*, quoiqu'on puisse conclure de ces vers que, du moins selon l'opinion d'Horace, les élèges et les distiques étaient la même chose.

Première question. Quels sont ceux que l'antiquité regarde comme les premiers auteurs d'Élèges?

Orion de Thèbes, dans le Dictionnaire Étymologique [1], s'exprime en ces termes :

Ελεγος, ὁ θρῆνος, διὰ τὸ δι' αὐτοῦ τοῦ θρήνου εὖ λέγειν τοὺς κατοιχουμένους (lisez κατοιχομένους avec Ruhnken et Larcher). εὑρετὴ (lisez εὑρετὴν avec Ruhnken et Larcher, et sous entendez φασί; j'aimerais mieux pourtant εὑρετεῖς, comme dans l'*Etymolog. Gudianum*) δὲ τοῦ ἐλεγείου, οἱ μὲν τὸν Αρχίλοχον, οἱ δὲ Μίμνερμον, οἱ δὲ Καλλῖνον παλαιότερον. ὅθεν (Ruhnken ajoute καὶ. Ne pourrait-on pas lire τὸν μὲν ou οἱ μὲν?) πεντάμετρον τῷ ἡρωϊκῷ συνῆπτον· οὐχ' ὁμοδραμοῦντα τῇ τοῦ προτέρου δυνάμει· ἀλλ' οἷον συνεκπνέοντα καὶ συσβεννύμενον (Larcher propose συναποσβεννύμενον) ταῖς τοῦ τελευτήσαντος τύχαις. οἱ δὲ

[1] Etymol. p. 50, ed. Sturz. Le mot παλαιότερον que l'on trouve dans ce passage ne prouve pas que Callinus, dans l'opinion d'Orion, fût plus ancien qu'Archiloque. Cette épithète sert seulement à distinguer Callinus l'élégiaque de l'épigrammatiste cité dans l'Anthologie. Tel est du moins l'avis fort probable de Ruhnken, sur Callimaque, t. I, p. 439, ed. Ernesti. Cette remarque trouvera plus loin son application.

ὕστερον πρὸς ἅπαντας διαφόρως (Ruhnken et Larcher : ἀδιαφόρως). οὕτω Δίδυμος ἐν τῷ περὶ Ποιητῶν.

Ce qui veut dire, en admettant les corrections : *Elegus, lamentatio, ex εὖ λέγεω, vale dicere mortuis hac ipsa lamentatione. Inventorem vero Elegiorum dicunt, hi quidem Archilochum, illi vero Mimnermum, alii autem Callinum antiquiorem. Pentametrum nempe* (ou, *illi quidem pentametrum*) *heroico jungebant, non ruentem quidem eodem impetu quam ille prior, sed quodammodo simul exspirantem et sese extinguentem cum defuncti fortunis. Recentiores eo usi sunt in omnibus indiscriminatim. Sic Didymus in libro de Poëtis.*

Le même fond d'idées se trouve dans l'*Etymologicum Gudianum* [1], mais le texte est tellement corrompu qu'il serait difficile d'en rien conclure sans le secours d'Orion.

Suidas [2] prétend qu'un certain Théoclès de Naxos ou d'Érétrie inventa le mètre élégiaque dans un accès de démence. Le Grand Étymologique [3] dit la même chose. De tels contes sont si absurdes qu'ils ne doivent pas nous arrêter un instant.

Passons aux Latins, et citons d'abord le passage le plus généralement connu, le seul même que l'on ait avancé

---

[1] Etym. Gud., p. 180, ed. Sturz.

[2] *Voc.* ἐλεγείων, T. I, p. 874. Ed. Col. Allobr., 1619.

[3] *Voc.* ἐλεγεῖον, p. 296.

dans le principe en faveur de Callinus. C'est celui de Terentianus Maurus [1] :

Pentametrum dubitant quis primum finxerit auctor,
Quidam non dubitant dicere Callinoüm.

Que *Callinoüs* soit ici pour *Callinus*, c'est ce dont on ne peut douter après ce que dit Ruhnken [2]. Marius Victorinus nomme de même *Callinoüs* pour Callinus [3]. Le passage entier est très corrompu. On y voit clairement cependant que l'écrivain y parle du pentamètre qu'il nomme vers de quatorze syllabes, τεσσαρεςκαιδεκασύλλαβον; ce vers n'en contient pas moins en effet quand il se compose tout entier de dactyles; et qu'il en attribue l'invention à Callinus : « *Quod invenisse fertur Callinoüs Ephesius.* » Le grammairien ajoute : « *Alii vero Archi-*

---

[1] Ter. Maur., *de Metris*, p. 2421. Bach renvoie à Santen., p. 284.

[2] Ruhnk., *Hist. crit. orat. gr.*, p. 42, sqq. Voyez aussi Henry de Valois, *Emendat.*, lib. IV, c. 14, ed. Burmann, avec sa note, p. 116. Ensuite que Καλλῖνος représente Καλλίλινος, *le beau Linus*, le poète *aussi beau que Linus*, comme le veut Welcker, *Zimmer. Diar. scholast.*, an. 1830, n° 4, p. 30, c'est ce que je ne crois nullement. Je ne crois pas davantage que l'on ait voulu rappeler par ce nom le mot κάλλος, *beauté*, ni κάλλος et νόος, *beauté* et *esprit*. Quant à l'opinion de Bach qui suppose, *Callin. fragm.*, p. 5, une famille de *Callinides* dont Callinus est le personnage le plus distingué, comme il y avait des *Homérides* et des *Dédalides*, ce n'est là qu'une imagination que rien ne confirme.

[3] Mar. Victor., *Art. gramm.*, III, p. 2555.

lochum ejus auctorem tradiderunt, quidam Colophonium quemdam, super quorum opinione apud Grammaticos magna dissensio est. »

Isidore le confirme presque dans les mêmes termes [1] : *Nam quidam eorum (grammaticorum) Colofonium quemdam, quidam Archilochum auctorem atque inventorem volunt.* Ce Colophonien serait, selon les uns, Mimnerme, et, selon les autres, Polymneste.

Plotius [2] nomme, pour inventeurs de l'Élégie, Pythagore et un inconnu nommé Ortyx. Il est clair que ni Ortyx, homme entièrement ignoré et cité par une autorité si suspecte; ni Polymneste, à qui l'on attribue l'invention non seulement du vers élégiaque, mais aussi du vers héroïque; ni Pythagore, soit le philosophe, soit tout autre personnage de ce nom, tant à cause du caractère de leur génie qu'à raison de l'âge où ils vécurent, ne peuvent fixer notre attention plus long-temps que le Théoclès de Suidas.

Restent donc Callinus, Archiloque et Mimnerme; et encore, de ces trois poètes, il faut, dès le principe, retrancher Mimnerme. Les anciens, en effet, le citent moins comme le créateur de l'Élégie, que comme celui qui consacra ce poème à l'expression des passions

---

[1] Isid., *Origin.*, lib. I, c. 38, p. 853, ed. Gothof., 1602. Plutarque dit un mot de Polymneste, *de Musica*, t. X, p. 653.

[2] Plot., *de Metris*, p. 2634.

tendres. C'est ce que dit, entre autres, Hermesianax, élégiaque lui même[1], lorsqu'il fait l'énumération des poètes que l'amour a inspirés. L'Antiquité est généralement d'accord avec lui; d'où l'on peut conclure en passant que si Horace avait entendu par *querimonia*, les plaintes des amants, il n'eût pas hésité à attribuer à Mimnerme l'invention des Élèges.

C'est probablement pour cette raison que Proclus, dans sa *Chrestomathie* citée par Photius[2], s'exprime ainsi : *Λέγει δὲ καὶ* (Πρόκλος) *ἀριστεῦσαι τῷ μέτρῳ* (*τῷ ἐλεγείῳ*) *Καλλῖνόν τε τὸν Εφέσιον καὶ Μίμνερμον τὸν Κολοφώνιον*. Il nomme ensuite Philetas et Callimaque. Or, si Proclus nomme Mimnerme plutôt que Tyrtée après Callinus, ce n'est pas que le premier soit préférable au second, mais c'est probablement parce que Mimnerme était l'inventeur d'un genre particulier de l'Élégie, comme Callinus l'était, dans son opinion, de l'Élégie elle-même. Quelques-uns, cependant, comme nous l'avons vu, attribuent cette gloire à Archiloque. Examinons maintenant avec Francke les passages sur lesquels se fonde cette diversité d'opinions.

Strabon et Clément d'Alexandrie se déclarent ouvertement en faveur de Callinus. Le premier s'exprime en ces

---

[1] Dans Athen., *Deipnos.*, XIII, p. 597, le duc de Mancini-Nivernois n'a pas saisi parfaitement le sens de ce vers dans sa *Dissertation sur l'Élégie*, *OEuv. comp.*, t. IV, p. 262.

[2] Phot., *Bibl. græc.*, p. 984.

termes [1] : Καὶ τὸ παλαιὸν δὲ συνέβη τοῖς Μάγνησιν ὑπὸ Τρηρῶν ἄρδην ἀναιρεθῆναι, Κιμμερικοῦ ἔθνους, εὐτυχήσαντος (j'aimerais mieux εὐτυχήσασι) πολὺν χρόνον, τῷ δ'ἑξῆς ἔτει Μιλησίους κατασχεῖν τόν τόπον. Καλλῖνος μὲν οὖν ὡς εὐτυχούντων ἔτι τῶν Μαγνήτων μέμνηται καὶ κατορθούντων ἐν τῷ πρὸς Ἐφεσίους πολέμῳ· Ἀρχίλοχος δὲ ἤδη φαίνεται γνωρίζων τὴν γενομένην αὐτοῖς συμφοράν·

κλαίειν τὰ θᾶσσον, οὐ τὰ Μαγνήτων κακά [2].

ἐξ οὗ καὶ τὸ νεώτερον εἶναι τοῦ Καλλίνου τεκμαίρεσθαι πάρεστιν. ἄλλης δέ τινος ἐφόδου τῶν Κιμμερίων μέμνηται πρεσβυτέρας ὁ Καλλῖνος, ἐπὰν φῇ·

νῦν δ'ἐπὶ Κιμμερίων στρατὸς ἔρχεται ὀμβριμοέργων,

---

[1] Strab., *Geogr.*, lib. XIV, p. 958.

[2] Telle est la leçon constante des manuscrits, à ce que prétend Francke. Bach le nie; il soutient qu'il n'y a nulle part d'article avant θᾶσσον, et que partout on trouve οὐ au lieu de οὗ; que les Codd. Paris. 1, Bre. Mosc. donnent θάσσον, le cod. Med. 3, θείων. La vulgate porte κλαίειν θᾶσσον οὗ; Dodwell, *Exercit.* 2 *de ætate Pythag.*, p. 107, κλαίειν Θάσσον, οὗ; Tyrwhitt lit : κλαίειν τά Θασίων, οὐ; Francke : κλαίοντα Θάσσον, οὐ; Liebel : κλαίειν Θάσσον, et par conjecture : Θάσσον δὲ κλαίειν, pour en faire un iambe trimètre. Enfin Bach paraît adopter la leçon toute différente donnée par Héraclide de Pont, fr. XXII, p. 15, ed. Kœler : κλαίω θαλασσῶν, οὐ τὰ Μαγνήτων κακά, ce qui voudrait dire : je déplore les malheurs des mers, les naufrages, etc., et non ceux des Magnésiens. L'infortune de Magnésie aurait été telle qu'elle eût passé en proverbe pour désigner un malheur immense. Au milieu de cette débâcle de leçons, sauve qui peut.

ὦν ἡ τὴν Σάρδεων ἅλωσιν δηλοῖ. Ce qui signifie : *Antiquitus evenit Magnetibus ut a Treribus funditus delerentur, Cimmeria gente, quæ diu prospera fortuna usa est. Sequenti vero anno Milesii locum obtinuerunt. Callinus autem Magnetes ita memorat ut qui res adhuc secundas haberent, et feliciter egissent in bello contra Ephesios. Archilochus autem videtur novisse calamitatem quæ illis accidit, hoc versu :*

Flentem Thasum, non vero Magnetum mala ;

ex quo eum recentiorem esse Callino colligi licet. Aliam vero expeditionem Cimmeriorum memorat et antiquiorem Callinus, quum ait :

Nunc vero Cimmeriorum exercitus venit bellicosorum,

in qua de Sardibus captis docet. »

Clément d'Alexandrie apporte la même preuve en faveur de l'antériorité de Callinus [1]. Μέμνηται γ'οὖν (Αρχίλοχος) καὶ τῆς Μαγνήτων ἀπωλείας, προσφάτως γεγενημένης. Σιμωνίδης μὲν οὖν κατὰ Αρχίλοχον φέρεται· Καλλῖνος δὲ πρεσβύτερος οὐ μακρῷ. τῶν γὰρ Μαγνήτων ὁ μὲν Αρχίλοχος ἀπολωλότων, ὁ δὲ εὐημεροίντων μέμνηται. C'est-à-dire : *Memorat ergo Archilochus quoque Magnetum ruinam quæ nuper evenerat. Simonides quidem post Archilochum fertur. Callinus vero non multo*

[1] Clem. Alex., *Strom.*, I, p. 333.

antiquior. Magnetes enim Archilochus deletos, hic vero secundis rebus usos memorat.

D'après ces deux passages, il n'y aurait plus à hésiter. Callinus serait antérieur à Archiloque, puisqu'il aurait vécu avant la ruine de Magnésie, mais postérieur à l'expédition Cimmérienne dans laquelle Sardes fut prise, et qui précéda elle-même celle des Trères, vainqueurs des Magnésiens. Malheureusement, d'autres passages nous ramènent toutes nos incertitudes. Athénée prétend que Callinus parle de la ruine des Magnésiens aussi bien qu'Archiloque [1], et que Magnésie fut détruite par les Éphésiens, et non par les Trères, comme le dit Strabon. Quoi qu'il en soit de cette opinion d'Athénée, que plusieurs ont voulu concilier avec celle du savant géographe [2], il n'en est pas moins vrai que, d'après Strabon lui-même, Callinus a fait mention de la prise de Sardes par les Cimmériens. Il y a bien plus : d'après un autre passage de Strabon [3], Callinus aurait aussi parlé de la seconde expédition, de celle des Trères, les vainqueurs de Magnésie, et dans cette seconde expédition, Sardes aurait encore été prise. Voici le passage, dans lequel Strabon s'appuie de l'autorité de Callisthènes [4] : Φησὶ δὲ

---

[1] Athen., *Deipnos.*, XII, p. 525.

[2] Dodwell, *Exercit.* 2 *de ætate Pythag.*, p. 110.

[3] Strab., *Geogr.*, lib. XIII, p. 930.

[4] Sur Callisthènes, le disciple d'Aristote, et sur la confiance

Καλλισθένης ἁλῶναι τὰς Σάρδεις ὑπὸ Κιμμερίων πρῶτον, εἶθ' ὑπὸ Τρήρων καὶ Λυκίων, ὅπερ καὶ Καλλῖνον δηλοῦν, τὸν τῆς ἐλεγείας ποιητήν. *Callisthenes ait captas esse Sardes a Cimmeriis primum, postea a Treribus et Lyciis, quod quidem Callinum declarare, elegiacum poetam.*

Un autre passage encore peut nous faire croire que Callinus eut connaissance de cette irruption des Trères: c'est un de ses hémistiches, rapporté par Estienne de Byzance [1]:

. . . . Τρήρεας ἄνδρας ἄγων.

Les manuscrits d'Estienne en citant l'auteur de ce demi-vers portent κω̄ par abréviation pour Καλλίνῳ, qui se rencontre en toutes lettres dans un des manuscrits consultés par Saumaise [2]. Quel est ce chef des Trères dont parlait Callinus? C'est probablement Lygdamis, dont Strabon et Callimaque [5] font mention. Celui-ci raconte que Lygdamis

---

qu'il mérite comme historien, voyez les témoignages anciens réunis par Ste-Croix, *Exam. crit. des hist. d'Alex.*, p. 34 et suiv. Voyez aussi Cunzius, *sur Q.-Curce*, t. I, p. 34, et Creuzer, *Hist. Gr. antiq. fragm.*, p. 196.

[1] Steph. Byz., *voc.* Τρῆρες.

[2] Il y a une autorité plus positive encore, c'est celle du Codex Rehdigeranus de Breslaw, qui donne très lisiblement écrit παρὰ Καλλίνῳ τῷ ποιητῇ. Voyez Passov. *Var. lect. in Steph. Byz. e cod. Rehdig. progr. Vratislav.*, a. 1824, p. 51, répété dans l'éd. Dindorf, p. CXLIX. Bach en fait mention, *Call. fragm.*, p. 33.

[3] Strab., lib. I, p. 106; Callim. in Dian., v. 252. L'intention de piller

voulut, à la tête des Cimmériens, piller le temple d'Éphèse, mais qu'il fut vaincu, et que ni lui, ni aucun des siens ne revint dans son pays; celui-là, qu'il périt en Cilicie: seulement il ne dit pas si son armée y périt avec lui. L'époque de ces diverses expéditions a causé entre les savans de longues et scandaleuses querelles, et comme Francke l'a plaisamment remarqué, les conquêtes des Cimmériens firent peut-être moins de bruit autrefois en Asie que n'en ont fait depuis dans l'Europe savante les discussions auxquelles elles ont donné lieu. En France, Larcher et Volney furent les deux antagonistes les plus connus sur cette question comme sur beaucoup d'autres. Sans nous arrêter à tous leurs argumens, citons rapidement les opinions des anciens.

Au rapport de Strabon, il faut que ces invasions aient été fréquentes [1], et qu'elles remontent à une très haute antiquité, puisque, outre celles dont nous avons parlé, il en place une au temps d'Homère, ou même un peu auparavant [2]. Larcher conclut d'un chœur de l'Iphigénie

---

Éphèse, que Callimaque prête à Lygdamis, devient un fait dans Hesychius, *voc.* Λυγδαμίς. Selon lui, le temple de Diane fut brûlé, et, sous ce rapport, il est plus croyable que Callimaque. Car, comme l'a remarqué Fréret, t. V, p. 28, il faut s'en rapporter médiocrement aux paroles d'un poète qui, dans un hymne destiné à célébrer la puissance de Diane, ne devait pas avouer qu'elle eût abandonné la défense de son temple.

[1] Strab., *loc. laud.*

[2] Strab., lib. I, p. 12 et III, p. 222.

en Tauride d'Euripide [1], l'existence d'une autre expédition antérieure au siége de Troie; mais ce n'est là qu'une conjecture; voici quelque chose de plus positif.

Hérodote dit [2] que, sous Ardys, fils de Gygès, Sardes fut prise par les Cimmériens, à l'exception de la citadelle. Ardys, qui régna 49 ans, serait monté sur le trône, d'après les calculs les plus corrects, l'an 679 av. J.-C. L'expédition aurait donc eu lieu vers le milieu du septième siècle avant l'ère chrétienne. Hérodote parle au chap. suivant d'une autre incursion qui arriva sous Alyattes, petit fils d'Ardys, et contemporain de Cyaxares.

Maintenant, laquelle de ces expéditions est synchronique avec la ruine de Magnésie, qui, selon Strabon, servirait de point d'appui pour déterminer l'âge de Callinus? Faut-il, d'après les probabilités, la placer sous Ardys, ou la reculer, d'après deux passages de Pline, jusques avant Candaules, dernier des Héraclides de Lydie, et prédécesseur de Gygès, père d'Ardys? Voyons les passages de Pline dont il est question. Le premier est ainsi conçu [3]: *Candaules Rex Bularchi picturam Magnetum excidii mediocris spatii pari rependit auro.* Plus tard, il fait encore allusion au même fait [4]. *Quid? quod in*

---

[1] Larcher, *Trad. d'Hérod.*, t. I, p. 183, 2me éd. Eurip., *Iph. in Taur.*, v. 1083, sqq.

[2] Herod., lib. I, c. 15.

[3] Plin., *Hist. nat.*, lib. VII, c. 29.

[4] Plin., *ibid.*, lib. XXXV, c. 34.

confesso perinde est, Bularchi pictoris tabulam, in qua erat Magnetum prælium, a Candaule, rege Lydiæ, Heraclidarum novissimo, repensam esse auro.

Je n'ai guère fait jusqu'à présent qu'exposer les textes sur lesquels s'appuie la question que j'examine, et dans ces citations, dans les rapides réflexions qui les accompagnent, j'ai pu marcher d'accord avec Francke, qui présente aussi la plupart des passages que j'ai rapportés. Mais il s'agit maintenant d'en tirer des conclusions définitives, et ici je suis loin de partager entièrement son opinion.

Francke cherche à établir que Callinus est beaucoup plus ancien que Tyrtée, qu'il est même évidemment antérieur à Archiloque, et que par conséquent Hôrace aurait dû le proclamer, sans hésiter, l'inventeur de l'Élégie. Je traduis son premier argument, tiré de la diversité de génie qu'il croit remarquer entre Callinus et Tyrtée.

« Dans le fragment de Callinus, dit-il [1], tout se rapporte au danger présent; nulle exhortation, nul avis indéterminé, nul précepte général de tactique. L'éloge de la valeur et la satyre de la lâcheté n'y sont point le fond du poème; ils ne forment qu'un accessoire destiné à empêcher les citoyens de se laisser effrayer par l'image du danger. Les autres fragments de Callinus paraissent appartenir à des morceaux qui avaient cette même teinte

[1] Francke, *Callin.*, p. 106.

d'individualité. Dans Tyrtée, au contraire, tout a pour but de célébrer la gloire et le bonheur des braves, d'exposer la honte et tous les maux qui suivent la lâcheté, l'ignominie des jeunes gens qui abandonnent les vieillards, etc. Nous ne voyons pas que Tyrtée célèbre la vertu de certains individus et la gloire de certains faits en particulier; ses éloges sont toujours généraux et ne s'appliquent qu'au courage, abstraction faite des héros.

» Or, il est reconnu, ajoute-t-il, que la poésie des généralités, la poésie gnomique et didactique précéda presque immédiatement la philosophie, à laquelle elle prépara les voies; d'où il suit que plus un ouvrage a une physionomie, pour ainsi dire, gnomique, plus il doit se rapprocher du siècle de Solon, et de ceux qu'on nomma les sages de la Grèce. »

C'est d'après cet argument, le plus irréfragable de tous, à son avis, que Francke n'hésite pas à placer Callinus entre Homère et Hésiode. Car c'est dans les vers de ce dernier qu'il trouve la source de la poésie gnomique. Je serais assez porté à reconnaître que les généralisations ont quelque chose de plus moderne que les individualités, quoique, à l'égard des vieux poètes grecs, la question mérite examen et ne puisse être tranchée à l'instant par une affirmation; mais, même en admettant cette doctrine, est-il bien certain que la lecture de Callinus et de Tyrtée montre dans le premier l'absence totale, dans le second la présence nécessaire de l'esprit gnomique? Remarquons d'abord qu'il y a une singulière hardiesse à

vouloir prononcer sur deux écrivains d'après une centaine de vers de l'un et une trentaine de l'autre. Il faudrait que leur caractère fût du moins tout-à-fait évident; et loin de là, toute la pièce de Callinus, à l'exception des quatre premiers vers, est entièrement dans le genre gnomique, si l'on veut appeler ainsi le style de Tyrtée; toutes les idées, surtout le passage qui traite du fatalisme, sont des généralités; le vers qui lui donne particulièrement, aux yeux de Francke, une apparence d'individualisation,

νῦν δ' ἐπὶ Κιμμερίων στρατὸς ἔρχεται ὀμβριμόεργον,

ne lui appartenait peut-être pas dans l'original, ou du moins rien ne le prouve d'une manière évidente; c'est Francke qui l'a transporté de Strabon dans Stobée. Tyrtée, de l'aveu même du critique, présente de semblables allusions historiques. Ici, il exhorte les Spartiates à se rappeler la gloire d'Hercule, le chef de leur race (*Eleg.* II, v. 1); là, il leur propose pour modèle la constance de leurs ancêtres dans la guerre de Messénie (*Fragm.* 4). Il a fallu que ses poèmes renfermassent plusieurs documents semblables pour que Pausanias y puisât une partie des faits qu'il raconte : les exhortations à la concorde contenues dans l'*Eunomie* devaient, pour produire leur effet, être vivifiées par l'à-propos, et échauffées de l'intérêt du moment; et l'on voit, par les fragments que Pausanias et Strabon nous en ont conservés, qu'elles l'étaient

réellement. Mais, dit-on, les élégies politiques de Solon ne sont probablement qu'une imitation de l'*Eunomie*. Je le veux bien; mais qu'en résulterait-il? D'abord on n'en pourrait conclure que Callinus fût plus éloigné de Solon que Tyrtée; et ensuite, les fragments conservés de Solon n'accusent pas toujours des généralités : souvent ils s'appliquent nominativement à Athènes. Deux des trois plus longs qui nous soient parvenus [1], le quinzième et le vingt-cinquième, ont un caractère de spécialité bien prononcé.

Si les arguments de Francke, tirés de sa théorie du style des deux poètes, ne sont pas décisifs en faveur de l'antériorité de Callinus, les arguments historiques qu'il emploie le sont-ils davantage?

Qu'on se rappelle les autorités citées; j'en tire les conclusions suivantes. Strabon avoue que Callinus a parlé de la prise de Sardes par les Cimmériens; il avoue ailleurs, en citant Callisthènes, qu'il a également fait mention d'une seconde prise de Sardes par les Trères, nation cimmérienne. Le demi-vers de Callinus, cité par Estienne de Byzance, et où il s'agit d'un chef de Trères, vient à l'appui de Callisthènes. Strabon parle aussi d'un chef de Trères, qu'il appelle Lygdamis, et qui prit Sardes. Il est donc probable que Callinus a été contemporain d'une prise de Sardes par les Trères, qui ne doit pas être trop reculée dans l'antiquité, car on la confondrait alors

---

[1] Pag. 100 et 104, éd. Boisson., *Poet. gnom.*

avec un événement semblable, mais antérieur, je veux dire, la prise de Sardes par les Cimmériens. Or, Hérodote parle d'une prise de Sardes sous le règne d'Ardys. Il l'attribue, il est vrai, à des Cimmériens; mais, puisque les Trères étaient, au rapport de Strabon, une tribu cimmérienne, Hérodote a pu nommer la race en général, au lieu de la peuplade particulière. Callimaque l'a fait; il appelle *Cimmériens* les troupes de Lygdamis, qui, selon Strabon, n'étaient bien certainement composées que de Trères. Cette confusion de mots est d'autant plus excusable que les noms de ces peuples n'étaient, suivant plusieurs écrivains[1], que des épithètes, des surnoms plus ou moins honorables. *Kimr*, *kimber*, veulent dire *brigand*, *soldat mercenaire*, *champion*; *Trère*, *trœr*, signifient *ferme*, *intrépide*, *qui ne recule jamais*. *Lygdamis* est un nom tout grec; le vrai nom du chef trère a été évidemment défiguré par les Lydiens. Aussi ne faut-il pas s'étonner si Callisthènes appelle ce chef *Cobos* ou *Combos*. Or, remarquez qu'il fait de ce Cobos un contemporain de Madys, qui commandait les Scythes lorsqu'ils envahirent la Médie. Cette occupation de la Médie arriva sous le règne de Cyaxares, et, que l'on rapporte le commencement de ce règne à l'an 655 ou à l'an 634, Cyaxares sera toujours contemporain d'Ardys.

---

[1] Fréret, *Mémoire sur les Cimmériens*, p. 3 et 31, citant Rudbeks, *Atlant.* I, p. 531; Ducange, *au mot* Campio, *Edda* Refendii, fol. cc.

Notez encore que Callimaque nous montre Lygdamis marchant contre Éphèse pour piller le temple de Diane, et que Hésychius nous dit qu'il le brûla. Comme Callinus était d'Éphèse, on doit supposer qu'il s'adresse, dans son élégie, à ses concitoyens, et il est naturel de croire que ce fut à l'occasion de cette expédition, dont un témoignage si positif nous donne la certitude.

Faisons donc de Callinus un contemporain de la prise de Sardes par les Trères, et regardons comme probable le synchronisme de cet événement et du règne d'Ardys.

L'assertion de Strabon, répétée par Clément d'Alexandrie, que Callinus présente les Magnésiens comme florissants, et que par conséquent il est antérieur à Archiloque qui avait survécu à leur ruine, cette assertion, dis-je, semble plus difficile à réfuter. On peut cependant lui opposer des objections. D'abord, si elle ne se fonde que sur le vers qu'il cite d'Archiloque, il faut avouer que ce vers prouve peu par lui-même. Car τὰ Μαγνήτων κακά peut signifier un malheur quelconque, aussi bien que la ruine totale des Magnésiens [1]. En second lieu, si les Trères furent les auteurs de cette ruine, ce que Athénée conteste, comme nous l'avons vu, la destruction de Magnésie et la prise de Sardes arrivèrent pendant la même expédition; la chose est au moins extrêmement

[1] Sur ce vers voyez *Liebelii Archil.*, p. 202, quoique la difficulté ne soit pas complètement éclaircie par sa note.

probable; et dès lors, n'y a-t-il pas une espèce de contradiction entre Strabon parlant de lui-même et Strabon parlant d'après Callisthènes? Que l'on confronte de nouveau les deux passages. Je sais bien que Francke a trouvé un moyen tout simple d'éluder la difficulté, en supposant une transposition dans le texte du second passage de Strabon; il lit : φησὶ δὲ Καλλισθένης ἁλῶναι τὰς Σάρδεις ὑπὸ Κιμμερίων πρῶτον, — ὅπερ καὶ Καλλῖνον δηλοῦν, τὸν τῆς ἐλεγείας ποιητήν, — εἶθ' ὑπὸ Τρήρων καὶ Λυκίων. Mais je ne puis m'accoutumer à cette façon si leste de créer des autorités en sa faveur. Et si une fois on commence à toucher aux textes, on sera forcé d'altérer celui de Clément d'Alexandrie, qui, tout en s'accordant avec Strabon, fait assez entendre cependant, au passage cité, par les mots προσφάτως γεγενημένης et πρεσβύτερος οὐ μακρῷ, que Archiloque, dans son opinion, devait être à peu près contemporain de Callinus [1].

Francke avoue avec moi que les Trères dont parle Strabon sont très probablement les mêmes que les Cimmériens d'Hérodote; il avoue aussi que le chef Trère auquel Callinus fait allusion, dans Estienne de Byzance, doit être ce Lygdamis nommé par Strabon, et qui pénétra, selon lui, jusqu'en Ionie et en Lydie, circonstance importante à remarquer. Mais il prétend en même temps

[1] Le même reproche a été fait à Francke par Bach, *Callin. carm.*, p. 15.

que les Cimmériens du temps d'Ardys et les Trères conduits par Lygdamis ne peuvent être les mêmes hommes. Pourquoi? parce que, dit-il, Lygdamis périt en Cilicie, selon Strabon, tandis que, selon Hérodote, les Cimmériens furent chassés d'Asie par Alyattes, petit-fils d'Ardys. Mais Francke n'a pas remarqué que l'expédition cimmérienne dont il est parlé au ch. 15, liv. 1er d'Hérodote, n'est pas du tout la même que celle dont il est question sous Alyattes et Cyaxares, après la bataille de l'éclipse; et l'on peut s'en assurer en comparant attentivement les ch. 15 et 16 du 1er livre avec le 103me du même livre, et les 11me et 12me du livre 4me. Ces deux expéditions sont tout-à-fait distinctes, comme l'a fort bien démontré Volney d'après un examen scrupuleux du texte d'Hérodote[1]. Je partage complètement à cet égard l'opinion de Volney, sinon que je ne pense pas avec lui que l'expédition cimmérienne dont parle Hérodote au ch. 6 du livre 1er, et *qui n'alla pas jusqu'à ruiner des villes*, fut celle qui arriva sous Ardys, mais bien celle que réprima Alyattes; les motifs de mon opinion seraient trop longs à développer ici et m'éloigneraient de mon sujet. J'en rapporterai un seul, parce qu'il prouve en même temps contre Francke. Hérodote dit positivement, en parlant des Cimmériens chassés par Alyattes, qu'ils n'avaient fait, dans leur irruption en Asie, que côtoyer le littoral du Pont-

---

[1] Volney, *Chronol. Lyd.*, t. VI, p. 81.

Euxin. Cette route ne les eût jamais menés jusqu'à Sardes, il eût fallu qu'ils se détournassent de plus de soixante lieues. Mais, dira-t-on, s'ils ne s'approchèrent pas de Sardes, pourquoi Alyattes les alla-t-il chercher pour les attaquer? Il est fort possible que, sans en avoir souffert personnellement, sans les avoir vus ravager son pays, Alyattes, que Hérodote nous représente comme un prince entreprenant, n'ait eu d'autre motif pour les attaquer que le désir de purger l'Asie Mineure de ces barbares qui s'étaient déjà fixés à Synope, et avaient pris pour place d'armes la ville d'Antandros, au pied du mont Ida [1].

Cette confusion mise par Francke entre deux expéditions distinctes le fait tomber dans une autre erreur; c'est à propos des Milésiens. « Comment voulez-vous, dit-il [2], mettre la ruine des Magnésiens sous Ardys, puisque Strabon nous apprend que, l'année suivante, les Milésiens s'emparèrent du territoire de Magnésie? Or, d'après Hérodote, les Milésiens, *même avant l'expulsion des Cimmériens*, soutinrent six années de guerre sous Sadyattes, et cinq sous Alyattes; et il est peu probable que, au lieu de s'occuper des Lydiens, Milet ait songé alors à s'agrandir par la possession d'un territoire qu'à peine les Cimmériens avaient quitté. »

---

[1] Fréret, *loc. laud.*, p. 20, s'appuyant d'Aristote et d'Estienne de Byzance.

[2] *Callin.*, p. 115.

Je réponds : si Magnésie fut attaquée sous Ardys, comme Ardys régna 49 ans, que Sadyattes en régna 12, et qu'il ne fit commencer la guerre de Milet par son fils qu'à la sixième année de son règne, les Milésiens eurent au moins six années entières pour s'emparer de Magnésie. Il ne faut pas croire d'ailleurs que Milet fût si affaiblie même pendant la guerre contre les Lydiens, puisque ses citoyens ne cessèrent point, durant ce temps, d'être les maîtres de la mer [1].

Reste donc le tableau de Bularque dont parle Pline, et qui prouverait que les Magnésiens furent détruits avant Candaules, ou du moins sous le règne de ce prince. Mais d'abord est-il bien vrai que, du temps de Candaules, ou avant Candaules, c'est-à-dire, 700 ans avant notre ère, il y eût des tableaux en Lydie, et des tableaux de sujets aussi compliqués qu'une ruine de ville ou une bataille, et des tableaux assez dignes de ce nom pour qu'on en donnât un prix considérable? En supposant tout cela, et plusieurs le nient [2], Pline veut-il bien dire *la ruine* de Magnésie, et non une guerre quelconque où les Ma-

---

[1] Herod., lib. I, c. 17. Consultez sur la puissance maritime des Milésiens à une époque plus reculée *Comment. nov. reg. soc. scient. Gœtting.* Vous trouverez au t. I, p. 66 et t. II, p. 42, un excellent travail de M. Heyne sur le traité de Castor intitulé, *ἀναγραφὴ τῶν θαλαττοκρατησάντων ἐν βιβλίοις β'*.

[2] L'abbé Sevin, *Dissert. sur les Rois de Lydie, mém. de l'Acad. des Inscr. et B. L.*, t. V, p. 254; Meiners, *Geschichte der Wissensch. in Griechenl. u. Rom.*, t. I, p. 40 et suiv.

gnésiens furent vaincus? En était-il bien certain lui-même? Nous avons vu qu'il parle deux fois de ce tableau, et l'on a pu remarquer que si, dans le premier passage, liv. VII, il emploie le mot *excidium*, dans le second, liv. XXXV, il ne se sert plus que du mot *prœlium*.

Enfin, je vais plus loin; admettons tout ce que veut Francke; supposons que la ruine de Magnésie soit arrivée sous Candaules, que Callinus l'ait vue florissante, et qu'il soit par conséquent le contemporain de Candaules, car c'est à cela, en définitive, que se bornent toutes les preuves de son antériorité à l'égard d'Archiloque; Candaules n'a régné que 23 à 24 ans, d'après le terme moyen indiqué par Hérodote pour les Héraclides de Lydie [1]; Gygès, qui lui succéda, a régné 38 ans, et Ardys, son fils, 49. Or, comme il est de notoriété qu'Archiloque vécut du temps de Gygès [2], Callinus aurait fort bien pu naître sous Candaules, peut-être avant Candaules, et pourtant avoir vu Gygès et même Ardys; d'où il suit que Archiloque eut été son comtemporain, pourvu qu'on donne à Callinus, ce qui n'est nullement improbable, 90 à 100 ans de vie [3]. Il y a mieux encore.

---

[1] Lib. I, c. 7. Il compte 22 générations pour 505 ans.

[2] Voyez là-dessus Larcher, *Trad. d'Hérod.*, t. I, p. 194 et suiv., t. VII, p. 556, 599; Liebel, *Archil.*, p. 5, sqq. Tatien, *Ad Græcos*, p. 109, le place sous Gygès, 500 ans après la ruine de Troie, dans la 23me olymp.; Cicéron, *Tuscul.*, I, 1, 3, du temps de Romulus.

[3] Pendant que j'écrivais cette dissertation, qui date de 1829,

En fixant l'époque de la seconde guerre de Messénie d'après l'opinion ordinaire, que d'ailleurs je n'adopte pas, comme on le verra dans l'Excursus suivant, il se trouve que Tyrtée aussi aurait fleuri en même temps qu'Archiloque et Callinus; puisque alors le siége d'Ira tomberait en l'année 668 ou à peu près av. J.-C.

C'est là tout ce que je me proposais de démontrer, et cela prouve qu'il faut être circonspect à décider les questions que les anciens n'osaient pas trancher. Quoique Francke termine sa dissertation par ces mots : *Non diutius de origine elegiaci carminis sub judice lis erit*, je crois que, sous ce rapport, le dernier mot n'est pas encore dit.

Quant à Callinus lui-même, d'après tout ce que je viens de dire, je pencherais à fixer l'époque où il vécut aux règnes de Gygès et d'Ardys, de l'an 720 à l'an 630

Fréd. Thiersch partageait mon opinion, et plaçait aussi Callinus entre la 16me et la 36me olymp. Voyez sa dissertation *De gnom. carm. græc.*, *Act. philol. monac.*, vol. III, p. 569. L'édition de M. Bach, dont j'eus connaissance après avoir entièrement terminé mon travail, et que j'ai d'ailleurs mise à profit avant de livrer la mienne à l'impression, ne m'a point fait changer de sentiment relativement à l'époque où vécut Callinus. M. Bach croit qu'il florissait vers les premières olympiades, et qu'il mourut avant Candaules. Mais son opinion ne s'appuie en grande partie que sur le passage de Pline relatif au tableau de Bularque, et je crois l'avoir réfutée d'avance. Je suis heureux, au reste, de m'être trouvé d'accord, sur beaucoup d'autres points, avec un philologue aussi distingué que M. Bach.

av. J.-C. Je ne présente cependant mon opinion que comme une conjecture plus probable, à mon avis, que les autres; et je m'en remets sur ces points ardus à de plus savants. Passons maintenant à la seconde question que je me suis proposée.

Seconde question. Je n'ai aucune raison de penser qu'il y ait eu des poètes élégiaques avant Callinus et Archiloque. Nul ouvrage de ce genre ne nous est parvenu, et les noms que l'on cite ne prouvent rien, comme je crois l'avoir démontré. L'abbé Souchay [1] trouve dans le talent poétique de Callinus un motif pour croire qu'il ne fut pas l'inventeur de cette espèce de poème. « Les arts, dit-il, marchent lentement vers la perfection; combien la Grèce dut-elle produire de mauvais poètes héroïques avant que de produire Homère?... » Mais l'abbé Souchay avait-il donc oublié qu'il ne s'agissait pas ici de créer la poésie ou même un genre tout-à-fait distinct de composition poétique, comme la tragédie ou la comédie, mais simplement de modifier par une innovation la forme du vers? Le modèle du pentamètre se trouvait dans l'hexamètre d'Homère et d'Hésiode.

Mais si Callinus, Archiloque et Tyrtée furent les plus anciens poètes élégiaques, il s'en suivrait donc, du moins à en juger par les fragments qui nous sont parvenus, que Horace se serait trompé en disant que l'élège fut d'abord

---

[1] Souchay, *Mém. de l'Acad. des Inscr. et B. L.*, t. VII, p. 366.

consacré à l'expression de la plainte : il aurait dû dire qu'il fut d'abord tout militaire. D'autre part, les grammairiens grecs et latins auraient tous commis la même faute, car tous sont d'accord pour nous représenter l'élégie comme un chant lugubre. C'est l'opinion de Suidas, de Didyme, au rapport d'Orion, du grand Étymologique, de l'*Etymologicum Gudianum*, etc.; ainsi qu'on peut le voir aux endroits cités précédemment; c'est celle de Tzetzès et de Proclus [1]. Or, quoiqu'il soit vraisemblable que la plupart de ces commentateurs ou lexicographes se sont presque toujours copiés l'un l'autre, et qu'on ait droit de le conclure d'un assez grand nombre de passages, il serait cependant assez étrange que nul d'entr'eux n'ait corrigé une erreur que les vers des premiers élégiaques rendaient manifeste. Je suis donc porté à croire, d'après la nature même des écrits de ces poètes, que l'élégie fut en effet lugubre à son origine, mais qu'elle eut pour objet de ses plaintes la mort des guerriers tués dans le combat. L'image du trépas des braves, si souvent reproduite dans les fragments qui nous restent, l'indique assez sans l'exprimer positivement. Telles étaient les vieilles poésies populaires de Rome, ces *nœniæ* dont parle Cicéron [2], auxquelles on attachait une idée de tristesse, et qui

---

[1] Tzetz., *Proleg. ad Lycophr.*, vol. I, p. 257; Procl., in *Phot. Biblioth.*, p. 984.

[2] Cic., *de Legibus*, 11, 24. Voyez aussi Festus, et Niebuhr, *Hist. rom.*, t. I, p. 238, trad. de Golbery, éd. de Brux.

n'étaient que l'éloge des morts, chanté au son de la flûte, et leur exemple proposé à l'imitation des vivants. C'est ainsi que, chez les orateurs et les historiens anciens et modernes, les plus éloquentes exhortations à la valeur et à la vertu se trouvent dans les oraisons funèbres des guerriers et des grands hommes. Cette conjecture est positivement confirmée par un passage remarquable du grand Étymologique, qui dit en parlant de l'élège [1] : *Επὶ γὰρ μόνοις νεκροῖς πάλαι ᾄδετο πρὸς παραίνεσιν καὶ παραμυθίαν τῶν συγγενῶν καὶ φίλων τοῦ τεθνεῶτος.* « L'élégie se chantait autrefois en l'honneur des morts *seulement*, pour l'*encouragement* et la consolation des parents et des amis du défunt. » Elle l'est par Proclus, à l'endroit cité, « c'est par *l'élège*, dit-il, qu'on faisait *l'éloge* des morts, *καὶ τοὺς τετελευτηκότας δι'αὐτοῦ εὐλόγουν.* » Si toutes les compositions de Callinus et d'Archiloque nous étaient connues, nous y trouverions, je n'en doute pas, l'intention exprimée dans ces passages.

Une remarque importante cependant à ajouter, c'est celle qu'a développée Francke, en distinguant mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui la différence qui existe entre *ἐλεγεῖον*, *ἐλεγεῖα* et *ἔλεγος*. *Ελεγεῖον* et *ἐλεγεῖα* ne signifient, selon lui, qu'un distique et des distiques, composés d'hexamètres et de pentamètres alternatifs; *ἔλεγος* est un chant lugubre, soit qu'on lui donne pour racine *ἔ ἔ λέγειν*,

---

[1] Etymol. mag., p. 296.

dire eh! eh! *quod sonat interjectionem flentis*, comme dit Plotius [1], ou qu'on le fasse venir, avec le grand Étymologique, παρὰ τὸν ἔλεον καὶ τὸν γόον. Comme Simonide appliqua le distique à des sujets lugubres, et que ces sujets lugubres s'appelèrent ἔλεγος, ce qui, par la racine même, n'est autre chose que θρῆνος, tous les distiques, quel que fût le sujet qu'on y traitât, s'appelèrent depuis ἐλεγεῖα, c'est-à-dire, vers semblables aux élèges, vers dans le mètre de l'élège. Or, comme les Attiques avaient créé l'élège, leurs plus anciens grammairiens regardèrent le vers élégiaque comme ayant exprimé à son origine des idées lugubres, et au lieu de dire : Les vers élégiaques, auparavant nommés simplement ἔπη, reçurent un nom spécial chez les Attiques, depuis que Simonide eut consacré cette forme de versification aux sujets lugubres ou *élèges*, ils dirent : La poésie élégiaque fut d'abord renfermée dans des sujets lugubres; et confondirent ainsi l'origine de la chose avec celle du nom.

Assurément, la pensée de Francke est fort ingénieuse et s'appuie sur d'excellentes autorités. Cette partie de sa dissertation est la meilleure, à mon avis; il n'en reste pas moins extraordinaire cependant qu'Horace, et avant lui, les grammairiens d'Alexandrie se soient trompés à ce point [2], lorsqu'ils avaient sous les yeux les poésies de

---

[1] Plot., *de Metris*, p. 2634.

[2] Il faut en excepter Dracon de Stratonice, grammairien

Callinus et d'Archiloque, si ces poésies eussent été purement militaires, et n'eussent pas servi d'abord d'expression à la douleur des citoyens, et aux regrets que leur inspirait la mort des guerriers.

Les conjectures probables que l'on peut tirer de tout ce que nous avons dit sont donc les suivantes :

1° Le créateur de l'élégie ne nous est pas connu authentiquement et incontestablement; il y a lieu à hésiter au moins entre Callinus et Archiloque.

2° Callinus florissait sous les rois de Lydie Gygès et Ardys.

3° Si l'élégie, à son origine, eut quelque chose de lugubre, c'est uniquement parce qu'elle fut d'abord consacrée à pleurer les guerriers enlevés à la patrie.

Par la suite, le nom d'*élégie* fut appliqué à un grand nombre de sujets qui n'avaient rien de commun avec ces lamentations patriotiques. C'est ce qu'atteste Horace :

> Post etiam inclusa est voti sententia compos.

L'abbé Fraguier avait tort quand il disait ne connaître d'autre élégie que celle de Boileau,

> La plaintive Élégie, en longs habits de deuil;

---

antérieur à Apollonius Dyscole, qui a probablement mis Francke sur la voie de son système, et dont le passage à ce propos est fort remarquable. *τό ἐλεγεῖον μέτρον*, dit-il, *παρωνόμασται ἀπὸ τοῦ ἐλέγου, ὃ σημαίνει παρ' Ἀττικοῖς τὸν θρῆνον, ἀπὸ τοῦ ἐλέου καὶ γόου παραγενομένον.* Drac., ed. Gothof. Hermann, p. 161.

et n'admettre pour monument de ce genre parmi les Grecs qu'un morceau de l'*Andromaque* d'Euripide, v. 103 — 116. Weber, il est vrai, a placé ce morceau dans sa traduction des poètes élégiaques de la Grèce [1], mais il n'en est pas moins une plainte dramatique et non pas une élégie, quoique Euripide, en y employant des distiques, ait prouvé par-là même que cette espèce de mètre était surtout consacré à l'expression des sentiments douloureux. Le duc de Nivernois a fort bien réfuté l'abbé Fraguier, sous ce rapport [2]; mais, à mon avis, il s'est aussi égaré lui-même, quand il n'a compris sous le mot *élégie* que ce que les Latins, en général, et plus particulièrement Ovide et Properce, appelaient *elegia*, c'est-à-dire, l'élégie amoureuse, la seule presque qu'ils aient cultivée. L'élégie amoureuse a produit beaucoup plus de poètes que toutes les autres ensemble, parce que le sujet qu'elle traite est bien autrement fécond et varié. Rome n'en a guère connu d'autres; mais il ne fallait pas conclure de Rome à la Grèce, en dépit des témoignages contraires.

Selon Bœttiger [3], les Ioniens inventèrent le pentamètre, quand ils eurent connu la double flûte guerrière des

---

[1] Weber, *Die elegisch. Dicht. der Hellenen*, p. 257.

[2] Nivern., *Dissert. sur l'Élégie*, t. IV de ses *Œuv. compl.*, p. 259.

[3] *Ub. den Ursprung der Elegie aus dem Flætenlied*, in Wielands *Attisch. Mus.*, vol. I, fascic. II, p. 293 et 335, sqq.

Lydiens; ils le firent servir à la poésie militaire; ce fut la première période du distique. Dans la seconde période, le distique s'adoucit sous l'inspiration de Mimnerme, et se dévoua surtout à l'amour. Dans la troisième enfin, Simonide le réserva aux affections mélancoliques, et alors fut créé le nom de ἐλεγεῖον. On voit que Bœttiger, sans s'inquiéter de l'autorité des grammairiens et des critiques, s'arrête aux monumens élégiaques tels qu'ils nous sont parvenus, et les rattache fort ingénieusement d'ailleurs à son opinion systématique sur la flûte.

Le professeur Waardenburgh [1] a bien vu la douleur au berceau de l'élégie, mais ce n'est point la douleur publique qui pleure les héros morts, et il a eu par-là même plus de peine à rendre compte du prompt détour de l'élégie vers les sujets guerriers et politiques.

Il me semble que le meilleur moyen de concilier les grammairiens et les poètes, les œuvres qui nous restent et l'étymologie la mieux constatée du mot qui les désigne, est de reconnaître, comme je l'ai dit, dans l'élégie nais-

---

[1] Waardenb., *Prolusio de Argum. et natura optimaque forma Eleg.*, dans ses *Opusc. orat. poet. et critic.*, Haarlem, 1812, p. 1, sqq. Voyez encore, pour épuiser le sujet, Fr. Schlegel, *Charakterist. u. Kritiken*, part. II, p. 197, sqq., in *Athenæum*, T. I, part. 1, p. 107, sqq.; C. P. Conz, *ub. die Eleg. der Alten*, in C. V. Hauffs *Philologie*, Stuttgart, p. I, p. 142, sqq.; Conr. Schneider, *ub. des Elegische Gedicht der Hellen.*, in *den Studien* von Daub u. Creuzer, t., IV, p. 1-74; Marmontel, *Poétique franç.*, t. II, p. 205; etc.

sante l'expression métrique du regret des citoyens à la mort des héros qui avaient défendu et honoré la patrie, et l'exhortation à imiter leur vertu. De ce dernier point de vue découle tout naturellement l'élégie telle qu'elle nous apparaît dans les fragments de Callinus, de Tyrtée et de Solon. Aux grands hommes que l'on pleure doivent en effet succéder d'autres grands hommes. Notre poète, Casimir Delavigne, avait, dans ses *Messéniennes*, rappelé l'élégie à sa véritable origine.

Mais ce n'est plus seulement l'ardeur martiale, c'est aussi la conscience de la nécessité des vertus civiles qui inspire à Tyrtée son *Eunomie*, et à Solon cette élégie citée par Démosthènes, dans son *Discours sur l'ambassade* [1], digne et touchante exhortation à la concorde, à la justice, au désintéressement. A cette élégie *héroïque* et *politique* appartenaient les vers de Solon intitulés *Salamine*, auxquels j'ai déjà fait allusion, d'un effet si magique dans la bouche du poète, que, dès qu'il les eut chantés, la guerre fut déclarée à Mégare, quoique le peuple d'Athènes eût décrété la peine de mort contre quiconque lui rappellerait que les Mégariens avaient été assez puissants pour s'emparer d'une ville athénienne [2]. Malheureusement il ne reste de ce morceau qu'une

---

[1] Demosth., π. Παραπρ., p. 421, R., p. 308, t. VI, *Orat. Attic.*, ed. Dobson.

[2] Plut., *Vit. Sol.*, c. 8.

dixaine de vers assez insignifiants [1]. Près de lui, mais non pas tout-à-fait sur la même ligne, pouvaient se ranger, je suppose, l'élégie héroïque de Mimnerme intitulée : *Combat des Smyrnéens contre Gygès et les Lydiens* [2], et celles où Simonide chantait les défaites des Perses et les combats de Salamine et d'Artémise [3]. Ce fut ainsi que, dans des siècles postérieurs, Callimaque célébra en vers élégiaques la victoire de Sosibius [4], et que Properce mêla à ses amours un chant triomphal sur la bataille d'Actium [5].

On voit ainsi l'élégie s'éloigner peu à peu de la route qui lui avait été tracée à son origine. Ce n'est déjà plus l'élégie, ou si elle conserve ce nom, elle le doit à un abus de mots; le fonds s'efface de plus en plus, il ne reste que la forme, c'est le *mètre élégiaque* dont chacun s'empare à son gré pour le plier aux besoins et aux caprices de la pensée. Dès le temps de Callinus, Archiloque, le poète de l'ancienne Grèce qui fit le mieux saillir son individualité dans ses vers, s'était adressé tour-à-tour à tous les rhythmes; le *tétramètre* renferma ses pensées guerrières

---

[1] Conservés par Plut., *ibid.*; Diog. Laert., p. 28. Voyez aussi le *Solon* de Bach.

[2] Pausan., IX, 29; Mimnermi Fragm. II, p. 44, ed. Bach.

[3] Schol. Aristoph., *Vesp.*, v. 1402; Suidas, *voc.* Σιμων.; Priscian., p. 1328; Schol. Apollon., lib. I, v. 211.

[4] Athen., *Deipnos.*, IV, p. 144.

[5] Propert., lib. IV, eleg. 6.

et philosophiques ; il arma sa vengeance de cet *iambe* qu'il fit sien [1]; il enfanta le *dithyrambe* dans un de ces moments où son cerveau était, pour me servir de son expression, *foudroyé* par le vin [2]; quant à l'*élégiaque*, il paraît avoir été généralement l'expression de ses sentiments tout personnels. Dans les fragments qui nous en sont parvenus, il nous montre rarement le guerrier et le politique, mais plus souvent l'homme qui, froissé par la nécessité, cherche à lui opposer une ame indomptable, et raisonne sur cette lutte éternelle de la fatalité et de la liberté humaine, qu'Eschyle personnifia plus tard d'une façon souveraine dans son admirable trilogie de Prométhée. C'est encore dans les fragments élégiaques que, après s'être qualifié de serviteur de Mars aussi bien que des Muses, Archiloque insulte Lycambe, chante la puissance de Vénus et du vin, et finit par avouer, sans vergogne, que certain jour, aux environs de Saïs, il jeta son

---

[1] Horat., *Art. poét.*, v. 79,

Archilochum proprio rabies armavit iambo.

Voyez, sur les divers sens de ce vers, Waardenburgh, p. 16 de l'ouvrage cité plus haut. Je ne fais point comme lui rapporter *proprio* à *rabies ;* je ne vois pas non plus qu'Horace veuille attribuer par-là l'invention de l'iambe à Archiloque; il prétend seulement que ce poète se l'est approprié en quelque sorte par la manière supérieure dont il l'a employé.

[2] Fragm. 38, Tetram., p. 121, ed. Liebel.

bouclier pour sauver sa vie, ajoutant avec une insolente gaieté qu'il en retrouvera un meilleur [1].

Archiloque avait fait servir aussi à déplorer des malheurs privés le mètre consacré aux malheurs publics [2]. Simonide suivit cet exemple; son recueil intitulé θρῆνοί, *gémissements*, et ses fragments qu'on a pu prendre pour des épitaphes [3], rendirent à l'élégie sa renommée funèbre. Alors naquit un autre abus. Le rhythme élégiaque avait déjà exprimé des pensées qui n'appartenaient pas à l'élégie; l'élégie à son tour s'exprima dans un langage qui n'était pas le rhythme élégiaque. C'est ce que prouve le morceau de Simonide intitulé *Danaë*, cité par Denys d'Halycarnasse [4].

Une fois le pas franchi des douleurs publiques aux douleurs privées, la carrière devenait immense, et l'amour ne pouvait être oublié, l'amour, source à la fois et remède de tant de maux. On commençait à apercevoir cette tendance même dans Solon. Mais c'est à Mimnerme surtout que la pensée et le vers élégiaque durent cette direction nouvelle. Mimnerme, si plein de grâce et de fraîcheur dans son style, ne cesse de se plaindre de la vieillesse, de la mort, de tous les maux qui sont l'apanage de l'humanité, et ne trouve de recours contre eux

---

[1] Archil., Fragm. 48, sqq., p. 135.

[2] Voyez les Fragm., et Plut., *de audiend. poet.*, c. 5.

[3] Voyez Francke, Callin., p. 65-70.

[4] Dion. Halyc., περὶ συνθ. ὀνομ., *ad fin.*

que dans les jouissances de l'amour. A son école appartiennent Philétas, Callimaque, Ovide, Tibulle, Properce, Gallus et toute l'élégie latine.

La partie *paræenetique* de l'élégie eut le même destin que la partie *thrénique*. A la morale du camp ou de l'*agora* succéda celle du foyer. Ici apparaissent Théognis, Phocylide et les Gnomiques, qui ont employé le mètre élégiaque. Et, soit dit en passant, cette morale fut non-seulement prosaïque et commune, toute de bien être et d'intérêt individuel, mais elle fut, dans Théognis surtout, essentiellement *dorienne*, c'est-à-dire qu'elle professa toutes les maximes de l'aristocratie. Les *Theognidea* bien étudiés [1] ne tendent qu'à établir entre les castes diverses d'insurmontables barrières; ils repoussent toute idée d'égalité entre les hommes, spécialement en ce qui tient au mariage; ils vont même jusqu'à rabaisser par ces parodies dont je donnerai plus loin un exemple, les pensées de dévouement et de pur sacrifice à la patrie qui animaient les premiers élégiaques.

Enfin le mètre élégiaque, devenu de gnomique tout-à-fait *didactique*, fut appliqué par Eratosthènes à développer la duplication du cube [2]; par quelques hymnographes

---

[1] Voyez surtout l'excellente *préface* de Velcker, *Theognid.*, p. 10 et suiv.

[2] Apud Eutocium Ascalonitam in *Comment. Archimed.* Eratosth., fragm., Oxon. 1672; Gyrald., *de hist. poet.*, p. 165.

et par Butas [1] à l'explication des cérémonies religieuses, des origines sacrées et de ces matières qu'Ovide, à leur exemple, a traitées dans ses *Fastes*. Mais ceci n'est pas plus de l'élégie que les *Phénomènes* d'Aratus ou les *Astronomiques* de Manilius ne sont des poèmes épiques, bien que leurs auteurs aient adopté le vers hexamètre d'Homère et de Virgile.

Comme j'ai beaucoup parlé dans cet Excursus du travail de Francke sur Callinus, je ne le terminerai pas sans dire un mot de son édition de Tyrtée.

La critique de Francke sur Tyrtée peut se considérer sous trois points de vue :

1° La correction du texte, en le ramenant aux leçons qu'il croit véritables. Les éditeurs de Tyrtée et plusieurs autres savants, entre autres Thiersch et Hermann [2] avaient précédé Francke, mais on doit reconnaître que les remarques de ce dernier sont souvent justes et presque toujours ingénieuses.

2° L'élimination des vers qu'il suppose appartenir aux rhapsodes. Souvent encore ici il fait preuve de savoir et de goût, mais en général je ne puis applaudir à ses hardiesses. Ce n'est pas que je doute que les rhapsodes ne

---

[1] Cité par Plutarque, *Vit. Romul.*, c. 40. Son livre s'appelait Αἴτια, et traitait des origines fabuleuses de Rome.

[2] Thiersch, *Act. philol. monac.*, t. I, fasc. 2, p. 214, sqq.; Hermann, *Append. ad Viger.*, p. 932, sqq. Voyez aussi Passovii *Symbolæ*.

se soient rendus coupables d'interpolations dans les écrivains anciens; mais, à l'exception d'un très petit nombre de passages où, d'un commun accord, on reconnaît les traces d'une main étrangère, je pense qu'il faut user d'une extrême circonspection à cet égard. Le goût et la connaissance du langage sont les seuls juges en ces matières. Or, en fait de goût, il est évident que tel vers, qui paraît à l'un indigne d'un grand poète, peut sembler à l'autre, sinon admirable, du moins fort admissible; et dans le génie de la nation, du siècle, de l'écrivain auquel on l'attribue. C'est ce que nous voyons chaque jour, même lorsqu'il s'agit de nos contemporains et de nos compatriotes. Quant à la connaissance de la langue, j'avoue que ces subtilités si délicates m'échappent presque toujours. Quand j'ai parcouru l'Iliade et l'Odyssée de Payne Knight, où cette manie de retrancher et d'approfondir la langue homérique est portée à un excès intolérable, quand j'ai lu ses prolégomènes et son texte hérissé du monstrueux digamma, je me suis trouvé tout honteux de ne comprendre presque rien à ces mystères, et de regretter certains vers de rhapsodes presque autant que j'admirais ceux d'Homère. Une phrase de l'illustre Boissonade est venue me consoler de mon ignorance. Ce véritable helléniste a donné tout bonnement une édition d'Homère, et il a dit dans sa préface [1]: *Ab illis abstinui nugis quæ*

---

[1] Boisson., *Præfat. ad Homer.*, t. I, p. vij et viij.

sunt, ut difficiles, ita futilissimæ, ratus jam nos non magis scire posse qui fuerit oris græci homerica ætate sonus, quam ipsius Priami Priamique pisinnorum. Quumque versus plurimos viderem a criticis justo diligentioribus, vel asteriscis in fronte notatos, vel uncis utrimque circumseptos, illos incolumes et liberos legi passus sum... Cur sic in Iliadis recensione a magnorum hominum et inprimis eruditorum vestigiis recesserim, id in causa fuit quod rationibus eos niti intelligerem non multum validis, ut ipsi de sua crisi sæpius dubitarent. Est ea mihi prudentia, vel pigritia animi et ineptitudo. La paresse et l'ineptie ne font pas de tort, quand on a Boissonade pour complice. Francke, au reste, a conservé les vers qui ne lui paraissent pas appartenir à Tyrtée; il s'est contenté de les renfermer entre crochets. En cela du moins, il a mieux fait que Payne Knight. Thiersch est encore revenu plus tard sur Tyrtée [1], et trouvant qu'une élégie de 30 ou 40 vers tout d'une haleine ne pouvait s'accommoder avec le laconisme si classiquement fameux, il s'est avisé de couper les trois morceaux qui nous restent en une dixaine de petits fragments, chacun de 8 à 10 vers. Le travail de ces critiques rappelle la cuisine homérique,

Μιστύλλον τ' ἄρα τ' ἄλλα, καὶ ἔσφαξαν, καὶ ἔδειραν.

---

[1] Thiersch, *Act. philol. monac.*, t. III, p. 639, sqq.

3° La transposition. Ici, je suis entièrement opposé au système de Francke. Supposer que ceux qui ont cité Tyrtée ont bouleversé toute sa composition, prendre dix vers d'un côté, dix de l'autre, et, d'après ses conjectures seules et son imagination, vouloir rétablir ainsi la suite des pensées du poète, me paraît une prétention presque impertinente. Il est possible que quelques vers aient été cités hors de leur place, mais il est bien rare que le système général des transpositions ne soit sujet à une foule d'objections. Cette espèce de critique avait été introduite dans Tyrtée par Everinus Wassenbergh [1]. Francke dit n'avoir pu se procurer l'ouvrage de Wassenbergh, même à la bibliothèque de Gottingue. Mais il a été reproduit dans les *Miscellanea critica* de Friedemann et Seebode [2], et la partie de cette dissertation qui traite de Tyrtée se trouve aussi dans l'édition des *Scolies choisies* de Valckenaer sur le Nouveau Testament, donnée par Wassenbergh lui-même [3]. Ce critique s'est borné au reste à la première élégie de notre poète, et, pour tout changement, il a placé les vers 13 et 14 en tête de la pièce, et a fait précéder les vers 29 et 30 par les deux derniers que j'ai

---

[1] Wassenb., *Dissert. philol. crit. de transpos.*, p. 5-17, Franeker, 1786, in-8°.

[2] Fried. et Seebod., *Misc. crit.*, I, p. 141-157.

[3] *De trajectionibus in Nov. Testam.*, en tête du t. II des *Selecta ex scol. Valcken. in libr. quosdam N. T.*, ed. Wassenb., Amstel., 1817, p. 15-28.

retranchés, comme faisant double emploi avec les vers 22 et 23 de la seconde élégie. J'ai essayé aussi de transposer, et mon arrangement n'eût été ni celui de Wassenbergh, ni celui de Thiersch, ni celui de Francke. Chacun en peut faire autant. Velcker a bouleversé ainsi, en 1826, le texte de Théognis. Dès-lors, le dévergondage des arrangeurs n'aurait plus de bornes, et les écrits des anciens poètes deviendraient un chaos dont chaque éditeur s'estimerait le Démogorgon.

Pour donner une idée du travail de Francke, je place ici sa disposition nouvelle des fragments de Tyrtée.

ÉDITION DE BRUNCK.		ÉDITION DE FRANCKE.	
I,	1—18.	I,	25—42.
I,	19—30.	I,	13—24.
II,	1—10.	I,	3—12.
II,	11—38.	I,	43—70.
III.	. . . . .	II.	
IV.	. . . . .	III,	1—5.
V,	1,2.	I,	1,2.
V,	3,4.	VI.	
VI.	. . . . .	III,	6—10.
VII.	. . . . .	VII,	2,3.
VIII.	. . . . .	VII,	5—10.
IX.	. . . . .	VIII.	
X.	. . . . .	IV.	
XI.	. . . . .	V.	

Combattre pied à pied chacune des transpositions de Francke, prouver que l'ensemble de son travail sous ce rapport est non-seulement un jeu d'imagination, mais une

œuvre de déraison, voilà ce qu'il serait fort aisé de faire, et ce qui devrait peut-être terminer cet Excursus. Mais cette partie de mon sujet a été excellemment traitée par A. Matthiæ, dans sa dissertation sur Tyrtée [1]. Bach en a reproduit les principaux arguments dans son édition de Callinus, Tyrtée et Asius de Samos [2]. Le même savant a parfaitement réfuté l'idée plus extraordinaire encore émise par Thiersch, qui niait que les poésies de Tyrtée lui appartinssent, et qui en donnait tout l'honneur aux soldats de Sparte; comme si, répond Bach, on attribuait aux caporaux prussiens les vers de Gleim, de Kœrner, de Stegemann, et de tous ceux dont la brûlante poésie anima les soldats du grand Frédéric, ou les armées lancées par l'Allemagne entière contre Napoléon.

---

[1] Cette dissertation parut d'abord à Altenburgh en 1820; elle a été répétée ensuite dans l'édition des *Poetæ græci minores* de Gaïsford, réimprimée à Leipzig en 1823, t. III, p. 228.

[2] Voyez p. 62 et suiv.

SECOND EXCURSUS.

DE L'ÉPOQUE OU VÉCUT

TYRTÉE,

ET

DE LA GUERRE DE MESSÉNIE.

Pour connaître l'époque où vécut Tyrtée [1], il suffit de déterminer celle de la seconde guerre de Messénie; mais ici les chronologistes se divisent; les uns suivent l'opinion de Pausanias, les autres celle de Justin. En prenant un

[1] Τυρταῖος, avec le circonflexe sur la pénultième, προπερισπώμενον, c'est ainsi que ce mot se lit dans la plus grande partie des manuscrits des écrivains qui ont parlé de Tyrtée. Cependant tous les manuscrits de Platon, excepté celui du Vatican, portent Τύρταιος, avec l'aigu sur l'antépénultième, προπαροξύτονον. Bach pense que cette seconde forme, plus rare, est attique, et que la première, plus usitée, est la forme commune et peut-être la dorienne.

moyen terme, j'ai cru pouvoir concilier ces deux écrivains. Y aurai-je réussi ?

Pausanias [1] fixe le commencement des hostilités entre Sparte et Messène à la 2me année de la 9me olympiade, 5me de l'archontat décennal d'Æsimedès, fils d'Æschylus; Euphaës, fils d'Antiochus, régnant à Messène, et à Sparte, Alcamène, fils de Téléclus, et Théopompe, fils de Nicandre.

Remarquons d'abord que Pausanias lui-même était embarrassé pour décider entre les deux écrivains qui lui servaient de guide, Rhianus de Bène, contemporain de Ptolémée Evergète, et Myron de Priène, dont l'époque est incertaine, mais qui appartenait probablement aussi à l'école d'Alexandrie. Il se prononce cependant presque toujours en faveur du premier, qu'il trouve plus exact en divers endroits. Mais cette préférence est-elle bien fondée? Avant d'aller plus loin, examinons un des reproches que Pausanias adresse à Myron. Il le blâme d'avoir dit qu'Aristomène, qui se distingua d'une manière si brillante dans la seconde guerre de Messénie, avait tué Théopompe pendant la première, et peu de temps avant la mort d'Aristodème, successeur d'Euphaës. Nous savons, ajoute-t-il, que Théopompe ne mourut ni dans un combat, ni de toute autre manière, avant la fin de la première guerre; il en trouve la preuve dans ces vers de Tyrtée :

---

[1] Pausan., *Messen.*, cap. 5.

Ἡμέτερῳ βασιλῆϊ, θεοῖσι φίλῳ Θεόπομπῳ,
ὃν διὰ Μεσσήνην εἵλομεν εὐρύχορον.

Nostro Regi, Diis dilecto Theopompo,
Per quem Messenen cepimus finibus latam.

J'avoue que je ne puis découvrir dans ces vers tout ce qu'y voit Pausanias, à moins que Tyrtée n'eût écrit quelque chose de plus sur ce prince, et que le géographe ait négligé de citer la suite; ce que rien ne nous fait présumer. Mais si l'on s'arrête aux deux vers invoqués, certainement ils n'établissent pas d'une manière positive que Théopompe n'ait pas été tué dans la première guerre. Un pays peut être pris, ou vaincu, ou occupé par un roi, car εἵλομεν signifie tout cela, sans qu'il faille en conclure que ce roi a survécu à l'expédition dans laquelle il a été vainqueur. Et non seulement Tyrtée ne dit point que Théopompe vit la fin de la guerre dans laquelle Myron le fait périr, mais nous pouvons même, par divers motifs, supposer le contraire. D'abord, par l'adjectif εὐρύχορον, Tyrtée a peut-être voulu indiquer que Théopompe ne s'empara que du plat pays, comme l'a soupçonné l'abbé Boivin [1]. En second lieu, un fragment pré-

[1] *Mém. de l'Acad. des Inscr. et B. L.*, t. II, p. 98 et suiv. Larcher est de la même opinion, *Chronol. d'Hérod.*, t. VII, p. 597. Je sais bien que Clavier, entr'autres, se prononce contre eux, *Hist. des premiers temps de la Grèce*, t. II, p. 174, et *Notes sur*

cieux du livre VIII de Diodore de Sicile nous révèle dans la première guerre l'existence d'un Aristomène différent de celui qui s'illustra dans la seconde, ainsi que je le pense avec ce même abbé Boivin et Wesseling [1]. On pourrait confirmer Diodore par le témoignage de Clément d'Alexandrie dont plusieurs se sont prévalus, et qui dit positivement que Théopompe fut sacrifié aux Dieux par Aristomène [2]. Mais je néglige à dessein ce passage; les erreurs évidentes qui le déparent me font suspecter ici l'autorité de l'écrivain.

Je me suis arrêté sur Myron pour prouver que Pausanias n'est pas absolument à l'abri de la critique dans le choix des sources où il puisait. D'autres observations démon-

---

Pausan, p. 141; mais les raisons qu'il donne ne me paraissent pas concluantes. « Par *la vaste Messène*, dit-il, on ne peut entendre que la Messénie en général, puisqu'il n'y avait point encore de ville de ce nom. » Raison de plus pour que ce mot paraisse signifier ici les plaines, les campagnes, le territoire enfin de la Messénie, et non la ville d'Ithôme, dont la prise termina la première guerre.

[1] Tom. II, p. 638 de son édit. de Diodore. Cet historien, au liv. XV, c. 66, place Aristomène dans la seconde guerre, en avouant que d'autres le plaçaient dans la première; et c'est encore un motif pour croire à l'existence de deux Aristomène. « Diodore, répond M. Clavier, est une fort mauvaise autorité en chronologie. » Mais dans le fragment du livre VIII, il ne s'agit pas de chronologie; il s'agit d'un fait rapporté et développé comme authentique.

[2] Clem. Alex., *Protreptic. ad Græc.*, p. 27.

treront que ce reproche n'est pas le seul qu'on puisse lui adresser. Je reviens à mon sujet.

Polydore avait succédé dans Sparte à Alcamène, lorsque Euphaës mourut après treize ans de règne, pendant lesquels il n'avait cessé de faire la guerre aux Lacédémoniens. Aristodème lui succéda, et se tua dans la 20me et dernière année de la guerre, 1re de la 14me olympiade, 4me de l'archontat décennal d'Hippomène.

Entre la première et la seconde guerre, Pausanias met un intervalle de 39 ans. Il place le commencement de celle-ci dans la 4me année de la 23me olympiade. Il la fait durer 14 ans, 3 ans jusqu'au siége d'Ira, et 11 ans pendant ce siége, et il en fixe la fin à la première année de la 28me olympiade [1]. Or, ici, il se trompe encore, même d'après son calcul; en effet, il y a plus de 14 ans de la 4me année de la 23me olympiade à la 1re de la 28me. La 14me année tomberait dans la 2me de la 27me olympiade [2]. Au reste, il ne peut déterminer bien affirmativement l'époque où éclata cette seconde guerre, car des deux écrivains qu'il est obligé de suivre pour les faits, celui qu'il préfère ordinairement, Rhianus, est ici contre lui. D'après son propre aveu, Rhianus affirme que Leotychides régnait à Sparte pendant cette guerre. Or Leotychides

---

[1] Paus., *Messen.*, c. 23.

[2] Corsini parle dans le même sens que moi, *Fast. Att.*, t. III, p. 45.

était, selon Pausanias, fils de Démarate, fils d'Ariston, septième descendant de Théopompe. Il aurait donc fallu qu'en 39 ans, il y eût neuf générations de rois de Sparte; Pausanias conclut de-là que Rhianus s'est trompé, et il raisonne d'autant plus juste que Leotychides, qui régnait au temps de Darius et de la bataille de Marathon, n'aurait pu, en aucun état de cause, être contemporain de la guerre de Messénie, à moins que Rhianus ne parle ici de quelque autre Leotychides, antérieur au successeur de Démarate, hypothèse qui n'est guère admissible, car lui seul en aurait parlé. Il y aurait plus de vraisemblance à supposer que Rhianus, en nommant Leotychides, aura confondu, avec la guerre dont nous parlons, une révolte des Messéniens, qui arriva en effet sous ce prince, pendant l'invasion médique [1]. On pourrait même soupçonner dans Pausanias une erreur à peu près semblable, à la même occasion. C'est lorsqu'il dit [2] que les Messéniens, échappés à la ruine d'Ira, allèrent trouver Anaxilas, tyran de Rhegium, et, de concert avec lui, chassèrent les habitants de la ville de Zancle en Sicile, et donnèrent à cette ville le nom de Messène. Hérodote et Thucydides [3] parlent aussi de cet Anaxilas, et de l'événement qui substitua Messène à Zancle; mais il est évident d'après leur récit,

---

[1] Plat., *de Legib.*, lib. III.
[2] Pausan., *Messen.*, c. 23.
[3] Herod., lib. VI, c. 22 et 23; Thucyd., lib. VI, c. 4 et 5.

confirmé par diverses circonstances, qu'Anaxilas vivait au temps de la bataille de Marathon; or cette bataille ayant eu lieu l'an 490 av. J.-C., il s'en suivrait que Pausanias aurait placé ce prince environ 170 ans trop tôt [1].

Quoi qu'il en soit, Pausanias rejette ici l'autorité de Rhianus, et préfère s'en rapporter à Tyrtée. Mais comme Tyrtée, ajoute-t-il, ne nomme point les rois de Sparte contemporains, il faut les deviner d'après les trois vers suivants [2] :

Αμφ' αὐτὴν δ' ἐμάχοντ' ἐννεακαίδεκ' ἔτη
νωλεμέως, αἰεὶ ταλασίφρονα θυμὸν ἔχοντες
αἰχμηταὶ, πατέρων ἡμετέρων πατέρες.

c'est-à-dire, « Autour de cette ville (d'Ithome, je suppose) combattirent pendant dix-neuf ans, conservant toujours un courage patient et obstiné, les guerriers, pères de nos pères. »

Pausanias pense qu'il est évident, d'après cela, que Tyrtée désigne la génération à laquelle il appartenait lui-même, comme la troisième depuis la première guerre de Messénie; et voyant que la troisième génération des rois

---

[1] Voyez, sur cette question, Corsini, *Fast. Att.*, t. III, p. 140; Barthélemy, *Voyag. d'Anach.*, not. xv, t. II, p. 601, éd. Belin.

[2] Le même passage est cité par Strabon, *Geogr.*, lib. vi, p. 428.

de Sparte, depuis Théopompe et Polydore, présente d'un côté Anaxidamus et de l'autre Anaxandre, il fait commencer la seconde guerre Messénique sous ces deux princes, c'est-à-dire, 39 ans après la fin de la première.

Mais l'argument de Pausanias ne me paraît pas concluant. Ne peut-on pas supposer en effet que par cette expression *les pères de nos pères*, Tyrtée désigne les ancêtres en général, comme il arrive fréquemment aux poètes grecs? ou, si l'on veut que ces mots ne soient applicables qu'à la troisième *génération*, pourquoi déterminer uniquement les générations des rois de Sparte, et non les générations humaines, dans le sens historique, qui comprennent chacune de trente à trente-trois ans? Il est d'autant plus singulier que Pausanias n'ait pas adopté cette manière de compter, qu'elle était universellement connue en Grèce dès le temps d'Hérodote, et même auparavant [1].

---

[1] Qu'il me suffise de citer le passage classique de Censorin, *de Die natali*, c. 17, p. 79, ed. Havercamp : *Quare qui annos triginta sæculum putarunt, multum videntur errasse. Hoc enim tempus γενεὰν vocari Heraclitus auctor est; quia orbis ætatis in eo sit spatio.* Orbem *autem vocant* ætatis, *dum natura hominis a sementi ad sementem revertitur.* L'Héraclite que cite Censorin était antérieur à Hérodote, selon Diogène Laerce, IX, 1. Plutarque dit de lui la même chose que Censorin. Voyez aussi, sur cette question des générations, *Hist. de l'Acad. des Inscr. et B. L.*, t. XIV, p. 19; Fréret, *Nouv. obs. sur la chronologie de Newton*, sect. 1, c. 1, t. VII, p. 81; Clavier, *Introd. à l'hist. des premiers temps de la*

Tyrtée, expliqué ainsi, donnerait entre les deux guerres un intervalle d'à peu près soixante ans, à quelques années de plus ou de moins. On y comprendrait la moitié de la première génération, πολέρες ἡμετέρων πολέρων, la seconde tout entière, ἡμέτερα πολέρες, et la moitié de la troisième, ἡμεῖς. On peut dire, il est vrai, qu'en plaçant la fin de la première guerre dans les dernières années de la première génération, et le commencement de la seconde dans les premières de la troisième, on trouvera encore 39 ans, même en interprétant Tyrtée comme je le fais. Mais je réponds d'abord qu'il reste toujours évident que Pausanias ne l'a point entendu ainsi, puisqu'il ne parle que des générations des rois de Sparte; en second lieu, qu'il est plus naturel de donner à l'intervalle des trois générations une latitude d'une soixantaine d'années, puisqu'on suppose alors les guerriers de la première et de la troisième dans la force de l'âge, comme ils devaient l'être pour supporter les fatigues de la guerre. Sans cela, on en fait des vieillards d'un côté et des enfants de l'autre.

Remarquez d'ailleurs que cette hypothèse ne me met

Grèce, t. I, p. 39; Larcher, *Trad. d'Hérod.*, t. VII, p. 396. Il est des circonstances, cependant, où ce calcul de générations ne doit pas être rigoureusement appliqué, comme l'ont prouvé Volney, *Recherches nouvelles sur l'Hist. anc.*, t. VI, p. 85, et surtout M. Fortia d'Urban, *Mél. de géogr. et d'hist. ancienne*, p. 13 et suiv.

en contradiction avec aucune des existences synchroniques déterminées ici par Pausanias. En effet, la fin de la seconde guerre de Messène tomberait, d'après mon calcul, entre la 1re année de la 32me olympiade et la 3me de la 33me. Pausanias dit qu'elle fut conduite par les rois de Sparte Anaxidamus et Anaxandre. Or, Anaxandre régna jusqu'à la seconde année de la 32me olympiade, et Anaxidamus jusqu'à la 1re de la 39me [1]. Pausanias ajoute que le dessein d'Aristomène, après la prise d'Ira, était de se retirer auprès d'Ardys, roi de Lydie, ou de Phraortes, roi des Mèdes. Le règne d'Ardys finit à la 1re année de la 38me olympiade, celui de Phraortes à la 3me de la 36me. Par-là, je réponds en passant à l'objection de l'abbé Sevin touchant le règne d'Ardys [2]. On en peut conclure

---

[1] J'adopte le calcul chronologique de Larcher, quoiqu'on lui ait reproché d'avoir fait régner beaucoup trop long-temps les rois de Sparte. Mais ce reproche ne s'applique déjà plus au temps où nous sommes, et est d'ailleurs à peu près indifférent à la question actuelle. Au reste, c'est, à mon avis, le vice radical de toutes les chronologies de l'antiquité, où les années ne sont pas rigoureusement fixées. Que l'on étudie celle des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes, des rois de Rome, la durée des règnes, comparée à ceux de notre Europe moderne, paraîtra évidemment fabuleuse. Il faut de toute nécessité, ou que plusieurs noms aient été ignorés ou oubliés, ou que l'on n'ait point tenu compte des interrègnes. L'observation est surtout frappante dans l'étude de la chronologie assyrienne.

[2] *Mém. de l'Acad. des Inscr. et B. L.*, t. VIII, p. 147. Je suis l'opinion commune pour le règne de Phraortes, quoique je n'ignore

encore, comme je l'ai fait entendre précédemment, que Tyrtée a été presque contemporain de Callinus, qui appartient évidemment au même siècle et à la même école. Enfin, je me rapproche ainsi de l'opinion des autres écrivains anciens qui s'accordent pour placer la seconde guerre de Messénie à une époque beaucoup plus reculée de la première que ne le fait Pausanias. En effet, Justin [1] prétend que les Messéniens, vaincus par Lacédémone, se révoltèrent contre elle 80 ans après la première guerre. Eusèbe [2] place cette révolte dans la 2me année de la 35me olympiade, et Suidas [3] désigne aussi cette olympiade comme celle où florissait Tyrtée.

---

pas qu'elle a été attaquée avec beaucoup d'érudition et de sagacité par l'auteur de la *Dissertation sur le temps de Judith*, insérée au T. VIII, p. 366 et suiv. de la nouvelle édition de la *Bible de Vence*. Il s'agissait pour cet écrivain de faire concorder la victoire de Judith sur Holofernes avec le règne de Saosduchin. Or, Saosduchin, avant d'attaquer les Juifs, devait avoir vaincu Phraortes, et Phraortes avoir régné 22 ans avant sa défaite. Conciliant ingénieusement ces diverses nécessités, l'auteur de la dissertation donne 40 ans de règne à Déjocès au lieu de 53, et le fait monter sur le trône l'an 718 av. J.-C. Le règne de Phraortes durerait alors de 677 à 655, et non pas de 656 à 634, 3me année de la 36me olympiade, ce qui est le calcul ordinaire. Au reste, pour accorder sur cette époque le P. Montfaucon, Usserius, D. Calmet, le président Bouhier, Plumyoen, le P. Tournemine, Fréret, etc., il faudrait un volume et non pas une note.

[1] Justin., *Histor.*, III, 4.

[2] Euseb., *Chronic.*, f° 60, ed. H. Est.

[3] Suidas, *voc.* Τυρταῖος, t. II, p. 959. Simson, *Chronic. hist.*,

On a voulu trouver dans les marbres de Paros une autorité en faveur de Pausanias [1]. La ligne dont on s'est servi est trop altérée pour qu'on en puisse rien conclure, mais la manière dont les commentateurs donnent carrière à leur imaginative dans la restitution de cette ligne est vraiment précieuse. Le marbre porte :

ΑΦΟΥ . . . . Ο . . . . Υ . . . . ΕΤΗΗΗΗΗΔΠ
ΙΙΙ

Or les partisans de Tyrtée rétablissent le texte primitif en faisant tout bonnement de l'O et de l'Υ solitaires trois mots formant 33 lettres, et ils lisent :

ΑΦΟΥ λακεδαιμΟνιοις τΥρταιος συνεμαχησεν
ΕΤΗΗΗΗΗΔΠΙΙΙ

D'autre part, des critiques fauteurs d'Archiloque, ne sont pas restés en défaut, et leurs restitutions sont au moins aussi curieuses que celles de leurs devanciers. Voici ce que Wagner propose [1] :

ΑΦΟΥ αρχιλοχΟς τελεσικλοΥς ο ποιητης εφανη

---

p. 537, change les chiffres λε' du texte de Suidas en κε', et substitue par conséquent 25 à 35, mais avec de pareils changements, on peut faire dire à un écrivain tout ce qu'on veut.

[1] Klotz, *Dissert. de Tyrt.*, p. 143; Marm. Ox., P. II, m. 23, p. 24.

[2] Liebel, *in Archil.*, p. 11; *Chronic. Par.*, p. 156, sqq.

ou bien :

ΑΦΟΥ αρχιλοχΟς τους ιαμβοΥς εδιδαξε.

On pourrait conjecturer ainsi à l'infini. Mais de pareilles conjectures ne prouvent pas mieux pour Archiloque ou Tyrtée que pour tout autre personnage.

Ainsi donc, je renferme la durée de la seconde guerre de Messénie, et par conséquent l'époque où florissait Tyrtée, à peu près entre la 3me année de la 27me olympiade et la 3me de la 33me, c'est-à-dire de l'an 670 ou 669 à l'an 646 av. J.-C. Quoique cette opinion, qui s'appuie sur les vers de Tyrtée, soit la plus vraisemblable, je crois que M. Clavier [1] est le seul parmi les critiques et chronologistes qui l'ait partagée avec moi.

---

[1] Clav., *Hist. des premiers temps de la Grèce*, t. II, p. 233. Parmi ceux qui adoptent le calcul de Pausanias, je citerai Simson, Saxius, Corsini, Marsham, Langbein sur Longin, Perizonius sur Elien, Grœvius et Wetzel sur Justin, Sylburge et Kühn sur Pausanias, les commentateurs d'Orose, Henri de Valois et Wesseling sur Diodore de Sicile, les abbés Sevin, Boivin, Barthélemy, M. Larcher, M. Bach, *Tyrt. fragm.*, p. 47, 48, etc.

TROISIÈME EXCURSUS.

DE LA PATRIE DE TYRTÉE.

Quoiqu'il soit beaucoup plus aisé de déterminer positivement la patrie de Tyrtée que l'époque où il vivait, il n'est cependant pas inutile de rapporter les diverses opinions que les anciens ont émises ou du moins qu'on leur attribue à ce sujet. D'après les écrivains de l'antiquité qui en ont parlé, Tyrtée serait ou Mantinéen, ou Lacédémonien, ou Milésien, ou Érinéen, ou Aphidnéen, ou enfin Athénien.

Plutarque[1] cite Tyrtée *le Mantinéen* parmi les musiciens de l'antiquité dont le style était le plus simple, et qui évitaient avec soin le chromatique, le changement de ton et la multiplicité des cordes. Ce dernier mot confirmerait

[1] Plut., *de Musica*, t. X, p. 671.

ce qui me semble évident, qu'il s'agit ici d'un autre Tyrtée dont Plutarque aurait nommé la patrie, précisément pour le distinguer de celui que nous connaissons. Le général de Sparte, en effet, était plus renommé par son talent sur la flûte que sur la lyre. Si l'on pense que Plutarque a voulu désigner le poète élégiaque, parce qu'il le nomme parmi les musiciens des âges reculés, il faudra supposer que Tyrtée, pendant son séjour dans le Péloponèse, se sera fait connaître plus particulièrement comme musicien à Mantinée, ville située sur les frontières de la Laconie, et qu'on aura pris pour le lieu de sa naissance une ville où il se sera spécialement distingué. Mais il vaut mieux croire que le Tyrtée mantinéen de Plutarque est tout-à-fait différent du nôtre.

Suidas [1] prétend que Tyrtée était fils d'un certain Archimbrote, et né à Sparte, quoiqu'une foule de témoignages prouve le contraire [2]. Suidas aura confondu avec sa patrie la république qui l'adopta parmi ses citoyens. Comme le même écrivain dit qu'il passait aussi pour

---

[1] Suidas, *voc.* Τυρταῖος. Ce qui a pu l'induire en erreur sous ce rapport, c'est peut-être une fausse interprétation de quelque passage semblable à ce vers de Tzetzès, chil. 1, 26 :

Τυρταῖος Λάκων στρατηγὸς καὶ ποιητὴς ὑπῆρχεν.

[2] Entr'autres celui d'Élien, *Var. Hist.*, XII, 50, car enfin il ne mentait pas toujours; et le mot de Plutarque, *Apophth. Lacon.*, t. VI, p. 859.

Milésien, et que Milet était une colonie d'Athènes, plusieurs critiques ont pensé qu'il pouvait toujours être considéré comme Athénien, quoique né à Milet [1]. Mais il n'est pas nécessaire de s'arrêter sur cette hypothèse; il vaut mieux s'en rapporter au second article de Suidas, où ce lexicographe paraît admettre, sans le dire expressément, que Tyrtée était Athénien. On pourrait croire au premier abord que Suidas a reconnu deux Tyrtées, car il donne sur ce poète deux articles biographiques tout-à-fait distincts; mais on s'aperçoit bientôt que d'un seul personnage il en fait deux, ou plutôt que quelque annotateur ou scholiaste a cherché dans le second article à rectifier ou à compléter le premier, tout en laissant de côté ce qui paraissait mal fondé ou sujet à discussion, comme la patrie de Tyrtée, l'époque où il vécut, etc., et en se contentant de rapporter les faits bien avérés.

Passons maintenant à une quatrième opinion attribuée à Strabon, et plus sérieuse au premier coup-d'œil, parce qu'on paraît l'appuyer sur les paroles de Tyrtée lui-même. Voici d'abord le texte de Strabon, tel qu'il se trouve dans la vulgate. Tyrtée, dit

---

[1] Francke, *Callin.*, p. 96, cite comme ayant embrassé cette opinion Kœppen, *Anthol. gr.*, t. III, p. 121; Conrad Schneider; Bœttiger, *Attisch. mus.*, vol. I, fasc. 2, p. 338; Rohde, *de Vet. poet. sap. gnom.*, p. 272; Ast. *Philolog.*, p. 90.

Strabon [1], parle du second soulèvement des Messéniens.

Ηνίκα φησὶν αὐτὸς στρατηγῆσαι τὸν πόλεμον τοῖς Λακεδαιμονίοις· Καὶ γὰρ εἶναι φησὶν ἐκεῖθεν ἐν τῇ ποιήσει ἐλεγείᾳ, ἣν ἐπιγράφουσιν Εὐνομίαν.

Αὐτὸς γὰρ Κρονίων καλλιστεφάνου πόσις Ἥρης
Ζεὺς Ἡρακλείδαις τήνδε δέδωκε πόλιν.
Οἷσιν ἅμα προλιπόντες Ἐρινεὸν ἠνεμόεντα,
Εὐρεῖαν Πέλοπος νῆσον ἀφικόμεθα.

ὥστε ἢ ταῦτα ἠκύρωται τὰ ἐλεγεῖα, ἢ Φιλοχόρῳ ἀπιστητέον, καὶ Καλλισθένει, καὶ ἄλλοις πλείοσιν ἐποῦσιν, ἐξ Αθηνῶν καὶ Αφιδνῶν ἀφικέσθαι, δεηθέντων Λακεδαιμονίων κατὰ χρησμόν. Mot à mot: *Quo tempore dicit ipse (Tyrtæus) ducem se fuisse Lacedæmoniis in bello. Etenim inde esse* (ou *venisse*) *dicit in poemate elegiaco quod inscribunt Eunomiam (bonam legum constitutionem):*

Ipse enim Saturni filius, pulchricomæ uxor Junonis,
Jupiter Herculis posteris dedit hanc urbem,
Quibuscum linquentes Erineum ventosam,
Amplam Pelopis insulam venimus.

Proinde, aut his elegiacis versibus auctoritas derogata est, aut Philochoro fides non habenda, nec Callistheni, pluribusque aliis dicentibus ex Athenis aut Aphidnis venisse, petentibus Lacedæmoniis ex oraculo.

---

[1] Strab., *Geogr.*, lib. VIII, p. 556.

Il est évident que ce texte est trop altéré pour qu'il soit possible d'en rien conclure du tout; mais quelque sens qu'on y trouve, on n'en pourrait arguer en faveur d'une opinion sur la patrie de Tyrtée. D'abord que signifie καὶ γὰρ εἶναι φησὶν ἐκεῖθεν? Casaubon prétend, dans sa note sur ce passage, qu'il faut ajouter après Λακεδαιμονίοις les mots ἐλθὼν ἐξ Ερινεοῦ, ou quelque chose de semblable, pour donner un sens à cet ἐκεῖθεν. Mais cette addition est-elle absolument nécessaire? Francke propose de lire ensuite ἐν τῇ ποιήσει τῇ ἐλεγείᾳ ou ἐν τῇ ἐλεγείᾳ ποιήσει [1]. Le même critique altère encore un texte déjà altéré, en lisant dans les mots de Strabon qui suivent immédiatement les vers de Tyrtée, ὥστε ἢ ταῦτα ἀκυρωτέον, au lieu de ὥστε ἢ ταῦτα ἠκύρωται. Enfin, il prétend que les deux premiers vers cités ont été déplacés, et qu'ils appartiennent à la p. 560, C, où ils devraient être ajoutés à cette phrase φησι δ'Εφορός, etc. Les vers eux-mêmes ne se trouvent pas dans quelques manuscrits. Les mots τήνδε πόλιν reçoivent diverses interprétations. Les uns, comme Clavier et M. Bach [2], entendent par cette ville donnée aux Héraclides, la ville de Sparte; ils prennent ici *les Héraclides* dans le sens propre, *les descendants d'Hercule*, et non dans le sens figuré, *les Lacédémoniens*. Un plus grand nombre

---

[1] Francke, *proœm. ad Tyrt.*, p. 146, sqq.

[2] Clav., *Notes sur Pausan., supplém.*, p. 148; Bach, *Tyrt.*, p. 78. Voyez aussi Siebelis, *de Philochoro*, p. 39; Muller, *Dorier*, 1, p. 47; Thiersch, *loc. laud.*, p. 596, sqq.

explique τήνδε πόλω par la ville d'Ira, prise par les Spartiates, descendants d'Hercule, comme les appelle Tyrtée, au commencement de sa seconde élégie. Cette opinion est celle de Manso [1]. Il prétend que Tyrtée ne parle pas ici de lui-même, en employant le pluriel ἀφικόμεθα, mais des Spartiates en général, au nombre desquels il se place, comme ayant obtenu à Sparte le droit de bourgeoisie.

Que faut-il conclure de tout ceci? c'est que l'obscurité du texte de Strabon et les divers sens auxquels il prête, auraient dû empêcher les critiques de s'en appuyer. Et ceci devrait être, me semble-t-il, une règle générale. Vouloir éclaircir un point d'histoire incertain par un texte obscur, c'est en accroître l'incertitude, c'est marcher de l'inconnu à l'inconnu, c'est substituer à l'ignorance une science conjecturale plus embarrassante encore pour le lecteur.

Si cependant on s'obstine à demander une explication quelconque du passage de Strabon, je proposerai aussi la mienne, non que je la croie absolument inattaquable, mais parce qu'elle me paraît la plus simple, et que je ne change que deux lettres au texte. Je lis ainsi la seconde phrase grecque : καὶ γὰρ εἶναι φασίν (au lieu de φησὶν) ἐκεῖθεν τὰ ἐλεγεῖα ἐν τῇ ποίησει ἦν... (au lieu de : ἐν τῇ ποίησει ἐλεγείᾳ.) Ce changement est très léger, et l'ancien traducteur latin

---

[1] Manso, *Sparta*, vol. I, part. 2, p. 284. Il s'appuie de l'autorité de Brunck, *Lection. ad Analect.*, t. III, p. 8.

paraît être de mon avis, car il explique : *Inde enim esse aiunt elegos versus in poemate, quod*, etc. Voici ensuite comme j'interprète tout le passage :

« Tyrtée dit avoir commandé les Lacédémoniens dans la seconde guerre. De-là, dit-on, ces vers élégiaques qu'on trouve dans le poème intitulé *Eunomie :*

» Le fils de Saturne, Jupiter, l'époux de la belle Junon, a donné cette ville aux descendants d'Hercule; c'est avec eux que nous avons quitté Érinée agitée par les vents, et que nous sommes venus dans la grande île de Pelops.

» D'après cela, ou l'on a révoqué en doute l'autorité de ces vers, ou il ne faut pas croire Philochore, Callisthènes et beaucoup d'autres qui affirment qu'il partit d'Athènes et d'Aphidna. »

Il ne s'agit pas, comme on voit, du lieu de la naissance de Tyrtée, mais du lieu de son départ, lorsqu'il se rendit dans le Péloponèse. Cette ville, prise par les descendants d'Hercule, serait Ira; les descendants d'Hercule seraient les Spartiates; leurs députés, après avoir obtenu Tyrtée des Athéniens, auraient quitté Érinée avec lui; cette Érinée ne serait pas, à mon avis, celle de Thessalie dans les environs du Parnasse [1], comme le croyait, entre autres, Manso, ni celle d'Achaïe; c'est une ville de

---

[1] Manso, *loc. laud.*, Schol. in Thucyd., lib. I, c. 107; Strab., lib. IX, p. 663.

l'Attique, près du fleuve Céphise, comme l'avait soupçonné l'abbé Sévin [1], et comme Tzschuck l'a confirmé [2].

Au reste, la discussion sur la situation d'Érinée serait

---

[1] *Acad. des Inscr. et B. L.*, t. VIII, p. 146. Je ne sais pourquoi Klotz, *Tyrt.*, p. 138, affecte de rabaisser si excessivement le travail de l'abbé Sévin. Sans être préférable à tous ceux qui l'ont suivi, et tout incomplet que soit son Mémoire, il était cependant à la hauteur de son siècle en fait d'érudition, et il fait preuve d'un jugement sain et droit. Mais il fallait pouvoir ajouter le petit mot de satire contre les érudits français : *pro more gentis suæ, quæ diuturnum laborem fugit ;* ce qui, au bout du compte, n'a pas laissé que d'être vrai trop long-temps. Au reste, Brunck et Francke traitent Klotz comme lui-même avait traité Sévin; nous le verrons plus bas. F. A. Wolf, le plus grand philologue peut-être qui ait existé, avait coutume de dire dans ses leçons que le commentaire de Klotz sur Tyrtée pouvait servir de modèle de la manière dont il ne fallait pas faire un commentaire; que c'était un vrai *sammelsurium*, un chaos, un galimatias. Cet homme supérieur sut mieux apprécier que Klotz le mérite des savants français. « Klotz, dit-il, a donné sur la vie de Tyrtée une ample notice, en tête de son édition de cet auteur, mais une autre *plus exacte et écrite avec plus de jugement* se trouve dans le t. XIII des *Mémoires de l'Académie des Inscr. et B. L.* » A propos des traditions sur l'origine de l'Élégie, il renvoie aux tomes VIII et X des Mémoires de la même Académie, et il ajoute : « Le traité de Barth, dans son édition de Properce, Leipzig, 1777, est beaucoup plus superficiel. » Voyez le livre intitulé, *Vorlesungen uber die Geschichte der griechische Literatur*, publié par J. D. Gurtler, Leipz., 1831, p. 234 et suiv.

[2] Cité par Francke, *ad Tyrt.*, p. 147. La dissertation sur ἱμνέω se trouve à la p. 194.

bientôt terminée, si l'on voulait écouter Francke. Il avoue bien que Strabon a pris Érinée pour un nom de ville, mais, ajoute-t-il, il s'est trompé. *Il est évident* que Tyrtée a entendu ici par ἐρινεόν un figuier sauvage, *caprificus*, à l'imitation d'Homère [1]. Les compagnons de Tyrtée se seraient donné rendez-vous auprès d'un figuier sauvage en Attique, et seraient allés de là dans le Péloponèse. Tout en avouant que la conjecture est spirituelle, on admire l'assurance d'un jeune Danois du 19me siècle, qui traite le premier géographe de l'antiquité, à propos d'une question de géographie, à peu près comme le dauphin de la fable traita son cavalier :

> Notre singe prit pour ce coup
> Le nom d'un port pour un nom d'homme.

D'après ce même passage de Strabon, M. Bach prétend que Tyrtée était d'Aphidna. Cette opinion n'a en sa faveur que le mérite de la nouveauté, si c'en est un. Voici ce qu'on peut objecter : 1° Aphidna étant un bourg de l'Attique, fort peu éloigné d'Athènes, pourquoi ne pas considérer Tyrtée comme Athénien? 2° Strabon disant que les écrivains dont il parle ont fait partir le poète d'Athènes et d'Aphidna ἐξ Αθηνῶν καὶ Αφιδνῶν, ce qui veut dire

---

[1] Hom., *Il.* χ, v. 145 :

οἱ δὲ παρὰ σκοπιὴν καὶ ἐρινεὸν ἡνεμόεντα, etc.

probablement *ou* d'Athènes, *ou* d'Aphidna, il n'y a aucun motif pour se déterminer en faveur de l'une plutôt que de l'autre. 3° Enfin, comme je l'ai prouvé, de quelque manière que l'on interprète le texte de Strabon, il ne s'agit pas ici du lieu de la naissance, mais du lieu du départ de Tyrtée pour Sparte, ἀφαίσθαι ἐξ [1].

Les diverses opinions que nous avons rapportées jusqu'ici sur la patrie de Tyrtée se trouvent donc dénuées de fondement, et l'on peut prononcer affirmativement qu'il était né à Athènes. Aristide et Lycurgue le donnent à en-

---

[1] Quoi qu'il en soit de l'opinion de M. Bach sur la patrie de Tyrtée, il faut avouer qu'il explique ingénieusement les vers cités par Strabon. Selon lui, la ville dont parle le poète, serait Lacédémone. C'est elle que Jupiter a donnée aux premiers colons qui, conduits par les Héraclides, ont quitté Érinée pour venir dans le Péloponèse. Tyrtée se sert de la première personne du pluriel, parce que, ayant reçu à Sparte le droit de bourgeoisie, il se compte au nombre des Spartiates dont les ancêtres, compris aussi sous cette première personne, avaient accompagné les Héraclides. Quant à *Érinée,* ce mot désigne ici, selon M. Bach, la Doride elle-même, dont faisait partie la ville d'Érinée, située au pied du mont Pindus, et arrosée par la rivière du même nom. Il s'appuie de l'autorité de Strabon, IX, 4, 10, qui termine le passage où il parle d'Érinée, par cette phrase remarquable : ἐντεῦθεν ὁρμηθεῖσι τοῖς Ἡρακλείδαις ὑπῆρξεν ἡ εἰς Πελοπόννησον κάθοδος· « De là partirent les Héraclides pour leur expédition dans le Péloponèse. » Assurément ce rapprochement est très heureux, mais il reste toujours extraordinaire que Strabon se soit trompé si complètement au livre VIII, sur l'explication d'un passage dont lui-même donnait la clef au livre IX.

tendre [1]; tout ce qu'on sait de son histoire contribue à le prouver, car il n'est pas probable que les Athéniens eussent envoyé un étranger à Sparte; enfin, Platon [2] le déclare positivement.

---

[1] Arist., *Orat Leuctr.*, I, t. II, p. 121, ed. Est.; Lycurg., *adv. Leocr.*

[2] Plat., *De Legib.*, I, t. VI, p. 16. Ajoutez son scholiaste, collect. Ruhnken, p. 219, 220.

QUATRIÈME EXCURSUS.

BIBLIOGRAPHIE

DE

CALLINUS ET DE TYRTÉE.

On a vu, par la Vie de Tyrtée, que les chants qu'il a composés devaient être de deux sortes, les chants guerriers, et les chants civils ou politiques. Dans les premiers, il exhortait à la valeur, à la défense de la patrie, à une mort généreuse sur le champ de bataille; dans les autres, à l'obéissance aux lois et aux magistrats qui en sont les organes, à la paix intérieure, à la haine des dissensions civiles.

Les chants guerriers se nommaient en grec μέλη πολεμιστήρια, et formaient cinq livres, selon Suidas. Ils étaient écrits en vers élégiaques, comme on peut le supposer d'après les fragments qui nous restent et qui appartenaient sans doute à ces chants, et en vers anapestes. Les Élégiaques se nommaient ἐλεγεῖα, et les anapestes, qui avaient

spécialement un mouvement de marche ou de charge, ἐμβατήρια [1]. Un seul fragment nous en est parvenu; il est en petits vers. Mais il devait y avoir une autre espèce d'ἐμβατήρια ou *anapestes*, plus longs que ceux du fragment, et qu'on appelait le *mètre messéniaque*. Marius Victorinus en parle [2]. Il se composait d'anapestes suivis de spondées, et se terminait par une brève, comme :

Superat montes pater Idœos, nemorumque...

Le même grammairien reconnaît ce mètre comme *proprium carmen Lacedæmoniorum*.

Suidas nomme parmi les chants civils et politiques le traité intitulé πολιτεία ou *de la République*, composé pour les Lacédémoniens, ἔγραψε, dit-il, πολιτείαν Λακεδαιμονίοις, et un autre ouvrage en vers élégiaques, ὑποθῆκαι, *les Préceptes*. Mais ces deux écrits faisaient probablement partie du recueil de poésies intitulé εὐνομία, au rapport d'Aristote et de Strabon [3]. Nous avons cité plus haut la phrase

---

[1] Pollux, *Onomast.*, lib. IV, § 78, 82, ed. Hemsterh.; Athen., *Deipn.*, XIV, p. 630; Schol. ad Thucyd., V, 69; Cic., *Tuscul.* II, 16. Bœckh, *De metris Pind.*, p. 130, soutient que tous les μέλη πολεμιστήρια, dans lesquels, par conséquent, il ne faudrait pas compter les Élégies, étaient appelés ἐμβατήρια, à cause du mètre anapestique.

[2] Mar. Vict., *De Arte grammat.*, II, p. 2522.

[3] Arist., *Polit.*, V, 7; Strab., *Geogr.*, VIII, 556. Thiersch, *loc. laud.*, compare assez ingénieusement l'*Eunomie* aux *OEuvres et jours*

de Strabon; Aristote emploie les mêmes expressions, ποίησις εὐνομία. A propos de ce mot ποίησις, Francke dit fort bien[1] qu'il ne signifie pas un poème, mais une suite, un volume de poèmes qui forment un corps : ainsi l'Iliade est appelée ποίησις, et chaque rhapsodie ποίημα. On le voit d'après les observations d'Henri Estienne et de Gessner, citant Aphthonius et Varron, auxquels on peut ajouter Marius Victorinus, Diomède, Ammonius et Thomas Magister[2]. Et ce n'est pas ici une vaine distinction, comme semblait le croire Gessner. On appellera, si l'on veut, toute œuvre poétique en général *poesis*, toutes les œuvres d'un poète, *ejus poesis*, mais jamais on ne donnera ce nom à un certain poème particulier. Toutes les fois qu'on parlera d'une certaine *poesis*, il faudra entendre un corps de poèmes. Parmi les grammairiens qui sont de cet avis, on peut citer Eustathe[3], qui avertit qu'avec les mots Ἰλιὰς, Ὀδυσσεία, il faut sous-entendre ποίησις, parce que ce sont des recueils de poèmes distincts, liés entr'eux par un dessein général et par l'harmonie des diverses parties.

---

d'Hésiode. Bach, *Fragm. Tyrt.*, p. 53, range les ὑποθῆκαι parmi les Élégies guerrières. Il en distingue les ἐμβατήρια qui se chantaient en allant au combat.

[1] Francke, *Proœm. ad Tyrt.*, p. 171.

[2] Mar. Victor., *Art. grammat.*, I, p. 2500; Diomed., III, p. 469; Ammon., περὶ ὁμ. καὶ διαφ. λέξ.; Thom. Mag., *voc.* διήγησις. Voyez aussi leurs interprètes.

[3] Eust., *Schol. ad Hom.*, p. 5.

Il est donc probable que *la Politique* et les *Préceptes* n'étaient que des parties du corps de poésies intitulé *Eunomie*, dont il ne nous reste que deux ou trois fragments très courts. Meursius et Fabricius [1] ont pensé avant moi que l'*Eunomie* et *la Politique* n'étaient qu'un seul et même ouvrage.

Le grammairien Julius Pollux [2] attribue à Tyrtée la composition du triple chœur chanté à Sparte par les enfants, les hommes faits et les vieillards, et qu'Amiot a traduit avec énergie et fidélité, ce qui lui arrive rarement, quand il s'avise de poétiser. Les vieillards disaient d'abord [3] :

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillants et hardis.

Les hommes faits chantaient ensuite :

Nous le sommes maintenant
A l'épreuve à tout venant.

Enfin les enfants ajoutaient :

Et nous, un jour, le serons
Qui tous vous surpasserons.

---

[1] Meursius, *Biblioth. Att.*, in Gronov. *Thes. antiquit. græc.*, p. 1623, renvoyant à Aristot., *Polit.*, v, 7; Fabric., *Biblioth. græc.*, t. I, p. 740.

[2] Jul. Poll., *Onomast.*, lib. IV, c. 15, § 107.

[3] Plut., *Lycurg.*, 21; *Instit. Lacon.*, t. VI, p. 885.

Mais on croit généralement que ces vers sont plus anciens que Tyrtée. Plutarque les attribue à Lycurgue [1].

Deux scholiastes d'Horace font honneur à Tyrtée de l'invention de la trompette [2]. Ils auront probablement confondu *Tyrtæus* avec *Tyrsenus* qui, selon Pausanias [3], en fut réellement l'inventeur.

De toutes les poésies de Tyrtée, il ne nous est parvenu que trois fragments de quelque étendue, et dix plus petits, qui ne se composent que d'un, deux ou quatre vers. Ces fragments nous ont été conservés par l'orateur Lycurgue, Stobée, Strabon, Pausanias, Plutarque, Dion Chrysostôme et Gallien. Nous devons ceux de Callinus à Stobée, Strabon et Estienne de Byzance.

J'ajoute ici, pour les amateurs de bibliographie, un catalogue de toutes les éditions de Tyrtée et de Callinus, d'après Fabricius, Harlès, Klotz, Schœll, Dibdin, et d'après mes propres observations. Plusieurs estiment ces recherches inutiles; aux yeux de beaucoup d'autres, les éditions où elles manquent ont toujours quelque chose d'incomplet. Lequel vaut mieux, l'excès ou le défaut?

---

[1] Voyez Meursius, *Instit. Lacon.* in Gronov. *Thesaur.*; Rolle, *Recherches sur le culte de Bacchus*, t. III, p. 182.

[2] Acron et Porphyrion, *Art. poet.*, v. 402, p. 268, 269.

[3] Pausan., *Corinth.*, c. 21.

TEXTE GREC SEUL

OU

ACCOMPAGNÉ DE TRADUCTIONS LATINES.

XVIme SIÈCLE.—La première édition que cite Fabricius est sous ce titre : *Sententiosa poetarum vetustissimorum, quæ supersunt, opera, Theognidis,...Tyrtæi,... Simonidis, græce. Recognitore Alexandro.* Parisiis, *apud* Mathæum Bolsecum, *bibliopolam parisiensem*, 1512, in-8°. Mais probablement Tyrtée s'y trouve confondu avec les autres poètes ; ce livre est extrêmement rare. Schœll le dit in-4°, et ne nomme que trois des écrivains qui y sont compris, Theognis, Pythagore et Phocylide. Il en est de même de l'édition suivante :

2. *Γνῶμαι ἐκ διαφόρων παγτῶν, φιλοσόφων τε καὶ ῥητόρων συλλεγεῖσαι.* L'éditeur du livre est Math. Aurogallus, *apud* Frobenium, 1532, in-4°. Ce volume commence par les hymnes de Callimaque. Ensuite viennent des pensées choisies de plus de cent écrivains. Ces pensées sont rangées par ordre alphabétique, sous les titres suivants : *περὶ αἰδοῦς*, *περὶ ἀναιδίας*, etc.

3. *Oratio senatoria de Bello Turcico κατὰ προσωποποιΐαν. Item Tyrtæi carmina παραινετικὰ et alia nonnulla.* Tubingæ, *apud* Morhardum, 1542, in 4°. Ce livre est de Camerarius. Le fragment de Callinus se trouve dans l'*Oratio senatoria.*

4. *Theocriti aliorumque poetarum Idyllia. Excud.* H. Stephanus, 1549, in 12. On trouve à la suite de Théocrite des fragments de divers poètes et entr'autres de Tyrtée. L'édition

que cite Schœll sous la date de 1569 est probablement la même.

5. *Libellus scholasticus, utilis valde et bonus, quo continentur Theognidis præcepta... Tyrtæi... quædam carmina collecta et græcis commentariis explicata a* Joach. Camerario. Basil., 1550, in-8°.—6. réimprimé, *ibid.*, 1555, in-8°.—7. et à Leipzig, *cum notis* Wolfgangi Seberi, *sumptu* Th. Schureri, 1620, in-8°.

8. Γνωμολογίαι παλαιοτάτων ποιητῶν. *Sententiosa poetarum vetustissimorum, quæ supersunt, opera, Theognidis,* etc... *omnia versibus latinis reddita.* Paris, *apud* Guil. Morelium, *regium in latinis typographum,* 1553, in 4°. Maittaire en parle, III, p. 627; Freytag, Appar. liter., 1, p. 227. Cette édition renferme tout ce qui est contenu dans celle de 1512. La version latine est de Schegkius. Schœll ne la cite que comme contenant les Gnomiques.

9. *Theognidis Megarensis sententiæ elegiacæ cum interpretatione et scholiis Æliæ Vineti. Accesserunt et horum poetarum opera sententiosa, Phocylidis,... Tyrtæi,... senariorum libellus. Omnia in usum scholarum collecta et ad verbum conversa per* Jac. Hertelium, Curiensem; *adjecta quoque est omnium versio latino carmine a diversis expressa.* Basil., *apud* Oporin., 1561, in-8°.—Le même ouvrage a été réimprimé à Francfort, sous ce titre : 10. *Theognidis Megar. sententiæ elegiacæ, græce et latine, una cum ejusdem argumenti reliquiis... omnia in usum scholarum selecta et ad verbum conversa per* Æliam Vinetum *et* Jac. Hertelium, Curiens. Variscum. *Carmine vero latino partim a* Hieronymo Osio Turingo, *partim ab aliis expressa. Accessit Batrachomyomachia.* A la fin, on lit: Francofurti *ex offic.* Lud. Lucii, 1563, in-8°. — 11. Schœll cite la même édition comme réimprimée à Paris, sans donner la date.—12. Elle l'a été en 1569, *ex offic.* Opor. in-8°. —13. en 1572—et 14. 1576, *ibid.*, in-8°. —15. même année,

Erphordii, *cum translatione metrica* Anton. Mockeri, in-8°.—16. même année. Lipsiæ, *apud* Jo. Rhambam.—17. *ibid.*, 1577.—18. 1581.—19. 1587, *apud hæredes* Georgii Defneri.—20. 1591.—21. 1594.—22. 1596.—23. 1600.—24. 1613.—25. réimprimé par contrefaçon à Vérone en 1616, sous ce titre : *Bibliotheca L vetustissimorum comicorum*, et—26, à Breslau, 1692, mais cette réimpression est peu estimée. — 27. La même édition avait paru à Heidelberg en 1597, in-8°. La version latine y est corrigée en quelques endroits par Frid. Sylburg, et Jean Commelin y a ajouté des notes. — 28. Réimprimée, Francofurti, 1603. — 29. Lugduni, 1612, in 12. — 30. Ultrajecti ad Rhenum, in 12, 1651. — 31. 1659. — 32. 1692. — 33. 1742. — 34. 1748. — 35. Elle fut aussi publiée en 1668, in-8°. Helmstadii, *typis* Lambergianis, *a* Jac. Mullero. Dans cette réimpression, on commença à s'éloigner du texte d'Hertel ou plutôt de Camerarius.

36. *Theognidis.... Tyrtæi... et aliorum poemata græca, singula, ut lector eruditus et candidus fatebitur, accurate et perspicue reddita carmine latino a* M. Hieronymo Osio Tubingo P. L. Vitebergæ. *Excud.* Laurentius Suenk, 1562, in-8°. On voit que la modestie n'était pas la vertu favorite de Jérôme Osius, dont les vers sont d'ailleurs faibles et obscurs.

37. *Vetustissimorum opera sententiosa quæ supersunt.* Antuerpiæ, *ex offic.* Plantini, 1564, in-8°. Les fragments de Tyrtée s'y trouvent. — 38. Réimprimé en 1572. — 39. 1577, et — 40. 1582.

41. *Poetæ græci principes heroici carminis.* Paris, *apud* Henric. Stephanum, 1566, in-f°. Les Gnomiques se trouvent dans la troisième partie de cette collection, et parmi eux Tyrtée, à la page 473. — 42. Réimprimé en 1579, *ibid.*, in-16.

43. *Collectio carminum novem illustrium fœminarum, cum scoliis* Fulvii Ursini, Antuerpiæ, 1568, in-8°. Tyrtée s'y trouve ; c'est un livre rare que Klotz, Wolf et Wesseling avaient cherché

vainement à se procurer. Il y en a un bel exemplaire à la Bibliothèque de l'Université de Louvain. Il provient de la bibliothéque des PP. Jésuites d'Anvers. On lit sur les marges quelques corrections de Jo. Livineius, qui, au reste, ne s'étendent pas à Tyrtée.

44. Τὰ σωζόμενα τῶν παλαιοτάτων ποιητῶν, γεωργικὰ, βουκολικὰ καὶ γνωμικά. *Vetustissimorum authorum Georgica, Bucolica et gnomica poemata quæ supersunt.* Genevæ, *apud* Crispinum, 1572, 3 vol. in 12.—45. Réimprimé, *ibid.*, 1574.—46. 1584. —47. Tremonæ, 1589.—48. 1600.—49. *ibid., per hæredes* E. Vignon, 1612.—50. *ibid., apud* Jo. Vignon, 1620.—51. *ibid.*, 1629.—52. *ibid., sumptu* Johan. de Tournes, 1639.—53. et auparavant *apud* Jo. Libert, Paris, 1628, in-8°. L'édition de Libert est partagée en quatre parties, qu'il est très rare de trouver réunies. Tyrtée est compris dans la quatrième.

XVIIme SIÈCLE. 54. *Collectio poetarum græcorum carminis heroici, gnomici*, etc., *curante* Lectio. Aureliæ Allobrogum, *typis* Petri de la Rovière, 1606, in-f°. Tyrtée s'y trouve, p. 730. Le texte grec est celui d'H. Estienne.

55. *Poetæ minores græci, Hesiodus... Tyrtæus... per* Radulphum Winterton. Cantabrigiæ, 1628, in-8°. L'édition publiée en 1628 est rarement citée dans les catalogues. Ils donnent généralement comme la première celle de — 56. 1635. — 57. réimprimé, *ibid.*, 1652.—58. 1671.—59. 1677.—60. 1684. C'est la meilleure réimpression avec celle de 1652. —61. *ibid.*, 1700. — 62. Londini, 1712. — et 63. 1739.

64. *Gnomologia in qua memorabilia dicta et illustres sententiæ Hesiodi...Tyrtæi... ad certos titulos, secundum ordinem alphabeticum sunt redactæ.* Upsaliæ, *per* Jo. Pauli, 1656, in-8°.

65. *Tyrtæi fragmenta edita a* Christiano Woldenberg. Rostoch, 1658. in-4°.

XVIIIme SIÈCLE. 66. Ἐπικαὶ γνῶμαι. *Epicæ et elegiacæ sententiæ minorum poetarum græcorum, Pythagoræ... Tyrtæi et aliorum. Addita monosticha incertorum a* Grotio *collecta, et nonnulla epigrammata moralia excerpta ex Anthologia græca et latina in usum scholarum.* Venetiis *apud* Simon. Occhi, 1746, in-8°. Cette collection est, dit-on, plus complète que celle de Sylburg.

67. *Selecta carmina e græcis poetis, in usum regiæ scholæ Etonensis.* Etonæ, 1755. Les Élégies de Tyrtée *expurgées* se trouvent à la page 112. — 68. réimprimé, *ibid.*, 1762, et depuis. Mais je ne prétends point entrer dans le détail des éditions ou réimpressions uniquement destinées aux écoles.

69. *Spartan Lessons, or the praise of valour in the verses of Tyrtæus;* ἐκ τῶν τοῦ Τυρταίου πολεμιστηρίων τὰ σεσωσμένα. *Observations on the greek text. Tyrtæi de virtute bellica carminum reliquiæ.* Glasgow, Foulis, 1759, in 4°.

70. Τυρταίου τὰ σωζόμενα. *Tyrtæi quæ supersunt omnia collegit, commentario illustravit, edidit* Christ. Adolph. Klotzius. Bremæ, 1764, in-8°. — 71. Cette édition fut réimprimée Altenburgi, ex offic. Richteria, 1767. Elle est une des plus belles et des plus complètes de Tyrtée. Outre la version allemande de Weisse et les commentaires, on y trouve une dissertation sur la vie de Tyrtée, et une autre sur les chants militaires de différents peuples.

72. *Analecta veterum poetarum a* Rich. Phil. Brunck. Argentorati, 1772, 3 vol. in-8°. Tyrtée s'y trouve en entier, t. I, p. 48 et suiv., et quelques notes, t. III, p. 7. Le texte fait autorité.—73. Cette édition fut réimprimée, *ibid.*, 1776. Jacobs en a donné une autre réimpression, mais Tyrtée ne s'y trouve pas.

74. Ἠθικὴ ποίησις, *sive gnomici poetæ græci, ad optimorum exemplarium fidem emendavit* Rich. Franck. Phil. Brunck. Argentorati, 1778, in 12. Tyrtée et Callinus sont à la page 59,

plus corrects encore que dans l'ouvrage précédent. Brunck y a joint la traduction de trois élégies, celle de Callinus et deux de Tyrtée, en vers latins, par Grotius. — 75. réimprimé, *ibid.*, 1784. — 76. Lipsiæ, 1817. Les additions et corrections au travail de Brunck y sont dues à M. God. Henr. Schœfer.

77. *Tyrtæus lieder, nebst einem Hymnus von Kleanthes, griechisch, mit Anmerk. von* Marschel, 1778, in-8°.

78. *Anthologia græca poetica, auctore* Beck. Lipsiæ, 1786. Deux des élégies de Tyrtée se trouvent dans cette excellente édition de l'Anthologie.

79. Τυρταίου καὶ Καλλίνου λείψανα. *Des Tyrtæus und Callinus Kriegslieder griechisch, mit erklærenden Anmerkungen, von* J. G. Brieger. Zittau et Leipzig, 1790, in-8°. L'incorrection typographique de cette édition a été justement blâmée.

80. *Tyrtæi quæ supersunt, græce et latine, cum notis philolog. in tribus disputationibus.* Upsal, 1790, in 4°. *Edidit* S. Fröhlich, *præside* Chr. Dahl.

81. Callinus fut publié seul sous ce titre : *Elegia Callini notis illustrata, quam præcedit de Elegia et ætate auctoris dissertatio, auctore* Suendrup, Hafniæ, 1795.

XIXme SIÈCLE. Au commencement de ce siècle parurent à Leipzig deux collections de poètes et prosateurs grecs. Tyrtée se trouve dans l'une et l'autre.

82. *Poetæ græci gnomici. Ed.* Schœfer. Lipsiæ, *apud* Car. Tauchnitz, in 18. C'est la première de ces deux collections. — 83. Elle a été réimprimée en caractères stéréotypes, format in 16, 1819. Callinus et Tyrtée sont à la p. 60. Elle est très recommandable par le choix des textes et l'extrême correction. La seconde est :

84. *Bibliotheca classica poetarum græcorum. Poetæ gnomici.* Lips., Weigel. M. Schœfer ayant quitté l'entreprise de Tauchnitz, s'est occupé de celle-ci.

Pendant ce temps paraissaient deux autres collections, l'une en Angleterre, l'autre en France, où Tyrtée fut aussi réimprimé.

85. *Poetæ minores græci. Præcipua lectionis varietate et indicibus locupletissimis instruxit* Thom. Gaïsford. Oxon. 1814, 1816, 1820, 4 vol. in-8°. Tyrtée se trouve dans le 1er volume.— 86. Le même ouvrage, *editio aucta a* Guil. Dindorfio. Lips., *apud* Kuhn, 1823. Tyrtée s'y trouve, vol. III, p. 239 et suiv.

87. *Poetarum græcorum sylloge. Poetæ græci gnomici, curante* Jo. Fr. Boissonade. Parisiis, *apud* Lefèvre, 1823. Tyrtée est à la p. 77 de ce volume, qui forme le 3me de la collection. Elle se distingue autant par la beauté du papier et des caractères que par la correction, la science dans le choix des textes, et l'intérêt des notes malheureusement trop rares qu'y a ajoutées l'éditeur.

88. *Bionis, Moschi et Tyrtæi quæ supersunt græce et latine.* Anglia. 1807, in-8°.

89. Jo. Valentini Franckii philos. D. *Callinus, sive quæstionis de origine carminis elegiaci tractatio critica. Accedunt Tyrtæi reliquiæ cum proœmio et critica annotatione.* Altonæ et Lipsiæ, *sumptibus* J. F. Hammerich, 1816. J'ai spécialement cherché à apprécier dans mon ouvrage le mérite de cette édition, de celle de Klotz et de la suivante :

90. *Callini Ephesii, Tyrtæi Aphidnæi, Asii Samii carminum quæ supersunt, disposuit, emendavit, illustravit* Nic. Bachius. Lipsiæ, *apud* Fr. Chr. Guil. Vogel, 1831, in-8°.

TRADUCTIONS

DE TYRTÉE ET DE CALLINUS

EN DIVERSES LANGUES.

Traductions latines. La plupart des traductions latines sont faibles, et offrent peu de ressources même pour l'intelligence du texte grec.

Camerarius en donna une en prose qui se trouve, selon Fabricius, dans le livre intitulé : *Præcepta morum et vitæ puerili ætati accommodata,* etc., imprimé à Bâle en 1541, chez Robert Winter et souvent réimprimé depuis. La traduction en vers latins du même Camerarius a été insérée par Thomas Crenius dans sa collection, *De eruditione comparanda,* p. 2112, imprimée à Leyde en 1699.

Nous avons vu que l'édition donnée par Osius en 1562 est enrichie d'une traduction en vers latins de sa composition.

L'édition d'Hertel, réimprimée à Erfurt en 1576, contient celle de Claude Morsellius ; mais ces trois traducteurs sont au-dessous de Grotius, dont les vers donnés par Brunck dans ses *Poetæ gnomici* se retrouveront ici. Grotius a traduit tous les fragments cités par Stobée. Pour la première élégie citée par Lycurgue, j'ai choisi la traduction de Waardenburgh.

Les traductions en prose ne sont guères, suivant l'usage, qu'une copie, légèrement altérée quelquefois, de la première qui ait paru.

Traductions françaises. Dans le *Théâtre et OEuvres diverses de* M. Poinsinet de Sivry, publié en 1764 à Paris, sous la rubrique de Londres, se trouvent à la p. 327 les trois Élégies de Tyrtée, traduites en vers français. Elles parurent de nouveau dans le volume intitulé : *Les Muses grecques, ou traduction en vers français de* Plutus, *comédie d'Aristophanes, suivie de la troisième édition d'Anacréon, Sapho, Moschus, Bion, Tyrthée* (car c'est ainsi que ce traducteur écrit toujours le nom de notre poète), *de morceaux choisis de l'Anthologie, avec une lettre sur la traduction des poètes grecs*. Aux Deux-Ponts, 1771, 1 vol. in-8°. Cette traduction est, comme presque toutes celles de cette époque, extrêmement inexacte. Le vers est facile, mais lâche et d'une élégance commune. On y cherche en vain la physionomie grecque. On dirait d'une tirade des tragédies de Thomas Corneille. La versification seulement est plus pure et aussi plus faible que dans ce dernier.

Les vers de Poinsinet furent encore reproduits à la suite d'une traduction en prose par M. Hautôme, publiée sous ce titre : *Laconiennes, ou Chants guerriers de Tyrtée*, Paris, Brunot-Labbe, 1826. Le texte grec n'est pas joint à ces deux traductions.

On le trouve imprimé très correctement et en beaux caractères dans l'ouvrage qui parut à Paris la même année : *Les Chants de Tyrtée, traduits en vers français par* Firmin Didot, chevalier de l'ordre Royal de la Légion d'Honneur. Paris, Firmin Didot, 1826. Les vers de M. Didot sont beaucoup plus fermes, et rendent le texte beaucoup plus exactement que ceux de Poinsinet. Les fragments de Tyrtée sont insérés dans une notice sur la vie de ce poète, écrite en grec moderne par M. Clonarès. Une traduction littérale en latin, et quelques notes simples et de bon goût ajoutent encore au mérite de cette édition.

L'année suivante, les fils de M. Didot firent réimprimer le texte grec et les vers de leur père dans le format grand in-f°.

Cet ouvrage est une des plus belles productions des premiers typographes de la France, et peut-être de l'Europe.

M. de Chateaubriand a traduit dans une prose brillante et énergique la première élégie et une partie de la troisième. On regrette que ce beau fragment de version soit déparé par quelques erreurs sur le vrai sens des mots. Il se trouve au 23me chap. de l'*Essai sur les révolutions*. Chateaub., *OEuv. compl.*, t. I, p. 130, éd. de Brux.

On trouve à la p. 109 de l'*Almanach Belge* pour 1824, publié à Bruxelles, la traduction en vers du premier fragment de Tyrtée, sans nom d'auteur. On l'attribue à M. A. Quetelet, directeur de l'Observatoire de cette ville, qui, dans les moments de loisir que lui laisse l'étude des hautes sciences, cultive avec autant de modestie que de succès la poésie et la littérature ancienne.

Traductions anglaises. La plus ancienne que je connaisse parut à Londres en 1724 dans les *Miscellaneous poems original and translated by several, by* M. Concanen. A la p. 352 de cet ouvrage se trouve une traduction libre en vers de la 3me élégie, sous ce titre : *From the greek of Tyrtæus, on valour, by* James Ward.

Trente-sept ans après, fut publiée une traduction beaucoup plus exacte, mais faible de poésie : *Elegies of Tyrtæus, translated into english verse, with notes and the original text*, London, *printed for* Tho. Payne, 1761. La troisième élégie a été réimprimée par Klotz, à la p. 183 de son édition.

La traduction anglaise que je reproduis est celle de R. Polwhele. L'ouvrage est intitulé : *Theocritus, Bion, Moschus and Tyrtæus, translated from the greek by* rev. R. Polwhele, *to which are added dissertations and notes*. London, 1787, in 4°. Une seconde édition en 2 vol. in-8°. parut à Londres en 1811, chez Lackington, Allen and C°. Les notes contiennent quelques imitations anglaises assez intéressantes.

En 1795 parut un livre intitulé : *The war elegies of Tyrtæus, imitated and addressed to the people of Great Britain, with some observations on the life and poems of Tyrtæus, by* Henry James Pye. London, 1795, in-8°.

Traductions allemandes. Klotz dans son édition de 1767 donna une traduction en vers lyriques par Weisse : *Kriegslieder des Tyrtæus aus dem griechischen*, p. 247, avec le chant de Callinus. Je ne puis partager la haute opinion qu'il paraît avoir conçue de la traduction de Weisse, et tous les Allemands que j'ai eu occasion de consulter sont de mon avis. Cette traduction avait été publiée en 1762, in 12.

C. P. Conz ajouta une traduction de Tyrtée à celle qu'il donna de Tibulle, Tiguri, 1783, in-8°.

Christian, comte de Stolberg, plaça les élégies de Tyrtée traduites en vers dans l'ouvrage intitulé : *Gedichte aus dem griechischen übersezt*, Hambourg, 1782, in-8°. Il y joignit celle de Callinus, mais sous le nom de Tyrtée.

On trouve *Tyrtæus Elegien griech. mit Anmerk. und mit der deutschen Ubersetzung, von* Cludius, 1787, in-8°, cité dans Köppen *griech. Blumenlese*, p. 111.

F. H. Bothe a ajouté une traduction de Tyrtée en distiques à son livre intitulé : *Probe einer Verdentschung von Pope's Versuch über den Menschen*, Berlin, 1793; in-8°. F. A. Wolf en faisait l'éloge.

F. C. L. baron de Seckendorf en donna une traduction en vers dans les *Blüthen griechischer Dichter*, Weimar, 1800, in-8°.

Une autre fut publiée avec les initiales G. L. B. (Braun, selon Harles), à Wetzlar, 1809, in-8°.

Fr. Passow traduisit l'élégie de Callinus et une de celles de Tyrtée dans l'ouvrage : *Büsching und Kannegiesser Pantheon*, Leipz., 1810, in-8°, au tome II. Cette traduction n'a pas été inutile plus tard à Weber et à Bach.

Dans le livre, *Griechischer Blumenkranz*, Wien und Triest, 1810, in-8°, se trouvent Callinus et Tyrtée, traduits par Joh. Erichson.

E. M. Arndt traduisit en 1809 l'élégie de Callinus en l'attribuant à Tyrtée, et Conrad Schneider la plaça ensuite dans les *Studien von Daub und Creuzer*, t. IV, p. 69.

Une édition de nos deux poètes parut à Leipzig, chez J. C. Hinrich, en 1819, sous ce titre : Τυρταίου μέλη πολεμιστήρια, *Kriegslieder des Tyrtæus, mit einer neuen metrischen Uber-setzung und historischen Einleitung, wie auch mit Wort-und-Sacherklärungen zum schul-undselbst-gebrauche versehen, von* Carl Christian Heinrich Stock, *rector der Stadtschule zu Stollberg*. in-8°. Cette version ainsi que l'introduction et le commentaire écrits en allemand ne sont pas exempts d'erreurs, et semblent destinés plutôt aux colléges qu'aux savants.

Un ouvrage de moindre valeur encore est : *Die Kriegslieder des Tyrtæus, griech. und deutsche Ubersetzung, und mit Anmerk. begleitet von* Mich. Heckner, Dillingen, 1821, in-8°.

La traduction que j'ai adoptée comme la plus littérale et la plus poétique en même temps, est celle qui a été publiée à Francfort-sur-Mein en 1826, dans le livre qui a pour titre : *Die Elegischen Dichter der Hellenen, nach ihren Uberresten übersezt und erlautert, von* Dr. Wilhelm Ernst Weber, *prorector und professor des Gymnasiums in Frankfurt,* in-8°.

Celle de Bach, citée au n° 90, ne la surpasse point, et ce dernier aurait pu se contenter, ce me semble, du travail de son prédécesseur.

Traductions italiennes. On lit à la p. 7 de l'ouvrage de Lamberti dont je vais parler tout-à-l'heure : *Il primo e il solo che ne abbia arricchito sinora la lingua Italiana, per quello che ne sappiamo, è* Onofrio Garguilli, Napoletano, *a cui dobbiamo qualche altra traduzione di greci autori; noi non oseremo di pronunziar giudizio sù un tal lavoro ; diremo sol*

tanto che, quanto al testo, da cui è accompagnata la versione, noi non abbiamo saputo comprendere la ragione per laquale il dotto professore abbia ommesso in diversi luoghi dei versi interi, e in qualche altro, di due distici ne abbia formato un solo. Quanto al volgarizzamento, non crederemo di fare ingiuria al suo autore col dire che i versi corti e la misura lirica, da lui adottata, non ci pajono troppo alti a rappresentare l'andamento e la maestà del metro elegiaco dei Greci.

Je me suis servi de la traduction de Lamberti publiée sous ce titre : Τυρταίου ᾄσματα, *I cantici di Tirteo, tradotti ed illustrati da* Luigi Lamberti. *Parigi e Strasb.*, an. IX, 1801, in-8°. Lamberti a ajouté à sa traduction italienne une version latine et quelques remarques de Klotz et de Brunck. Visconti fait le plus grand éloge de cet ouvrage dans son Iconographie grecque.

Il reparut de nouveau à Paris, chez J. Gratiot, avec une version en prose française par Bertrand Barrère, celui-même qui fut membre du comité de Salut public pendant la révolution française, et qui traduisit le grec de Tyrtée sur l'italien de Lamberti, comme plus tard il traduisit le portugais de Camoëns sur la version anglaise de lord Strangford.

Traduction hollandaise. Je n'en connais point d'autre que celle du célèbre Bilderdyk, que je reproduis. Elle fut publiée sous ce titre : *Tyrtæus Krijgszangen 'toorsprongklijk grieksch gevolgd.* Te Amsterdam, by Pieter Johannes Uylenbroek, 1787, in-8°. Bilderdyk, un des plus grands génies de la Hollande, et qui s'est rangé au nombre des premiers poètes guerriers par son ode intitulée, *Wapenkreet, Appel aux armes,* et par d'autres pièces du même genre, n'a peut-être pas traduit Tyrtée avec son talent ordinaire. Plusieurs pensent qu'il n'a pas eu l'intelligence de cet auteur, aussi bien que celle des autres poètes anciens qu'il a transportés dans sa langue.

CALLINUS ET TYRTÉE.

TRADUCTION POLYGLOTTE.

Support the yielding fight with songs,
for song enlivens war.
FINGAL, b. IV, p. 291.

ΚΑΛΛΙΝΟΥ ΑΣΜΑΤΑ.

α'

Μέχρις τεῦ κατάκεισθε; κότ' ἄλκιμον ἕξετε θυμὸν
ὦ νέοι; οὐδ' αἰδεῖσθ' ἀμφιπεριχτίονας
ὧδε λίην μεθίεντες; ἐν εἰρήνῃ δὲ δοκεῖτε
ἧσθαι, ἀτὰρ πόλεμος γαῖαν ἅπασαν ἔχει.

. . . . . .

καί τις ἀποθνήσκων ὕστατ' ἀκοντισάτω.

CALLINI CARMINA

E GRÆCO IN LATINUM AD VERBUM TRANSLATA

AUCTORE A. BARON.

I

Quousque *torpentes* jacetis? quando strenuum habebitis animum,
O juvenes? non *ergo* veremini vicinos
Sic nimis remissi? in pace autem vobis videmini
Sedere; sed bellum terram omnem tenet.

. . . . . .

Et quisque moriens postremum jaculetur.

FRAGMENTS DE CALLINUS

TRADUITS EN VERS FRANÇAIS, PAR A. BARON.

I

Jeunes gens, jusqu'à quand cette indigne langueur?
N'aurez-vous donc jamais quelque énergie au cœur?
Quoi! devant vos voisins ni honte, ni colère!
Vous vous croyez assis à l'ombre de la paix;
Et la guerre est partout, et la main de la guerre
Saisit tout. *Debout donc, frappez, de loin, de près*,
Et même en expirant, lancez vos derniers traits.

CALLINI FRAGMENTA

IN LATINUM CARMEN TRANSLATA.

I

AUCTORE H. GROTIO.

Quonam hic usque tepor, juvenes? quando ignea vobis
Vis animi? non vos amphiperictionum
Tam segnes censura movet? vos alta putatis
Otia, quum tellus undique Marte fremat.
Jam quicunque vir est, scutum ferat obvius hosti,
Et jaculum vibret, vel moriente manu.

τιμῆέν τε γάρ ἐστι καὶ ἀγλαὸν ἀνδρὶ μάχεσθαι
γῆς πέρι καὶ παίδων κουριδίης τ' ἀλόχου
δυσμενέσιν. θάνατος δὲ τότ' ἔσσεται, ὁππότε κεν δὴ
Μοῖραι ἐπικλώσωσ'. ἀλλά τις ἰθὺς ἴτω,
ἔγχος ἀνασχόμενος, καὶ ὑπ' ἀσπίδος ἄλκιμον ἦτορ
ἔλσας, τὸ πρῶτον μιγνυμένου πολέμου.
Οὐ γάρ κως θάνατόν γε φυγεῖν εἱμαρμένον ἐστὶν
ἄνδρ', οὐδ' εἰ προγόνων ἦ γένος ἀθανάτων.
Πολλάκι δηϊότητα φυγὼν καὶ δοῦπον ἀκόντων
ἔρχεται, ἐν δ' οἴκῳ μοῖρα κίχεν θανάτου·
ἀλλ' ὁ μὲν οὐκ ἔμπης δήμῳ φίλος, οὐδὲ ποθεινός·
τὸν δ' ὀλίγος στενάχει καὶ μέγας, ἤν τι πάθῃ.

Honorabile enim est et decorum viro pugnare
Patriæ causa et liberorum et virginis uxoris,
Contra hostes. Mors autem aderit quandocunque
Parcæ stamina duxerint. Sed quispiam recta pergat,
Hastam sustollens, et sub clypeo validum cor
Colligens, primum commissa pugna.
Non enim ullo pacto mortem effugere fatale est
Virum, neque si proavorum fuerit genus immortalium.
Sæpe hostilem impetum fugiens et sonitum telorum
Evadit; in domo vero *illum* fatum apprehendit mortis.
Sed hic sane non omnimodo populo carus neque desideratus est;
Illum vero parvus deflet et magnus, si quid passus fuerit.

Combattre pour ses fils, et sa femme, et sa terre,
Pour un homme est si noble et si beau! mais la mort!
La mort ne vient qu'au jour, que lui fixa le sort.

En avant! le combat s'engage:
Sous le fer de vos boucliers
Ramassez tout votre courage,
Haut la lance! jeunes guerriers.

Songez-y, nul n'échappe aux Parques dévorantes,
Nul, fût-il né du sang de nos Dieux éternels!
Tel fuyait au seul bruit des flèches résonnantes,
Qui rencontra la mort aux foyers paternels.
Mais celui-là, des siens, dans la nuit de la tombe,
L'amour et les regrets ne l'accompagnent pas.
De l'autre, peuple, grands, tous pleurent le trépas:

Gloria namque ingens adoriri comminus hostem
Pro grege natorum, conjugeque et patria.
Fortibus et pavidis condicto tempore mortem
Parca feret. Rectum quilibet interea
Protendat gladium, clypeo generosa recondens
Pectora, dum primo sanguine pugna calet.
A fato nulli mortis fit gratia, non si
Auctores generis sit numerare Deos.
Sæpe aliquem elapsum circumstridentia tela
In lare privato mors inopina rapit;
Mors vilis populo est, nullum et meritura favorem,
Fortem plebs celebrat, grataque nobilitas.

Λαῷ γὰρ σύμπαντι πόθος κρατερόφρονος ἀνδρὸς
θνήσκαντος· ζώων δ' ἄξιος ἡμιθέων·
ὥσπερ γάρ μιν πύργον ἐν ὀφθαλμοῖσιν ὁρῶσιν,
ἔρδει γὰρ πολλῶν ἄξια, μοῦνος ἐών.

β'

Νῦν δ' ἐπὶ Κιμμερίων στρατὸς ἔρχεται ὁβριμοεργῶν.

γ'

. . . . Τρήρεας ἄνδρας ἄγων.

Populo enim universo desiderium est magnanimi viri
Morientis. Vivus vero par semideis.
Sicut enim turrim ipsum oculis intuentur,
Facit enim multis digna, quum solus sit.

II

Nunc vero Cimmeriorum exercitus venit bellicosorum.

III

. . . . Treras viros agens.

La patrie est en deuil quand le brave succombe.
Vivant, il est l'égal des demi-dieux;
Il apparaît à tous les yeux
Comme la tour qui couvre une ville alarmée,
Et seul, par ses hauts faits, il vaut toute une armée.

2

Des fiers Cimmériens les bataillons s'avancent.

3

. . . . Le chef des Trères courageux.

Sive cadens populi gemitus expressit amantis,
Seu vivens auget semideum numeros;
Vertitque in se oculos, ceu celso vertice turris,
Quippe unus multos laudibus exsuperans.

II

Interprete Xilandro.

At nunc Cimmeriorum exercitus imminet atrox.

ΤΥΡΤΑΙΟΥ ΑΣΜΑΤΑ.

α΄

Τεθνάμεναι γὰρ καλὸν ἐπὶ προμάχοισι πεσόντα
ἄνδρ' ἀγαθὸν, περὶ ῇ πατρίδι μαρνάμενον·
τὴν δ' αὐτοῦ προλιπόντα πόλιν καὶ πίονας ἀγροὺς
πτωχεύειν, πάντων ἔστ' ἀνιηρότατον,
πλαζόμενον σὺν μητρὶ φίλῃ καὶ πατρὶ γέροντι,
παισί τε σὺν μικροῖς κουριδίῃ τ' ἀλόχῳ·
ἐχθρὸς μὲν γὰρ τοῖσι μετέσσεται οὓς κεν ἵκηται,
χρησμοσύνῃ τ' ἔικων καὶ στυγερῇ πενίῃ·

TYRTÆI CARMINA

E GRÆCO IN LATINUM AD VERBUM TRANSLATA

AUCTORE A. BARON.

I

Mori etenim pulchrum in prima acie procumbentem
Virum fortem, pro sua patria pugnantem.
Suam vero ipsius linquentem urbem et fertiles agros
Mendicare, omnium est mœstissimum,
Errantem cum matre sua et patre sene,
Liberisque parvis et legitima uxore.
Ut inimicus etenim inter illos versabitur, ad quos venerit,
Penuriæ cedens et invisæ paupertati.

CHANTS DE TYRTÉE,

TRADUITS EN VERS FRANÇAIS, PAR A. BARON.

I

Mourir est beau ; mourir, tomber aux premiers rangs,
Brave, et, le fer en main, défendant sa patrie !
Mais fuir, mais déserter et sa ville et ses champs,
Comme un vil mendiant tendre une main flétrie,
Traîner en vagabond une épouse chérie,
Des enfants, une mère, un père chargé d'ans,
Ah ! de tous les malheurs ceux-là sont les plus grands !
Le lâche lit partout le reproche et la haine ;
Esclave des besoins et de la pauvreté,

TYRTÆI CARMINA

IN LATINUM CARMEN TRANSLATA.

I

INTERPRE HENRICO WAARDENBURG.

Namque, solum pugnans propter natale, decorum est,
Occubuit primis si quis in ordinibus.
At procul urbe sua, procul ah ! discedere terris
Pinguibus, et miseram sollicitare stipem,
Dum genitorque senex, et mater cara vaganti,
Parvique infantes, et comes uxor adest :
Durius hoc nihil est. Veniet gravis advena cunctis,
Indiga quem frangat, spretaque pauperies;

αἰσχύνει τε γένος, κατὰ δ' ἀγλαὸν εἶδος ἐλέγχει,
πᾶσα δ' ἀτιμίη καὶ κακότης ἕπεται.
εἶθ' οὕτως ἀνδρός τοι ἀλωμένου οὐδεμί' ὥρη
γίνεται, οὔτ' αἰδὼς εἰσοπίσω τελέθει.
Θυμῷ γῆς πέρι τῆσδε μαχώμεθα, καὶ περὶ παίδων
θνήσκωμεν, ψυχέων μηκέτι φειδόμενοι,
ὦ νέοι, ἀλλὰ μάχεσθε παρ' ἀλλήλοισι μένοντες,
μηδὲ φυγῆς αἰσχρᾶς ἄρχετε, μηδὲ φόβου·
ἀλλὰ μέγαν ποιεῖσθε καὶ ἄλκιμον ἐν φρεσὶ θυμόν,
μηδὲ φιλοψυχεῖτ' ἀνδράσι μαρνάμενοι.
Τοὺς δὲ παλαιοτέρους ὧν οὐκέτι γούνατ' ἐλαφρὰ
μὴ καταλείποντες φεύγετε τοὺς γεραιούς.

Infamat vero genus, et splendidam formam dedecorat,
Omnis autem ignominia et vitium *eum* sequitur.
Dein, sic quidem errantis viri nulla cura
Fit, nec reverentia in posterum venit.
Cum animo pro hacce terra pugnemus, et pro pueris
Moriamur, animæ nequaquam parcentes,
O juvenes, sed pugnate alii prope alios manentes,
Neque fugæ turpis initium facite, neque timoris;
Sed magnum facite et validum in præcordiis animum,
Nec vitæ studete, viris pugnantes.
Veteranos vero quorum non amplius genua agilia *sunt*,
Ne relinquentes fugiatis senes.

Il dégrade sa race, il flétrit sa beauté;
Nuls égards, nul respect ne consolent sa peine,
Et, dans quelque climat que sa fuite l'entraine,
Le vice et le mépris marchent à son côté.

Prodigues d'une courte vie,
Combattons pour notre patrie,
Sachons mourir pour nos enfants;
Jeunes guerriers, gardez vos rangs;
Laissez au sein du vil esclave
La pâle fuite et la terreur;
Faites-vous un cœur mâle, indomptable à la peur,
Dédaigneux de la vie, et songez que du brave
Un plus brave seul est vainqueur.

Abandonnerez-vous, aux heures de détresse,
Ces vétérans dont l'âge a roidi les genoux?

Dedecorat genus, et vultus deformat honorem;
At *natos* probrum subsequiturque scelus.
Exulis usque adeo nulla est reverentia, nullus
Obvenit, ærumnis qui medeatur, amor.
Fortiter hanc igitur terram sobolemque tuentes,
Sternamur, caræ prodiga turba animæ;
O juvenes, certate animis, stipate catervas,
Neu teneat vitæ cura, ubi pugna calet.
Quin magnis fulcite animis et robore pectus;
Sit fuga bellanti, sit metus ipse pudor.
Grandævosque senes, quos jam genua ægra morantur,
Ne quisquam fugiens deseruisse velit.

αἰσχρὸν γὰρ δὴ τοῦτο μετὰ προμάχοισι πεσόντα
κεῖσθαι πρόσθε νέων ἄνδρα παλαιότερον,
ἤδη λευκὸν ἔχοντα κάρη πολιόν τε γένειον,
θυμὸν ἀποπνείοντ' ἄλκιμον ἐν κονίῃ,
αἱματόεντ' αἰδοῖα φίλαις ἐνὶ χερσὶν ἔχοντα,
αἰσχρὰ τάγ' ὀφθαλμοῖς καὶ νεμεσητὸν ἰδεῖν,
καὶ χρόα γυμνωθέντα. νέοισι δὲ πάντ' ἐπέοικεν,
ὄφρ' ἐρατῆς ἥβης ἄγλαὸν ἄνθος ἔχει,
ἀνδράσι μὲν θητὸς ἰδεῖν, ἐρατὸς δὲ γυναιξὶ,
ζωὸς ἐὼν, καλὸς δ' ἐν προμάχοισι πεσών.

Turpe enim sane illud inter primos pugnatores procumbentem
Jacere præ juvenibus virum seniorem,
Jam album habentem caput, canumque mentum,
Animam exspirantem validam in pulvere,
Sanguinolenta pudenda suis in manibus habentem,
Turpia quidem hæc oculis et nefas intueri!
Et corpus denudatum. Juvenes vero omnia *hæc* decent:
Quamdiu amabilis juventutis splendidum florem habet,
Viris quidem admirabilis visu, amabilis vero mulieribus,
Dum vivus exsistit; pulcher vero *quoque* in prima acie cadens.

Honte, honte sur la jeunesse,
Si leur généreuse vieillesse
Court au front de bataille et tombe devant vous!
Si l'homme aux cheveux gris, couché dans la poussière,
Exhale devant vous son âme libre et fière,
Tandis que, de ses mains couvrant sa nudité,
Honteux, il cache aux yeux de la foule insolente
Le sexe du vieillard, marque pâle et sanglante
D'inutile virilité.

Pitié pour lui! mais vous! tout sied bien à votre âge :
Tant que brille en sa fleur l'aimable puberté,
Admiré des guerriers, chéri de la beauté,
Le soldat peut sans crainte affronter le carnage,
Sans honte il peut tomber au milieu des combats,
Il est jeune, il est beau même dans son trépas!

Turpe etenim, senior si post se pube relicta,
Primores inter cæsus ab hoste jacet,
Si canis mentum et trepidantia pectora plenus,
Efflat in immundo pulvere fortem animam,
Corpore dum nudo est, et, res turpissima visu!
Inguina dum manibus sanguinolenta tegit.
Sed juvenes, nitidum *Mavors ubi carpserit* ævi
Florem, cuncta tamen forma habitusque decent.
Dum vivit, stupor ille viris, amor ille puellis,
Sin cadat, et pulchra morte decorus erit.

6′

Αλλ', Ηρακλῆος γὰρ ἀνικήτου γένος ἐστὲ,
θαρσεῖτ'· οὔπω Ζεὺς αὐχένα λοξὸν ἔχει.
μηδ' ἀνδρῶν πληθὺν δειμαίνετε, μηδὲ φοβεῖσθε,
ἰθὺς δ'εἰς προμάχους ἀσπίδ' ἀνὴρ ἐχέτω,
ἐχθρὰν μὲν ψυχὴν θέμενος, θανάτου δὲ μελαίνας
κῆρας ἴσ' αὐγαῖσιν ἠελίοιο φίλας.
Ιστε γὰρ ὡς Αρεως πολυδακρύου ἔργ' ἀρίδηλα,
εὖ δ'ὀργὴν ἐδάητ' ἀργαλέου πολέμου·
καὶ πρὸς φευγόντων τε διωκόντων τ' ἐγένεσθε,
ὦ νέοι, ἀμφοτέρων δ'εἰς κόρον ἠλάσατε.

II

Ast, Herculis enim invicti genus estis,
Audete : nondum Jupiter cervicem oblique aversam habet.
Neque virorum multitudinem horrete, neque timete,
Recta autem in pugnatores scutum vir teneat;
Invisam quidem animam habens, mortis vero nigras
Sortes æque ac splendores solis caras.
Novistis enim quantum Martis multum luctuosi opera præclara *sint*,
Bene autem impetum didicitis difficilis belli :
Et cum fugientibus et cum persequentibus fuistis,
O juvenes, amborum autem ad satietatem adducti estis.

2

Non! vous êtes les fils de l'invincible Alcide!
Non! Jupiter n'a point détourné son regard :
Qu'aux traits des ennemis le soldat intrépide
Des boucliers levés oppose le rempart.
De leurs mille guerriers ne craignez pas le nombre;
Prenez la vie en haine et la mort en amour,
A l'égal des splendeurs du jour
Chérissez sa nuit froide et sombre.

De Mars, ô jeunes gens, du Dieu père des pleurs,
Vous connaissez les brillantes faveurs,
Vous connaissez la fatale vengeance,
Tour à tour vaincus et vainqueurs,
Vous avez épuisé la double expérience
De ses dons et de ses rigueurs;

II

INTERPRETE HUGONE GROTIO.

Audete, invicti quando genus Herculis estis,
Obstipo nondum Juppiter est capite.
Ne tantum contra numerum trepidate virorum,
Sed parmam primis objicite agminibus.
Projicite ex animo hanc animam, nec lumina solis
Quærite præ mortis nocte soporifera.
Scitis enim sævi quam facta illustria Martis,
Quam sit bellorum nobilis ille furor;
Sæpe fugam experti, fugientes sæpe secuti,
O juvenes, sors vos ista nec ista latet.

οἱ μὲν γὰρ τολμῶσι, παρ' ἀλλήλοισι μένοντες,
εἰς τ' αὐτοσχεδίην καὶ προμάχους ἰέναι,
παυρότεροι θνήσκουσι, σάουσι δὲ λαὸν ὀπίσσω·
τρεσσάντων δ' ἀνδρῶν πᾶσ' ἀπόλωλ' ἀρετή.
Οὐδεὶς ἄν ποτε ταῦτα λέγων ἀνύσειεν ἕκαστα,
ὅσσ', ἢν αἰσχρὰ πάθῃ, γίνεται ἀνδρὶ κακά.
ἀργαλέον γὰρ ὄπισθε μετάφρενόν ἐστι δαΐζειν
ἀνδρὸς φεύγοντος θηΐῳ ἐν πολέμῳ.
αἰσχρὸς δ' ἔστι νέκυς κατακείμενος ἐν κονίῃσι,
νῶτον ὄπισθ' αἰχμῇ δουρὸς ἐληλαμένος.
ἀλλά τις εὖ διαβὰς μενέτω ποσὶν ἀμφοτέροισι
στηριχθεὶς ἐπὶ γῆς, χεῖλος ὀδοῦσι δακών,

Qui quidem enim audent, alii cum aliis stantes,
In pugnam cominus et in primam aciem ire,
Pauciores moriuntur, servant vero populum retro :
Trepidantium vero virorum omnis periit virtus.
Nullus aliquando, hæc fando, ad finem perduceret singula
Quotquot sunt quæ, si turpia admiserit, eveniunt viro mala.
Grave enim retro dorsum est sauciari
Viri fugientis hostili in bello.
Turpe autem cadaver jacens in pulvere,
Tergum retro cuspide hastæ transfixum.
Ast aliquis bene divaricatus stet, pedibus ambobus
Firmiter infixus terræ, labrum dentibus mordens :

Eh bien! dites-le-nous, dans les champs du carnage,
Tombent-ils plus nombreux, ceux dont le fier courroux
Des glaives menaçants brave les premiers coups,
Et sauve un peuple entier que guide leur courage?
Non : au lâche est la mort; sans avoir combattu,
Dans son corps frissonnant expire la vertu.

Qui pourrait raconter l'opprobre, la misère,
Les innombrables maux nés de la lâcheté?
O supplice! le lâche est frappé par derrière,
Tandis que des combats il fuit épouvanté;
Son cadavre est couché, le front dans la poussière,
Et sur son dos la lance meurtrière
De sa honte a gravé le signe ensanglanté.

Ah! ne l'imitons pas : que le brave, au contraire,
Les pieds bien séparés, s'attachant à la terre,

Nam qui consertis clypeorum umbonibus audent
Comminus in primos vulnera ferre viros,
Sæpe minus pereunt, et servant pone sequentes :
At timidis virtus undique disperiit.
Nec quisquam fando valeat memorare, malorum
Degeneres animos millia quanta premunt.
Turpe etenim cupido fugientem prælia cursu
Imbelli dorso vulnera suscipere :
Turpe et pulverea stratum tellure cadaver,
Cujus ab hostili cuspide tela rubent.
Sed bene progressus miles pede calcet utroque
Tellurem, et labrum dente premat tacito :

μηροὺς τε, κνήμας τε κάτω, καὶ στέρνα, καὶ ὤμους
ἀσπίδος εὐρείης γαστρὶ καλυψάμενος·
δεξιτερῇ δ'ἐν χειρὶ τανασσέτω ὄβριμον ἔγχος,
κανείτω δὲ λόφον δεινὸν ὑπὲρ κεφαλῆς.
ἔρδων δ'ὄβριμα ἔργα, διδασκέσθω πολεμίζειν,
μηδ'ἐκτὸς βελέων ἑστάτω ἀσπίδ' ἔχων,
ἀλλά τις ἐγγὺς ἰὼν, αὐτοσχεδὸν ἔγχεϊ μακρῷ,
ἢ ξίφει αὐτάζων, δηΐων ἄνδρ' ἐλέτω·
καὶ πόδα πὰρ ποδὶ θεὶς, καὶ ἐπ' ἀσπίδος ἀσπίδ' ἐρείσας,
ἐν δὲ λόφον τε λόφῳ, καὶ κυνέην κυνέῃ,
καὶ στέρνον στέρνῳ πεπαλημένος ἀνδρὶ μαχέσθω,
ἢ ξίφεος κώπην, ἢ δόρυ μακρὸν ἑλών.

Femoraque, tibiasque infra et pectora, et humeros
Clypei vasti *quasi* ventre obtegens.
Dextra vero in manu vibret validam hastam,
Agitet autem cristam terribilem supra caput.
Agens vero fortia facinora, discat bellare,
Neque extra tela stet qui clypeum habet;
Sed aliquis prope iens cominus hasta longa,
Aut ense vulnerans, hostilem virum capiat.
Et pedem ad pedem admovens, et clypeo clypeum opponens,
Simul et cristam cristæ, et galeam galeæ,
Et pectus pectori, luctans cum viro pugnet,
Aut gladii capulum, aut hastam longam arripiens.

Par le fer arrondi d'un vaste bouclier
De la tête aux genoux se couvre tout entier :
Que sa droite brandisse une lance pesante,
Qu'il morde de ses dents sa lèvre frémissante,
Et que l'aigrette menaçante
S'agite sur son front guerrier.

A la valeur encore ajoutez la science.
Que jamais hors des traits ils n'arrêtent leurs pas
Ceux qui du bouclier peuvent armer leur bras ;
Qu'ils frappent l'ennemi du glaive ou de la lance,
Et luttant corps à corps, cimier contre cimier,
Bouclier contre bouclier,
Pied contre pied, poitrine sur poitrine,
Qu'ils sachent saisir dans sa main,
Ou le bois de la javeline,
Ou le pommeau du fer levé contre leur sein.

Crus, latosque humeros, et pectus forte, femurque
Ventroso clypeus ferreus orbe tegat :
Dextera sed validam summa vi torqueat hastam,
Pennata et galeam crista supervolitet.
Discite belligeram faciendo fortiter artem :
Munitum scuto tela timere nefas :
Comminus aggrediens protentam quilibet hastam,
Vel gladium hostili deprimat in latere :
Hæreat et scutum scuto, stabilisque pedi pes,
Tum conus cono, tum galeæ galea :
Pectora pectoribus coeant : sic ipsius hostis
Vel telum manibus prendite, vel capulum.

Ὑμεῖς δ', ὦ γυμνῆτες, ὑπ' ἀσπίδος ἄλλοθεν ἄλλος
πτώσσοντες, μεγάλοις σφάλλετε χερμαδίοις,
δούρασί τε ξεστοῖσω ακοντίζοντες ἐς αὐτοὺς,
τοῖσι πανοπλίταις ἐγγύθεν ἱστάμενοι.

γ'

Οὔτ' ἂν μνησαίμην, οὔτ' ἐν λόγῳ ἄνδρα τιθείην,
οὔτε ποδῶν ἀρετῆς, οὔτε παλαισμοσύνης,
οὐδ' εἰ Κυκλώπων μὲν ἔχοι μέγεθός τε βίην τε,
νικῴη δὲ θέων Θρηΐκιον Βορέην·
οὐδ' εἰ Τιθωνοῖο φυὴν χαριέστερος εἴη,
πλουτοίη δὲ Μίδεω καὶ Κύραο πλέον·

Vos autem, o leviter armati, sub clypeo alterius alter
Abscondentes vos, magnis *eos* sternite lapidibus,
Hastas vero expolitas jaculantes in ipsos,
Graviter armatis prope adstantes.

III

Non memoraverim, neque in æstimatione virum habuerim,
Nec pedum virtutis, nec luctæ *gratia*;
Non, etiamsi Cyclopum quidem habeat magnitudinemque vimque,
Vincat vero currens Threïcium Boream;
Neque si Tithono oris habitum gratiosior sit,
Ditiorque fiat Mida et Cinyra;

Vous, suivez-les, troupe légère,
Et de leurs boucliers ne vous éloignez pas;
Sous ce rempart d'airain lancez l'énorme pierre,
Et le dard aiguisé pour les sanglants combats.

3

Qu'à la course, à la lutte, un homme soit vainqueur,
Ce n'est pas dans mes chants que vivra sa mémoire,
Et je sais mal priser une si faible gloire.
Du Cyclope il aurait la taille et la vigueur,
Le pied léger du vent qui vole aux champs de Thrace,
Du beau Tithon la fraîcheur et la grâce,
Les immenses trésors que rappelle le nom
Et de Midas et de Cinyre,

Tu vero interea, veles, post scuta latescens,
Nec lapidum densis imbribus obruere,
Nec cessa jaculis obstantem figere turbam :
Te teget armato milite densa cohors.

III

EODEM INTERPRETE.

Non ullo in pretio, non ulla laude notandus,
Sive pedis celeris, sive manus pugilis;
Sit licet et vasto Cyclopum pondere major,
Et superet cursu Threïcium Boream;
Tum pulchræ vincat Tithonum munere formæ,
Divitiis Cinyram, divitiisque Midam;

οὐδ' εἰ Ταντα λίδεω Πέλοπος βασιλεύτερος εἴη,
γλῶσσαν δ' Ἀδρήστου μειλιχόγηρυν ἔχοι·
οὐδ' εἰ πᾶσαν ἔχοι δόξαν, πλὴν θούριδος ἀλκῆς.
οὐ γὰρ ἀνὴρ ἀγαθὸς γίγνεται ἐν πολέμῳ,
εἰ μὴ τετλαίη μὲν ὁρῶν φόνον αἱματόεντα,
καὶ δηΐων ὀρέγοιτ' ἐγγύθεν ἱστάμενος.
ἣ δ' ἀρετὴ, τὸ δ' ἄεθλον ἄριστον ἐν ἀνθρώποισιν,
κάλλιστόν τε φέρειν γίγνεται ἀνδρὶ νέῳ.
Ξυνὸν δ' ἐσθλὸν τοῦτο πολῆί τε παντί τε δήμῳ,
ὅστις ἀνὴρ διαβὰς ἐν προμάχοισι μένῃ
νωλεμέως, αἰσχρᾶς δὲ φυγῆς ἐπὶ πάγχυ λάθηται,
ψυχὴν καὶ θυμὸν τλήμονα παρθέμενος,

Neque si Tantalida Pelope rex potentior sit,
Linguamque Adrasti mellisonam habeat;
Neque si omnem habeat laudem, præter bellicosam vim.
Non enim vir bonus fit in bello,
Nisi sustineat videre cædem sanguinolentam,
Et hostes cupiat propius stare.
Hæc quidem virtus est; hocce præmium optimum inter homines,
Pulcherrimumque referendum est viro juveni.
Commune vero bonum illud civitatique omnique populo,
Quicunque vir divaricatis cruribus in propugnatoribus manet
Assidue, turpis vero fugæ omnino obliviscitur,
Mentem et animum patientem objiciens,

Son sceptre s'étendrait sur un plus vaste empire
Que n'en soumit jamais l'aïeul d'Agamemnon;
D'Adraste au doux parler ajoutez l'éloquence;
Tous ces dons réunis, force, beauté, puissance,
Ne sont rien à mes yeux, s'il n'a pas la valeur,
S'il ne voit, sans pâlir, le sang et le carnage,
Si d'un fier ennemi son indomptable cœur
N'aspire à défier la rage;
Car c'est là la vertu, le véritable honneur,
La palme la plus belle à cueillir au jeune âge.

Il est d'un peuple entier le trésor et l'appui
Ce héros, étranger à la fuite honteuse,
Qui, livrant aux hasards son âme belliqueuse,
Encourage les siens à mourir comme lui.
A peine, de fer hérissée,

Tantalidam Pelopen, diffuso munere regni,
Adrastum blandi vocibus eloquii;
Omnia quin habeat, si desit adorea belli:
Quippe usus nullos tempore Martis habet,
Qui non intrepidus cœdem spectare cruentam,
Consertumque hosti gaudet habere pedem.
Hoc vere solidum certamen et unica virtus,
Æterno juvenes quæ decorat decore.
Res populi, commune bonum, vir robore præstans,
Immotus primis qui stat in ordinibus,
Oblitusque fugæ venit in certamina Martis,
Adjiciens animum, projiciens animam:

θαρσύνῃ δὲ πεσεῖν τὸν πλησίον ἄνδρα παρεστώς·
οὗτος ἀνὴρ ἀγαθὸς γίγνεται ἐν πολέμῳ·
αἶψα δὲ δυσμενέων ἀνδρῶν ἔτρεψε φάλαγγας
τρηχείας, σπουδῇ τ' ἔσχεθε κῦμα μάχης.
αὐτὸς δ' ἐν προμάχοισι πεσὼν φίλον ὤλεσε θυμόν,
ἄστυ τε καὶ λαοὺς, καὶ πατέρ' εὐκλεΐσας,
πολλὰ διὰ στέρνοιο, καὶ ἀσπίδος ὀμφαλοέσσης,
καὶ διὰ θώρηκος πρόσθεν ἐληλάμενος.
τὸν δ' ὀλοφύρονται μὲν ὁμῶς νέοι ἠδὲ γέροντες,
ἀργαλέῳ δὲ πόθῳ πᾶσα κέκηδε πόλις.
καὶ θῦμβος, καὶ παῖδες ἐν ἀνθρώποις ἀρίσημοι,
καὶ παίδων παῖδες, καὶ γένος ἐξοπίσω.

Incitatque ad cadendum propinquum virum adstans.
Ille vir bonus est in bello.
Statim vero hostilium virorum in fugam vertit phalanges
Asperas, enixeque sustinuit fluctum prælii.
Ipse autem in prima acie cadens suum amisit spiritum,
Urbemque et populos et patrem illustrans,
Multa per pectus et clypeum umbilicatum
Et per thoracem ante trajectus.
Eum vero lamentantur quidem pariter juvenes et senes,
Gravique desiderio omnis exsequias curavit civitas;
Et tumulus, et filii inter homines præclari,
Et filiorum filii, et genus in posterum.

Paraît des ennemis la phalange pressée,
Que lui, debout au premier rang,
D'un bras vainqueur l'a déjà repoussée;
Il soutint du combat la vague courroucée;
Et si lui-même enfin, sous les traits expirant
Au poste de l'honneur laissa sa noble vie,
Gloire alors, gloire à sa patrie,
Gloire au vieux père du guerrier!
C'est par-devant que son noir bouclier,
Et sa poitrine et sa cuirasse
De blessures sans nombre ont conservé la trace.
Tous pleurent le héros : vieillards et jeunes gens
Exhalent leurs regrets en longs gémissements;
Un vêtement de deuil couvre la ville entière;
Sa tombe est à jamais illustre; son pays
L'honore dans ses fils, dans les fils de ses fils,
Dans sa postérité dernière.

Qui propter stantem generosæ mortis amore
Concitat; hunc bello dixeris egregium :
Quem subito hostiles pavitant fugitantque catervæ;
Qui belli fluctus arte manuque regit;
Qui dulcem amittit, sed primus in agmine, vitam :
Magnus amor generi, magnus amor patriæ :
Vulnera multa gerens, adversa sed omnia, fosso
Pectore, lorica nec minus et clypeo.
Hujus ad exsequias plorant juvenesque senesque :
Hunc tota urbs planctu funera prosequitur.
Sed nec honore caret tumulus, sobolesque superstes,
Et sobolis soboles, totaque posteritas.

οὐδέποτε κλεὸς ἐσθλὸν ἀπόλλυται, οὐδ' ὄνομ' αὐτοῦ,
ἀλλ' ὑπὸ γῆς περ ἐὼν γίγνεται ἀθάνατος,
ὄντ' ἀριστεύοντα, μένοντά τε, μαρνάμενόν τε
γῆς περὶ καὶ παίδων θοῦρος Ἄρης ὀλέσῃ.
εἰ δὲ φύγῃ μὲν κῆρα τανηλεγέος θανάτοιο,
νικήσας δ' αἰχμῆς ἀγλαὸν εὖχος ἕλῃ,
πάντες μιν τιμῶσιν ὁμῶς νέοι ἠδὲ παλαιοί,
πολλὰ δὲ τερπνὰ παθὼν ἔρχεται εἰς Ἀΐδην.
γηράσκων δ' ἀστοῖσι μεταπρέπει, οὐδέ τις αὐτὸν
βλάπτειν, οὔτ' αἰδοῦς, οὔτε δίκης ἐθέλει·
πάντες δ' ἐν θώκοισιν ὁμῶς νέοι, οἵτε κατ' αὐτὸν
εἴκουσ' ἐκ χώρης, οἵτε παλαιότεροι.

Nunquam decus egregium perit, neque nomen ejus,
Sed sub terra quamvis sit, fit immortalis,
Quemcunque virtute egregium, sustinentemque, pugnantemque
Patriæ ergo et liberorum impetuosus Mars interemerit.
Si vero effugerit sortem longam quietem afferentis mortis,
Victorque pugnæ splendidum decus auferat,
Omnes eum honorant pariter juvenes et senes,
Multa vero jucunda expertus, abit in Orcum;
Senescens autem inter cives excellit, neque aliquis illum
Lædere neque in honore, neque in jure vult.
Sed omnes in sedibus simul, juvenes, et qui propter eum *ætate sunt*
Cedunt loco, senioresque.

Sa gloire avec son nom passe à l'éternité.
S'il éprouva de Mars la colère fatale,
Quand, le fer à la main, d'un courage indompté
Il défendait ses fils et sa ville natale,
Sous terre il vit encor pour l'immortalité.

Mais s'il peut de la mort fuir l'éternel silence,
S'il revient tout brillant de l'éclat du vainqueur,
Que d'hommages lui rend la vieillesse et l'enfance!
Quelle sublime jouissance
Jusqu'à son dernier jour enivrera son cœur!
Il vieillit entouré de la publique estime;
L'offenser dans ses droits, outrager son honneur,
Aux yeux de tous serait un crime.
Paraît-il? jeunes, vieux, pleins d'un noble respect,
Tous se lèvent à son aspect
Par un mouvement unanime.

Semper honos nomenque manent, et posthuma fama;
Sub tellure siti gloria morte caret,
Scilicet intrepidum quem stantem et belligerantem
Pro patria et natis Mars ferus abripuit.
Fugerit at nigræ si longa silentia noctis,
Et spolia e bello victor opima ferat,
Hunc venerata minor colit, hunc et serior ætas:
Sic tumulum multo plenus honore petit.
Cujus honoratam populo nec vocibus ausit
Nec factis quisquam lædere canitiem:
Assurgunt illi juvenes, æquævaque turba,
Assurgunt ævo jam graviore senes.

ταύτης νῦν τις ἀνὴρ ἀρετῆς εἰς ἄκρον ἱκέσθαι
πειράσθω θυμῷ, μὴ μεθιεὶς πόλεμον.

Hujus nunc quisque vir virtutis ad summum venire
Nitatur animo, non remittens bellum.

Oui ! la voilà, la gloire ! il la faut conquérir :
Mais il n'est qu'un chemin vers ce faîte sublime,
La guerre : et la valeur peut seule nous l'ouvrir.

Hoc nunc quippe paret virtutis scandere culmen,
Bellum indefesso sollicitans studio.

δ'

. . . . . .

ἄμφ' αὐτὴν δ'ἐμάχοντ' ἐννεακαίδεκ' ἔτη
πωλεμέως, αἰεὶ ταλασίφρονα θυμὸν ἔχοντες,
αἰχμηταὶ, πατέρων ἡμετέρων πατέρες.
εἰκοστῷ δ'οἱ μὲν κατὰ πίονα ἔργα λιπόντες,
φεῦγον Ἰθωμαίων ἐκ μεγάλων ὀρέων.

ε'

Αὐτὸς γὰρ Κρονίων, καλλιστεφάνου πόσις Ἥρης,
Ζεὺς Ἡρακλείδαις τήνδε δέδωκε πόλιν,
οἷσιν ἅμα προλιπόντες Ἐρινεὸν ἠνεμόεντα,
εὐρεῖαν Πέλοπος νῆσον ἀφικόμεθα.

FRAGMENTA AD VERBUM TRANSLATA

AUCTORE A. BARON.

IV

. . . . . .

Circum eam vero pugnaverunt novem et decem annos
Assidue, semper patientem animum habentes,
Bellatores, patrum nostrorum patres.
Vigesimo vero *anno,* pinguia arva derelinquentes,
Fugerunt ex Ithomes altis montibus.

4

. . . . . .

Autour de ces remparts les pères de nos pères,
Patients aux travaux, indomptables guerriers,
Jadis ont combattu dix-neuf ans tout entiers.
Alors, abandonnant les fertiles campagnes,
Leurs ennemis d'Ithome ont quitté les montagnes.

5

Fils de Saturne, époux de la belle Junon,
Cette ville par toi fut autrefois donnée
Aux vaillants héritiers du fils d'Amphitryon.
Nous, quittant avec eux l'orageuse Érinée,
Nous avons abordé cette île fortunée
Qui du riche Pélops a conservé le nom.

V

Ipse enim Saturni filius, pulchricomæ conjux Junonis,
Jupiter Heraclidis hancce dedit urbem,
Quibuscum linquentes Erineum ventosam,
Amplam Pelopis insulam venimus.

ς΄

. . . . . .

ὥσπερ ὄνοι μεγάλοις ἄχθεσι τειρόμενοι,
δεσποσύνοισι φέροντες ἀναγκάιης ὕπο λυγρῆς
ἥμισυ πᾶν, ὅσσον καρπὸν ἄρουρα φέρει.

ζ΄

Δεσπότας οἰμώζοντες ὁμῶς, ἄλοχοί τε καὶ αὐτοὶ,
εὖτέ τιν' οὐλομένη μοῖρα κίχοι θανάτου.

η΄

Ημετέρῳ βασιλῆι, θεοῖσι φίλῳ, Θεοπόμπῳ,
ὃν διὰ Μεσσήνην εἵλομεν εὐρύχορον.

θ΄

Μεσσήνην, ἀγαθὴν μὲν ἀροῦν, ἀγαθὴν δὲ φυτεύειν.

VI

. . . . . .

Ut asini magnis oneribus fracti,
Dominis ferentes, gravi necessitate coacti,
Partem dimidiam omnem, quotquot fruges terra gignit.

VII

Dominos lamentantes una, uxoresque ipsique,
Si quem perniciosa sors mortis attigerit.

6

. . . . . .

Courbés sous le fardeau de la nécessité,
Comme l'âne stupide, ils portent à leur maître
Une moitié des fruits que leur sol a vus naître.

7

Si l'un de leurs vainqueurs à la Parque succombe,
Leurs femmes avec eux gémissent sur sa tombe.

8

Au Roi chéri des Dieux, à notre vaillant Roi
Théopompe; il soumit Messène à notre loi.

9

Messène, riche en fruits, riche en moissons dorées.

VIII

Nostro Regi, Diis grato, Theopompo,
Per quem Messenen cepimus vastam.

IX

Messenen, bonam quidem arari, bonam vero plantari.

ι΄

Φοίβου ἀκούσαντες Πυθωνόθεν οἴκαδ' ἔνεικαν
μαντείας τε θεοῦ καὶ τελέεντ' ἔπεα·
ἄρχεν μὲν βουλῆς θεοτιμήτους βασιλῆας,
οἷσι μέλει Σπάρτας ἱμερόεσσα πόλις,
πρεσβύτας τε γέροντας, ἔπειτα δὲ δημότας ἄνδρας
εὐθείαις ῥήτραις ἀνταπαμειβομένους.

ια΄

Αγετ', ὦ Σπάρτας εὐάνδρου,
κοῦροι πατέρων, πολῖται,
λαιᾷ μὲν ἴτυν προβαλέσθε,
δόρυ δ' εὐτόλμως βάλλοντες,
μὴ φειδόμενοι τᾶς ζωᾶς·
οὐ γὰρ πάτριον τᾷ Σπάρτᾳ.

X

Phœbum quum audivissent, a Pytho (*Delphis*) domum retulerunt
Oracula dei et perfecta verba :
Præesse quidem concilio venerandos Reges,
Quibus curæ est Sparta desiderabilis civitas,
Grandævos vero senes, et post populares viros,
Integris rhetris alternas vices rependentes.

10

Du trépied de Phébus ils portent en ce lieu
La parole parfaite et l'oracle du Dieu.
Que du conseil les rois soient la source et la vie,
En eux l'aimable Sparte espère et se confie :
Qu'ensuite les vieillards, puis au dernier degré
Le peuple, soient l'écho du rhètre vénéré.

11

Allez, de Sparte la vaillante
Dignes enfans, braves guerriers,
A gauche, vos ronds boucliers,
A droite, la lance brillante.
Surtout n'épargnez pas vos jours,
De Sparte ce n'est pas l'usage...

XI

Agite, o Spartæ virilis,
Nati *digni* parentibus, cives,
Læva quidem umbonem projicite,
Hastam vero audacter jacientes,
Non parcentes vitæ,
Non enim *hoc est* patrium Spartæ.

ιϛ'

Πρίν ἀρετῆς πελάσαι τέρμασιν ἢ θανάτου.

ιγ'

Αἴθωνος δὲ λέαντος ἔχων ἐν στήθεσι θυμόν.

XII

Ante ad virtutis terminos venire quam mortis.

12

Plutôt qu'à la vertu renoncer à la vie.

13

C'est le cœur d'un lion qui bat dans sa poitrine.

XIII

Ardentis leonis habens in præcordiis animum.

KALLINOS UND TYRTAIOS.

DEUTSCHE UEBERSETZUNG

VON F. JACOBS.

KALLINOS.

Bis wie lang nur lieget ihr träg? wann wekt ihr den Muth auf,
  Jünglinge? Schämet ihr euch nicht vor den Nachbarn umher?
Dass ihr erschlafft, und wähnet in ruhigem Frieden zu sitzen,
  Während des Krieges Geschrei über die Länder ertönt?
. . . . . .
  Sterbend noch werfe der Mann gegen die Feinde den Speer!
Glorreich ist es und bringet ihm Ruhm, für den Boden der Väter,
  Kinder und liebendes Weib rüstigen Kampf zu bestehn
Gegen den Feind. Es erreichet deshalb nicht früher der Tod ihn,
  Bis es die Moira beschliesst. Schreite dann jeder voran,
Hochaufrichtend den Speer; bei der Feldschlacht erstem Beginnen
  Unter dem schirmenden Schild drängend das muthige Herz.
Denn noch keinem beschied das Geschick sich dem Tod zu entziehen,
  Wenn sein Ahnherr auch stammte von Göttergeschlecht.
Oftmals flieht er den feindlichen Kampf und der Lanzen Getöse,
  Aber im sichern Gemach wird er dem Tode zum Raub.
Dafür folgt auch diesem beim Volk nicht Liebe noch Sehnsucht;
  Jenen betrauert der Greis, wie ihn der Knabe beweint.

CALLINUS EN TYRTEUS KRIJGSZANGEN,

'T OORSPRONGKLYK GRIEKSCH GEVOLGD

DOOR BILDERDIJK.

CALLINUS.

Wat ligt ge, en tot hoe lang, in fluimerzucht verzonken?
  Waakt een maal op, en bloost voor 't oog des nagebuurs!
Of waant ge in stille vrêe dus vadsig voort te ronken?
  'T smookt alles wijd en zijd van 't woên des oorlogsvuurs.
Of kwijnt ge aan wond by wond der verschontfangen slagen?
  Stort stervend nog voor 't laatste op uwen vijand in.
'T is grootsch, 't is schoon, zijn wraak in 't sneuvelen mêe te dragen
  Voor vaderland, voor kroost, en jeugdige echtvriendin.
Dan treft de schicht des doods, als 't lot het heeft beschoren,
  Niet eerder! gaat, schiet toe, aanvaard de legerspeer,
Laat de eens ontfonkte moed weêr onder 't staal ontgloren!
  Hervat, hervat den krijg! hervat het krijgsgeweer!
Geen sterfling is vergund den slag des doods te ontijlen,
  Al was hij uit het bloed der hemelgoôn gedaald.
Vaak vlood hij d'oorlogskreet en 't snorren van de pijlen,
  Dien 't sterflot in zijn huis en roemloos achterhaalt.
Maar hem doet volk noch vriend een traan van weedom blijken,
  Daar groot en kleen den held, bij s'noodlots slag, betreurt.

Sehnsucht wecket der Mann, der muthigen Herzens im Kampf fällt,
Jeglichem; als ein Gott wird er im Leben geehrt:
Denn er erscheinet der Uebrigen Aug, wie ein schützendes Bollwerk,
Weil er allein im Kampf Thaten von vielen vollbringt.

Al de aarde eert zulk een lijk met heilige eerbiedblijken,
Den halven goden naauw' in 't leven waard gekeurd.
Te recht: een vaste burcht en toevlucht in elks oogen,
Een bolwerk in den strijd, en koopren muur geacht,
Wrocht hij-alléén den schrick bij 's vijands krijgsvermogen,
En meer voor 't vaderland dan heel een legerkracht.

TYRTAIOS.

1.

Herrlich fürwahr ist sterben dem Tapferen, wenn in der Vorhut
Muthig er Bürger und Land schützet, und k¨mpfend erliegt.
Aber das eigne Gebiet und die herrlichen Fluren der Heimath
Meiden und betteln umher, bringet den bittersten Schmerz;
Irrend von Lande zu Land mit der liebenden Mutter, dem greisen
Vater, den Kindern noch klein, und mit dem blühenden Weib!
Alle fürwahr, die bittend er heimsucht, hassen den Armen,
Wenn er der Armuth Drang weicht und der feindlichen Noth.
Schmach auch bringt er dem Stamm; er beschimpft sein strahlendes Ant-
Schlechtheit jeglicher Art folgt ihm und herber Verdruss. [litz;
Niemand denket mit Ehren des Mannes, der also herumirrt,
Auch nichts bleibet hinfort übrig von achtender Scheu.
Lasst uns kämpfen mit feurigem Muth für das Erbe der Väter;
Gebt für der Kinder Geschlecht freudig das Leben dahin.
Jünglinge, auf und kämpft in geschlossenen Gliedern beharrend;
Nimmer gedenket der Furcht, oder der schändlichen Flucht;
Sondern erstarket an Muth, und die Brust voll kräftigen Mannsinns,
Lasset im Kampf mit dem Feind Liebe des Lebens zurück.
Niemals lasst die Bejahrten zurück—nicht regen behend sich
Ihnen die Schenkel—und flieht nicht von den Greisen hinweg.
Schande ja bringt es dem Heer, wenn unter den Reihen der Vorhut
Weit vor den Jüngern voraus liegt der getödtete Greis,

TYRTEUS.

I.

'T is schoon, aan 't strijdend hoofd der legerspits te vallen,
  Manmoedig sneuvlende voor stad en burgerij.
Maar, verr' van erf en haard en vaderlijke wallen
  Te beedlen om zijn brood: zie daar wat ijslijk zij!
Met 's grijzen vaders wee en moeders nood beladen,
  Met jeugdige echtgenoote en teder huwlijkskroost,
Voor afgesmeekte hulp eens haters wreed versmaden,
  En d'afkeer bij 't gebrek te woekren voor zijn troost!
Hem schaamt zich 't eerlijk bloed, waaruit hij is gesproten,
  En de oneer en de ellend vervolgt hem op zijn paân
Geen sterfling trekt zich zijns, alom, van elk verstoten,
  Uit bloote menschlijkheid, uit mededoogen, aan.
Van hier dat aaklig lot! Wij, sparen we onze dagen
  Voor 't vaderland, voor de eer, voor onze telgen, niet!
Strijd, forssche helden jeugd, wien 't wapens voegt te dragen,
  En ken geen andre vrees, dan dat men schandlijk vlied!
Laat, laat, een eedle moed u 't zwellend hart verheffen!
  Schud uit de weeke zucht, die zich aan 't leven hecht!
Laat zwakken ouderdom in 't vijandlijke treffen
  Met waggelende kniën niet steken in 't gevecht!
O hoon voor volk, voor jeugd, voor strijdbare oorlogscharen,
  Wanneer een achtbaar hoofd in 't spits der heirkracht sneeft,

Weiss schon Scheitel und Wangen umher von dem greisenden Alter,
Und den gewaltigen Muth blutend im Staube verhaucht,
Schmählich die Schenkel entblösst. Wohl ziemt das alles dem Jüngling;
Während die Blüth' ihn noch lieblicher Jugend bekränzt,
Dünket er stattlich den Männern zu schaun, und den Frauen erfreulich,
Während er lebt; noch schön, fiel er im vordersten Glied.

2.

Aber ihr seid ja des stets obsiegenden Herakles Abkunft!
Also getrost! denn Zeus wendet die Augen nicht ab.
Fürchtet euch nicht, noch bebt vor der Schaar andringender Männer,
Sondern im vordersten Glied halte der Kämpfer den Schild,
Feindlich erachtend des Lebens Genuss, und die Loose des dunklen
Todtengeschickes erwünscht, wenn sie die Sonne bescheint.
Wisset ihr doch, wie schrecklich das Werk des bejammerten Ares;
Wohl auch kennt ihr die Art völkerverderbender Schlacht.
Unter den Fliehenden waret ihr schon, und bei den Verfolgern;
Beides, ihr Jünglinge, schon habt ihr genügend erkannt.
Die sich im Kampfe vertraun, und wanklos fest in dem Glied stehn,
Stets in den vordersten Reihn gegen die Feinde gekehrt,
Retten das hintere Volk, und sie selbst trifft selten der Tod nur.
Aber dem Bebenden weicht jegliche Tugend und Kraft.
Niemand möchte mit Worten fürwahr wohl alles erzählen,
Was, wer schändliches thut, schändliches wieder erfährt.
Schmählich und grausvoll ist es fürwahr, wenn kämpfender Feinde
Lanze den fliehenden Mann hinten im Nacken verletzt;

En, met zijn graauwen baard en zilverblanke hairen
  Op 't slagveld uitgestrekt, de dappre ziel opgeeft!
O Gruwel zelfs voor 't oog, wen hij met stramme handen
  (Gesleurt, gesleept, getrapt, met borst en buik ontbloot,)
Zijn gudsend bloed weêrhoudt en stortende ingewanden!
  Dit voegt der jonglingschap: haar stiert zoo 'n eedle dood!
Hun voegt het, die den bloem der frissche jongkheid dragen,
  Uit de armen van een maagd den dood in d' arm te vlien.
Welaan dan, helden, staat! staat pal voor 's vijands slagen,
  En laat hem 't fier gebit van zijn bestrijdren zien.

II.

Zijt rustig: Jupiter heeft de oogen niet geloken,
  Nog zijt ge Alcides bloed, zijn onverwonnen bloed.
Koomt! moedig met het schild ter heirspitse ingebroken!
  'T getal ontzette u niet nog breidle uw' heldenmoed.
Koomt! in een' dood gerukt, den luister onzer dagen!
  'T verachtlijk light gehaat, dat ons deez' dag verwijt!
Gij kent den dollen Mars en zijn geduchte slagen,
  Gij, 't krijgschend stormgeweld en 't schokken van den strijd,
Vliegt heen! stort tusschen 't heir van vluchtende en vervolgen!
  Vliegt, jongelingen! stuift op beider menigte af!
Die staan durft, waagt zich 't minst; en 't krijgsgevaar verzwolgen
  Naauw' een', uit al den hoop, die niet zich zelv' begaf.
Die zelf door 't blanke staal des vijands spits durf tergen,
  Hoedt zich, en honderden, die steunen op zijn' moed:
Maar d'arm ontvalt zijn kracht, wanneer men 't lijf wil bergen,
  En wie zich schandlijk draagt, verdrinkt in eigen bloed.
'T is gruwzaam, in 't geweld van 't heftig samenrukken,
  Een oorlogsman den rug te kloven onder 't vliën:

Hätt' er auch jeglichen Ruhm, und er mangelte kräftigen Mannsinns.
Denn nie glänzet ein Mann unter den Tapfern im Krieg,
Der nicht ohne zu zagen den Mord in der blutigen Feldschlacht,
Schaut, und gegen den Feind tretend erhebet den Speer;
Dies ist Tugend und herrlicher Preis in der Menschen Geschlechtern,
Und nichts schöneres wird blühender Jugend zu Theil.
Heilsam, traun, auch ist es der Stadt und den sämtlichen Bürgern,
Wenn ausschreitend ein Mann unter die Ersten sich stellt,
Wanklos, nimmer der schändlichen Flucht, noch denkend der Rettung;
Leben und duldsamen Muth setzt er im Kampfe daran,
Und gibt auch dem Benachbarten Muth, dass nicht er den Tod scheut.
Solch ein Bürger erglänzt unter den Tapfern im Krieg.
Plötzlich zur Flucht hin treibt er der erzumpanzerten Feinde
Schaaren, und rastlos stets hemmt er die Wogen der Schlacht.
Selbst wohl fällt er, im vordersten Kampf, sein Leben verlierend;
Dann auch krönt er mit Ruhm Vater und Bürger und Stadt.
Oftmals wurde die mächtige Brust, und der eherne Harnisch,
Und hochbauchigen Schilds Rund ihm mit Lanzen durchbohrt.
Um ihn weint wehklagend zugleich so der Greis wie der Jüngling;
Drückender Sehnsucht Schmerz füllet die trauernde Stadt.
Ruhm umstrahlt sein Grab bei den Sterblichen; seine Erzeugten
Feiert die Welt, und des Sohns Söhne und spätes Geschlecht.
Nimmer erstirbt sein trefflicher Ruhm, und der Name des Edeln;
Sondern im Schoosse der Gruft lebet unsterblich der Mann,
Der, nie weichend, und immer voran, und im Kampfe beharrend,
Schützend die Kinder, das Land, Ares Geschossen erlag.
Aber wofern er entflieht des erstarrenden Todes Verhängniss,
Und ihn strahlender Sieg schmücket im Lanzengefecht,
Hoch dann ehren ihn alle zugleich, so die Jungen und Alten,
Und zu dem Hades hinab steigt er mit Freude gekrönt.
Greis auch, glänzt er vor allen im Land und keiner verletzt ihm
Weder die ehrende Scheu, noch das gebührende Recht.
Naht er, erheben die Jüngern sich ihm, und die Altersgenossen

'k veracht hem, was hij ook met allen roem beladen,
  Zoo hij in 't oorlogsveld geen dappren arm doet zien,
Den dood door 't plassend bloed niet in 't gemoet durft waden,
  Noch brandt om van nabij den vijand spits te biën.
De moed is de eêlste prijs, dien sterflijke oogen zagen,
  En voor 't rechtschapen hard der fiere heldenjeugd
Het heerlijkst om voor 't oog des aardrijks weg te dragen.
  Haar voegt alleen de lof, zij vormt alleen de deugd.
Hij is de roem, de steun van stad en volk te gader
  Die moedig in den drang der legerspitse streeft;
Die strijdend, bloed en ziel uit boezem stort en ader,
  En van 't verachtlijk vliën besef noch denkbeeld heeft!
Zijn val versterkt, ontsteekt, die aan zijn zijde vechten;
  Zie dan wat moed vermag in 't grimmig krijgsbedrijf!
Fluks schokt men de ordening van 's vijands legers knechten,
  En stort als 't golvend meir zijn drommen over 't lijf.
Hij zelf, aen 't hoofd des heirs in 't ronnend bloed gezegen,
  Verheerlijkt door zijn dood zijn' vader, volk en stad.
En toont een eedle borst met wond op wond doorregen,
  Maar wonden, die hij elk eene overwinning schat!
Hij wordt van oude en jeugd beschreid, naar 't graf gedragen;
  Heel 't vaderland in rouw vraagt hem terug van 't lot;
Zijn asch, zijn dierbaar kroost, de laatste van zijn magen,
  Wordt onder 't volk vereerd gelijk zijn overschot.
Gewis, zijn roem, zijn naam is nimmer uit te delgen,
  Maar wordt door aarde en zee en eeuwen uitgebreid,
Die, pal staande in 't geweer voor vaderland en telgen,
  Door 't woedend krijgsgeweld te vroeg wordt afgeweid.
Of zoo hem de ijzren slaap des sterflots blijft verschoonen,
  En wint hij d'eedlen palm der dierbre zegepraal,
Dan blijft zijn schedel groen door duizend loverkroonen,
  Tot hij, genoegenszat, in 't sombre rustbed daal!
Geen afgunst durft zijn eer, geen nijd zijn recht begrimmen:

Weichen vom Sitz, und selbst Aeltere treten zurück.
Strebe denn jeglicher Mann voll rüstigen Muthes zu solcher
Jugend empor, und nie weich' er im Kampfe den Feind.

En grijze en jeugd om strijd biedt hem de plaats van eer.
Mijn vrienden! om dien top van Glorie op te klimmen,
Staat ons d'onfeilbren weg te banen door 't geweer.

THE ELEGIES OF

TYRTÆUS AND CALLINUS,

TRANSLATED FROM THE GREEK, BY THE REV. R. POLWHELE.

CALLINUS.

Rouse, rouse, my youth, the chain of torpor break!
  Spurn idle rest, and couch the glitt'ring lance!
What! does not shame with blushes stain your cheek
  Quick mantling, as ye catch the warrior's glance?

Ignoble youths! say when shall valour's flame
  Burn in each breast? here, here, while hosts invade,
And war's wild clangors all your courage claim,
  Ye sit, as if still peace embower'd the shade.

But, sure, fair honour crowns th' auspicious deed,
  When patriot love impels us to the field;
When to defend a trembling wife we bleed,
  And when our shelter'd offspring bless the shield.

What time the fates ordain, pale death appears:
  Then, with firm step and sword high drawn, depart;

I CANTICI

DI TIRTEO E CALLINO,

TRADOTTI DA LUIGI LAMBERTI.

CALLINO.

E che badate? e quando i cor gagliardi
Sveglierete, o garzoni? nè vergogna
Vi fa il parer sì neghittosi e tardi

Ai vicin vostri? o forse che si sogna
Da voi la pace; eppur già l'oste asside
Le vostre mura, e debellarvi agogna.

Dunque ognuno a trattar l'arme omicide
Corra, nè dal ferir mai si rimagna,
Finche l'alma da lui non si divide;

Poichè gloria ed onor sommo accompagna
Chi difende pugnando il patrio suolo,
E i cari figli e la fedel compagna,

Contra l'ostil furore: allor già solo
Verrà il morir, quando le Parche al fuso
Volto l'avranno. Or via, si corra a volo

And, marching through the first thick shower of spears,
  Beneath thy buckler guard the intrepid heart.

Each mortal, though he boast celestial fires,
  Slave to the sovereign destiny of death,
Or mid the carnage of the plain expires,
  Or yields unwept at home his coward breath.

Yet sympathy attends the brave man's bier;
  Sees on each wound the balmy grief bestow'd;
And, as in death the universal tear,
  Through life inspires the homage of a God.

For like a turret his proud glories rise,
  And stand above the rival's reach, alone;
While millions hail, with fond adoring eyes,
  The deeds of many a hero meet in one!

L'asta a brandire, e come insiem confuso
Fia il gran conflitto, immobilmente resti
Ognun sotto il pavese, accolto e chiuso.

Fuggir di morte i termini funesti
All' uom non lice, ancor che sia disceso
Per prima origin dagli Dei celesti;

E quegli ancor che per viltade illeso
Campò da guerre e da sonanti spade,
Poi vien da morte in sua magion sorpreso;

Ma niun del suo morir sente pietade;
Dove il forte con se porta il dolore
Dei piccioli e dei grandi, allor che cade,

Di se vivo desire il prò che muore
Lascia al popolo tutto, e mentre ha intera
La vita, ai semidei pari è in onore.

Come in saldo ripar s'affisa e spera
In lui la patria sua, poichè in battaglia
Ei sol con l'alma intrepida e guerriera
Di ben molti campion le forze agguaglia.

TYRTÆUS.

1.

If, fighting for his dear paternal soil,
  The soldier in the front of battle fall ;
'Tis not in fickle fortune to despoil
  His store of fame, that shines the charge of all.

But, if, opprest by penury, he rove
  Far from his native town and fertile plain ;
And lead the sharer of his fondest love
  In youth too tender, with her infant train ;

And if his aged mother, his shrunk sire
  Join the sad group, see many a bitter ill
Against the houseless family conspire,
  And all the measure of the wretched fill.

Pale shivering want companion of his way,
  He meets the lustre of no pitying eye ;
To hunger and dire infamy a prey—
  Dark hatred scowls and scorn quick passes by.

TIRTEO.

1.

Bello è all' uom prode cader morto in guerra,
Fra le ordinanze prime, con l'ardita
Destra pugnando per la patria terra;

Ma più ch'altra giammai dogliosa vita,
È l'andar mendicando all'altrui porte,
Lasciati i campi e la cittade avita;

E l'ir ramingo insiem con la consorte
Giovinetta, e la madre, e la bambina
Prole, e col padre omai vicino a morte;

Poichè l'uom bisognoso, cui trascìna
La rea necessità, grave diviene
A quelli a cui chieggendo e' si avvicina.

Ei sua stirpe invilisce, ei le serene
Sembianze infosca, e d'ogni obbrobrio al fondo
Trabocca, e ogni malor dietro gli tiene;

Nè, di lui ch'è mendico e vagabondo
Trovar si puote chi pensier si pigli,
Nè lo tien caro o in riverenza il mondo.

Alas! no traits of beauty or of birth—
  No blush now lingers in his sunken face!
Dies every feeling (as he roams o'er earth)
  Of shame transmitted to a wandering race.

But be it ours to guard this hallow'd spot,
  To shield the tender offspring and the wife;
Here steadily await our destin'd lot,
  And for their sakes, resign the gift of life.

Ye, valorous youths, in squadrons close combin'd,
  Rush, with a noble impulse, to the fight!
Let not a thought of life glance o'er your mind,
  And not a momentary dream of flight.

Watch your hoar seniors, bent by feeble age,
  Whose weak knees fail, though strong their ardour glows,
Nor leave such warriors to the battle's rage,
  But round their awful spirits firmly close.

Base—base the sight, if foremost on the plain,
  In dust and carnage the fall'n veteran roll;
And, ah! while youths shrink back, unshielded, stain
  His silver temples, and breathe out his soul!

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Dunque pugniam per questo suol, pe' figli
Moriam volonterosi, e la sicura
Alma esponiamo agli ultimi perigli.

Di pugnar ben serrati abbiate cura,
Garzoni, nè ad altrui farvi di vile
Fuga esempio vogliate, o di paura;

Ma avvalorando in sen l'alma virile,
Nullo amor della vita il cor vi prema,
Mentre il braccio opponete al ferro ostile.

Nè lassar, vinti da importuna tema,
Vogliate addietro i pugnator men biondi,
A cui la lena del ginocchio è scema.

Troppo sconvien che giaccian moribondi
Prima i più antichi nella prima schiera,
E che i freschi guerrier caggian secondi;

Troppo sconvien che l'uomo, a cui la nera
Barba e il crin s'imbiancò, deggia, col viso
Fra la polve, esalar l'anima guerriera;

E col manto incomposto, e brutto, e intriso
Tutto del sangue suo, scopo si faccia
Per turpe nuditate a scherno e a riso.

Ma il garzone, a chi i membri orna e la faccia
Di giovinezza il fior, fa sempre mostra
Bella e vaga di se, comunque ei giaccia.

Agli uomìn caro, amabil si dimostra
Alle donzelle, insin ch'è vivo e baldo,
Bello anco estinto in bellicosa giostra.

2.

Yet, are ye Hercules' unconquer'd race—
  Remand, heroic tribe, your spirit lost!
Not yet all-seeing Jove averts his face;
  Then meet without a fear the thronging host.

Each to the foe his steady shield oppose,
  Accoutred to resign his hateful breath:
The friendly sun a mild effulgence throws
  On valour's grave, though dark the frown of death.

Yes, ye have known the ruthless work of war!
  Yes, ye have known his tears, his heavy woe,
When, scattering in pale fight, ye rush'd afar,
  Or chas'd the routed squadrons of the foe.

Of those who dare, a strong compacted band,
  Firm for the fight their warrior-spirits link,
And grapple with the foeman, hand to hand,
  How few, through deadly wounds expiring, sink!

They, foremost in the ranks of battle, guard
  Th' inglorious multitude that march behind;
While shrinking fears the coward's step retard,
  And dies each virtue in the feeble mind.

[Dunque ognun di valore e d'ira caldo,
Si tegna, ben disgiunti i piè possenti,
In sul fido terren fondato e saldo,
Mordendo il labbro inferior co' denti.]

2.

O garzoni, se voi d'Ercol gagliardo
Siete stirpe, e se Giove ancor ne degna
Di suo favor, nè da voi torce il guardo;

Fate cor, nè vi spinga a fuga indegna
L'oste folta, ma ognun con l'agguerrita
Salda mano lo scudo alzi e sostegna;

Ora in odio ciascuno abbia la vita,
E tegna del morir l'ora funesta
Quanto i raggi del sol cara et gradita.

Voi di Gradivo che gran pianti desta
Conoscete le glorie, e a voi la fiera
Ira delle battaglie è manifesta;

E al ritrarvi e al fugar l'avversa schiera
Vi trovaste sovente, e a sazietade
L'una e l'altra compieste opra guerriera.

I campion, che, rimossa ogni viltade,
Combattono ben chiusi, e incontro vanno
Arditamente all' inimiche spade,

Sempre muojon più radi, e salvo fanno
Chi retro vien; ma de' guerrieri ignavi
Morta in tutto è la possa, è certo il danno.

But 'tis not in the force of words to paint
  What varied ills attend th' ignoble troop,
Who trembling on the scene of glory faint,
  Or wound the fugitives that breathless droop.

Basely the soldier stabs, with hurried thrust;
  The unresisting wretch, that shieldless flies;
At his last gasp dishonour'd in the dust
  (His back transfix'd with spears) the dastard lies!

Thus then, bold youths, the rules of valour learn:
  Stand firm, and fix on earth thy rooted feet;
Bite with thy teeth thy eager lips, and stern
  In conscious strength, the rushing onset meet;

And shelter with thy broad and bossy shield
  Thy thighs and shin, thy shoulders and thy breast;
The long spear pond'rous in thy right hand wield,
  And on thy head high nod the dreadful crest.

Mark well the lessons of the warlike art,
  That teach thee, if the shield with ample round
Protect thy bosom, to approach the dart,
  Nor chuse with timid care the distant ground.

But, for close combat with the fronting foe,
  Elate in valorous attitude draw near;
And aiming, hand to hand, the fateful blow;
  Brandish thy temper'd blade or massy spear.

Yes! for the rage of stubborn grapple steel'd,
  Grasp the sword's hilt, and couch the long-beat lance,

Nè labbro v'è che gl' infiniti e gravi
Mali a dir basti di ch' uom fassi erede,
Quando vil codardìa l'alma gli aggravi.

Ignominia è al guerrier, s'altri lo fiede
Nelle terga, allor ch' ei volge a retrorso
Dall' aspra zuffa intimorito il piede;

Biasmo eterno, se anciso a mezzo il corso,
Cadavere rimanga in sulla sabbia,
Con l'acciaro inimico infisso al dorso.

Dunque ognun di valor caldo e di rabbia,
Sovra i piè ben disgiunti immobil resti
Sul campo, e addenti per furor le labbia;

E coi moti del braccio accorti e presti,
E con la targa prominente e vasta
A gambe, a spalle, e a sen difesa appresti;

Poi con la destra la terribil' asta
Vibri, e squassi con ira e con minaccia
Il cimiero, che all' elmo alto soprasta.

Così adoprando con valor, si faccia
Mastro di pugna, nè dei strali il forte
Nembo paventi, chi lo scudo imbraccia.

Ma fatto presso dell'ostil coorte,
Colla gran lancia, ovver col brando fero,
A qualcun de' nemici arrechi morte;

E sì s'accosti a l'un l'altro guerriero
Che scudo a scudo, e piede a piè si serri,
Ed elmo ad elmo, ed a cimier cimiero.

Foot to the foeman's foot, and shield to shield,
Crest ev'n to crest, and helm to helm, advance.

But ye, light arm'd, who, trembling in the rear,
Bear smaller targets, at a distance throw
The hissing stone, or hurl the polish'd spear,
(Plac'd nigh your panoply) to mar the foe.

3.

I would not value, nor transmit the fame
Of him whose brightest worth in swiftness lies;
Nor would I chaunt his poor unwarlike name
Who wins no chaplet but the wrestler's prize.

In vain, for me, the Cyclops' giant might
Blends with the beauties of Tithonus' form;
In vain the racer's agile powers unite,
Fleet as the whirlwind of the Thracian storm.

In vain, for me, the riches round him glow
A Midas or a Cinyras possest;
Sweet as Adrastus' tongue his accents flow,
Or Pelops' sceptre seems to stamp him blest.

Vain all the dastard honours he may boast,
If his soul thirst not for the martial field;

Quindi affrontando i bellicosi ferri,
Stringersi col nemico ognun si studi,
E a lui l'elsa del brando, o l'asta afferri!

Voi che d'arme pesanti andate ignudi,
Traete i sassi, e l'un l'altro vi fate
Schermo a vicenda con gli eretti scudi;

O se coi dardi rapidi pugnate,
Tenetevi, onde all' uopo esser difesi,
Presso a campioni, ch' han le membra armate
Da capo a piede di più saldi arnesi.

3.

Non fia mai, ch'io rammenti o tegna in pregio
Un uom però, che di robuste piante
Si vanti, o appaja nel lottare egregio;

O perchè in mole ed in vigor sembiante
Sia ai gran Ciclopi, o sì veloci i passi
Muova, da gire al Tracio Borea innante;

O perchè di beltà retro si lassi
Titone stesso, o di tesoro abbonde
Sì che Cinira e Mida anco sorpassi;

O perchè imperi in più distese sponde
Che il Tantalide Pelope, o d'Adrasto
Abbia le voci come il mel gioconde,

E quant' altro può ambir l'umano fasto;
Se di guerriero ardir mostre difetto:
Poichè mal atto è al militar contrasto

Meet not the fury of a rushing host,
Nor bear o'er hills of slain the untrembling shield.

This — this is virtue, this, the noblest meed
That can adorn our youth with fadeless rays;
While all the perils of the adventurous deed
The new-strung vigour of the state repays.

Amid the foremost of the embattled train,
Lo! the young hero hails the glowing fight;
And though fall'n troops around him press the plain,
Still fronts the foe, nor brooks inglorious flight.

His life — his fervid soul oppos'd to death,
He dares the terror of the field defy;
Kindles each spirit with his panting breath,
And bids his comrade-warriors nobly die!

See, see, dismay'd the phalanx of the foe
Turns round, and hurries o'er the plain afar;
While doubling, as afresh, the deadly blow,
He rules, intrepid chief, the waves of war.

Now fall'n, the noblest of the van, he dies!
His city by the beauteous death renown'd;
His low-bent father marking, where he lies,
The shield, the breast-plate hack'd by many a wound.

The young, the old, alike commingling tears,
His country's heavy grief bedews the grave;
And all his race in verdant lustre wears
Fame's richest wreath, transmitted from the brave.

Chi della pugna il sanguinoso aspetto
Paventa, e niega fra perigli e spade
Offrir dappresso agl' inimici il petto.

Nè pregio altro sì bello in sorte cade
All' uom quanto il valor, nè di più altera
Laude puossi adornar la verde etade.

Dei cittadin, della cittade intera
Tesoro è l'uom che sà atteggiarsi e porre
Largo in su' piedi, e nella prima schiera

Immoto e saldo, della fuga abborre
Il vil pensiero, e a periglioso evento
Gode la vita e la forte anima esporre.

Ei stassi, e a suo vicin spira ardimento,
Acciò in morte famosa il viver cange;
Tal' uom ben atto è al militar cimento.

Tosto per lui la bellica falange
In fuga è volta, ei con ardor s'appara
Contra i flutti di guerra, e gli urta e frange.

E se, fra i primi pugnator, la cara
Anima ei perde, al padre e al natìo albergo
Fama provvede gloriosa e chiara;

E senza segno di ferita al tergo,
Per gran colpi nel petto è a morte addutto,
Pel pavese trafitto e per l'usbergo,

Per lui giovani e vecchi in grave lutto
S'angono, a lui gli ufficj ultimi rende
Pien d'acerbo desire il popol tutto.

Though mix'd with earth the perishable clay,
  His name shall live, while glory loves to tell
True to his country how he won the day,
  How firm the hero stood, how calm he fell.

But if he 'scape the doom of death (the doom
  To long—long dreary slumbers) he returns
While trophies flash, and victor-laurels bloom,
  And all the splendour of the triumph burns.

The old, the young — caress him and adore;
  And with the city's love, through life, repay'd,
He sees each comfort that endears in store,
  Till, the last hour, he sinks to Pluto's shade.

Old as he droops, the citizens o'eraw'd,
  (Ev'n veterans,) to his mellow glories yield;
Nor would in thought dishonour or defraud
  The hoary soldier of the well fought field.

Be yours to reach such eminence of fame;
  To gain such heights of virtue nobly dare,
My youths! and, mid the fervor of acclaim,
  Press, press to glory, nor remit the war!

Quindi la tomba sua famosa splende
Sulla terra, famosi i figli, e insieme
De' figli i figli, e chi da lor discende;

Nè il bel nome giammai, nè le supreme
Sue laudi perir vede, e ad infinita
Sorvive età, benchè l'avello il preme,

Quei, che recando alla sua terra aìta,
E pugnando pe' figli ardito e forte,
Per man del fiero Marte esce di vita.

Che se l'eterno sonno della morte
A fuggir ei pervenga, e vincitore
Del conflitto la gloria al fin riporte,

Tutti l'ammiran, tutti fangli onore,
Di tutte etadi, e mena intra frequenti
Piacer sua vita insin' all' ultim' ore.

E se attigne vecchiezza, infra sue genti
Splende primier, nè v' ha chi oltraggio o danni
Osi fargli con l'opre o con gli accenti;

E i giovani, e chi ad esso è ugual negli anni,
E chi ha il crin più di lui già scemo e bianco,
Levansi al suo apparir dai proprj scanni.

Dunque ognuno col piè spedito e franco
Di cotanta virtute al colmo ascenda,
Nè mostri il braccio intimorito e stanco,
Ma all' imprese di guerra il core accenda!

COMMENTAIRE

SUR

LES POÉSIES DE CALLINUS

ET DE

TYRTÉE.

CALLINUS.

1.

Cette élégie est extraite de Stobée, Tit. LI, 19.

V. 1. Le *Quousque tandem* de Cicéron n'a pas plus d'énergie et de vivacité que les rapides interrogations qui commencent ce beau fragment. Le ton chaud des premiers vers, la teinte philosophique de ceux qui suivent, suffisent pour faire regretter Callinus.

Rhigas le connaissait-il quand il composa son *Hymne de guerre*, qui, s'il n'est peut-être pas assez poétique dans l'expression, comme l'a remarqué M. Fauriel, se distingue assurément par la chaleur et la verve des idées [1]?

Ως πότε, Παλληκάρια, νὰ ζοῦμεν'ς τὰ στενά;

« Jusques à quand, Palicares, vivrons-nous dans les défilés?.. etc. »

[1] *Chants populaires de la Grèce moderne*, par Fauriel, T. II, p. 15.

Plusieurs vers rappellent Callinus :

> Σουλιῶται καὶ Μανιῶται, λεοντάρια ζακουστὰ,
> ὡς πότε ἐς ταῖς σπηλιαῖς σας κοιμᾶσθε σφαλιστὰ;

« Souliotes et Maniotes, Lions renommés, jusques à quand dormirez-vous tranquillement dans vos cavernes? »

Et plus bas :

> λοιπὸν γιατὶ ἀργεῖτε; τὶ στέκεσθε νέκρα;
> ξυκνήσετε. . . . .

« Que tardez-vous donc? pourquoi semblez-vous morts? Réveillez-vous, etc. »

V. 2. αἰδεῖσθε. C'est le *pudor* des Romains dont Pline a dit : *sæpe res perditas servavit in prœliis* [1]. C'est presque *l'honneur*. Peut-être seulement le αἰδώς était-il moins vague et plus strictement défini que notre honneur. Platon en parle admirablement au 3me livre des *Lois* [2]. C'est au sujet des Athéniens, qui se réunirent pour résister aux Perses.

« Notre despote à nous, dit l'interlocuteur de Mégillus, c'était l'honneur. Lui seul nous donnait la ferme volonté de vivre esclaves des lois. »

---

[1] *Hist. Nat.*, lib. XXXVI, c. 15.

[2] Tom. VI, p. 198.

Et il ajoute plus bas :

« Voilà donc ce qui nous inspira cette amitié patriotique, ce fut la crainte des dangers présents, et cette autre crainte qui naît des antiques lois, que possèdent ceux qui leur obéissent, et que souvent, dans nos livres précédents, nous avons appelé *l'honneur*. C'est de l'honneur, disions-nous, que doit être esclave celui qui veut être vertueux; car l'esclave de l'honneur est toujours libre et intrépide; sans cette crainte salutaire, jamais nos ancêtres ne se fussent réunis pour se défendre, pour défendre les temples, les tombeaux, la patrie, leurs parents et leurs amis. »

Thucydide se rapproche davantage encore de notre honneur moderne, quand il définit le αἰδώς, le respect non-seulement pour les lois positives, mais encore pour « ces lois invisibles qui frappent ceux qui les violent d'une peine d'ignominie universellement avouée[1]. » Je me rappelle à ce propos la singulière interprétation donnée à ce passage par Nicéphore Ducas, le traducteur de Thucydide en grec moderne. « Il y a, dit-il, des lois qui ne sont pas écrites et qu'on observe; par exemple, il n'est pas reçu de satisfaire en public certains besoins, οὐρεῖν, quoique cette défense ne soit spécifiée nulle part. » Sont-ce les privations que s'imposaient les Perses, à en croire Xénophon au commencement de la *Cyropédie*, qui ont fait

---

[1] Thucyd., *Hist.*, lib. II, c. 37.

venir à l'esprit de ce traducteur une interprétation aussi saugrenue?

Quoi qu'il en soit, cette généreuse crainte de l'estime publique se trouve déjà dans Homère [1] :

ὦ φίλοι, ἀνέρες ἔστε καὶ ἄλκιμον ἦτορ ἔλεσθε,
ἀλλήλους τ' αἰδεῖσθε κατὰ κρατερὰς ὑσμίνας.

Et ailleurs [2] :

αἰδέομαι Τρῶας καὶ Τρωάδας ἑλκεσιπέπλους,
αἴκε, κακὸς ὥς, νόσφιν ἀλυσκάζω πολέμοιο.

Elmsley définit bien αἰδώς [3] : *Omnino*, dit-il, αἰδώς *est pudor quo a rebus turpibus prohibemur, non pudor ob res turpes patratas.* C'est *l'honneur*, et non *le remords.*

La différence qu'il y a entre αἰσχύνη, *quæ ex turpitudine oritur*, et αἰδώς, *quæ nascitur ex verecundia*, entre αἰσχύνεσθαι et αἰδεῖσθαι, était l'objet des recherches des anciens philosophes et des grammairiens, par exemple, d'Aristoxénus le péripatéticien, d'Ammonius et d'autres [4]. Plutarque rapporte que les stoïciens s'étaient attachés

---

[1] *Il.* ι, v. 530.

[2] *Il.* ζ, v. 442.

[3] Hermann., *in Euripid. Heraclid.*, v. 6. Eurip. Ed. Matthiæ, T. VIII, p. 215.

[4] Ammon., περὶ διαφ. λέξ. *voc.* αἰδώς, et la not. de l'éd. de Leipzig, p. 8.

aussi à fixer la différence entre αἰσχύνεσθαι et αἰδεῖσθαι [1].

— ἀμφιπερακτίονας. Homère a dit dans l'Odyssée [2] :

> ἄλλους τ' αἰδέσθητε περικτίονας ἀνθρώπους
> οἳ περιναιετάουσι. . . . .

C'est sur l'interprétation du mot περικτίονας, ajoutée ici par Homère lui-même, que s'appuie le scholiaste de Thucydide [3], lorsqu'il explique περακτίονες et αμφικτίονες par οἱ περιοικοῦντες. Il est évident que ἀμφιπερακτίονας ne peut avoir un autre sens dans le fragment qui nous occupe, et l'on a droit de s'étonner, avec Francke, que Harlès ait été songer ici aux Lacédémoniens. Ceux-ci étaient en effet les ἀμφιπερακτίονες des Spartiates; mais faut-il conclure de cette observation que ἀμφιπερακτίονες doive toujours se traduire par *Lacédémoniens*, ou que cette interprétation soit la seule convenable ici, et attribuer en conséquence notre élégie à quelque critique d'Alexandrie, probablement imitateur de Tyrtée, plutôt que à Callinus exhortant les Éphésiens? Voilà à quelles aberrations peut entraîner la manie des découvertes. Weber comprend par ce mot les habitants du plat pays, qui étaient les autochthones mêlés avec la classe la plus pauvre. Son explication est d'autant plus admissible que les νέοι devaient rougir

---

[1] Plut., *De vit. pudor.*, p. 529. D.
[2] *Odyss.* β, v. 65.
[3] Lib. III, c. 104.

davantage devant ces hommes d'une condition inférieure, destinés à l'agriculture, aux métiers, exclus des charges, et formant à la guerre le corps que l'on appelait γυμνῆτες, *troupes légères*. Les νέοι en effet, observe aussi Weber, étaient les hommes en état de porter les armes, *juvenis*, *juventus*, de l'âge entre 20 et 40 ans. C'est dans le même sens que Müller [1] nomme Guillaume Tell, *Jüngling*.

V. 4. Ησθαι. Il est hors de doute que le mot ἧσθαι, *sedere*, exprime dans toutes les langues anciennes l'idée de paresse et d'oisiveté. Mais quand Klotz, pour prouver cette signification, cite seulement huit exemples d'Homère, deux de Sophocle, deux d'Euripide, deux de Quintus Calaber; plus Job, Hérodote, Lysias, Démosthènes, Thucydide, Elien, Pindare, Callimaque, Tite-Live, Cornelius-Nepos, Cicéron, Claudien; plus les interprètes Eustathe, Servius, Grævius, Heinsius, Drakenborg, Upton, Bergler, Krebs, Wasse, Gronovius, Barlès, Walckenaer, Spanheim, Taylor, etc., il abuse étrangement en vérité des priviléges d'un commentateur.

—Γαῖαν doit s'entendre, dans ce vers, de la ville d'Éphèse et de son territoire. « γαῖα, dit Boissonade, *est hic urbis territorium regioque vicina*. Euripid., *Bacch.*, v. 114 [2] :

---

[1] Dans son *Histoire de la confédération suisse*, liv. 1, c. 18.

[2] C'est le vers 117 dans son édition.

αὐτίκα γᾶ πᾶσα χορεύσει, quod de solis Thebanis recte doctissimus Elmsley *accipit.* »

Bach met le point d'interrogation après le 4me vers. « *Interrogativa scilicet*, dit-il, *ut hæc quoque evadat sententia suadet poetæ impetus, ut ita dicam, furiosus.* » Je ne puis partager son avis. *ἐν εἰρήνῃ*... etc., est une sorte de réponse explicative aux interrogations précédentes, que le poète réfute ensuite par *ἀτὰρ πόλεμος*, etc.

Après ce vers, il y a une lacune que Camérarius a suppléée ainsi :

εὖ νύ τις ἀσπίδα θέσθω ἐναντίβιος πολεμίζων.

Stock écrit, *εὖ νῦν ἀσπίδα*; Brunck préfère *ἐν ἀντίβιος*, et Boissonade, d'après la forme homérique, *ἐναντίβιον*. Mais pourquoi s'amuser à composer des vers, ou à reproduire ceux que d'autres ont supposés, lorsqu'on sait fort bien qu'on ne peut jamais arriver avec certitude à la véritable pensée de l'auteur? M. Didot a raison de croire qu'il y a un assez grave inconvénient à ces vers intercalés; on les marque d'abord d'un astérisque, et peu à peu ils finissent par s'introduire dans le texte. « Je n'ai pas hésité, dit Boissonade, à présenter ce vers au lecteur, après l'en avoir averti, *ne elegia pulcherrima tanto hiatu deformaretur.* » Mais je doute fort que l'hexamètre de Camérarius remplisse toute la lacune, et j'estime, avec Francke, qu'elle devait être plus considérable. Il pense que c'était en cet endroit que se trouvait le vers cité par Strabon,

νῦν δ' ἐπὶ Κιμμερίων στρατὸς ἔρχεται ὀβριμοέργων.

La supposition, sans être indubitable, est très admissible. Je trouve aussi quelque probabilité dans ce qu'il ajoute, c'est que, entre le vers rapporté par Strabon et le suivant, plusieurs autres ont été perdus. Peut-être le poète y faisait d'abord le tableau de la cruauté des ennemis et de la grandeur du danger; peut-être est-ce là qu'il rappelait la prise de Sardes, dont, au témoignage des anciens, il avait fait mention quelque part. Puis, revenant à ses concitoyens, il cherchait à les ramener de leur inertie à des sentiments d'ardeur et de courage. Il les exhortait à une défense obstinée contre un adversaire formidable, et l'aspect même de ces objets de terreur, qui ne sert qu'à effrayer le vulgaire, était pour lui un nouveau motif d'animer ses compatriotes. Par-là, dit Francke, on peut voir comment il se fait que, après avoir, dans son exorde, reproché aux Éphésiens leur lâcheté, le poète arrive bientôt à cette pensée, v. 6, τιμῆέν τε γάρ ἐστω κ. τ. λ., opposant ainsi la gloire du brave à la honte du lâche, qui peut bien éviter le bruit des armes, mais non la mort.

V. 6 et 7. Nous retrouvons cette exhortation à la mort au nom des enfants, περὶ παίδων, et dans Tyrtée [1], et dans les poésies guerrières de tous les peuples. C'est toujours l'idée de la *Marseillaise*,

---

[1] *El.* I, v. 13; III, v. 34.

Ils viennent jusque dans vos bras
Égorger vos fils, vos compagnes.

Elle a été rarement exprimée avec autant d'énergie que dans le chant écossais intitulé *Bannock-Burn*, une des productions les plus remarquables du poète Burns. Je me souviens de l'enthousiasme, de la frénésie tout italienne avec laquelle cet admirable hymne de guerre, introduit dans le drame de *Guy Mannering*, était *encoré*, comme parlent les Anglais, sur les théâtres de Londres en 1821. La belle voix de Braham, accompagnée de la mélodie à la fois suave et sauvage des musettes écossaises, donnait à ce morceau un caractère tout original. Les spectateurs oubliaient qu'il était destiné à rappeler un des événements les plus funestes à la gloire des armes anglaises, la fameuse bataille gagnée le 23 juin 1314 par Robert Bruce, roi d'Écosse, sur Édouard II d'Angleterre, près du village de *Bannock-Burn*.

M. de Reiffenberg, professeur à l'université de Louvain, a imité cette pièce en l'appliquant aux Belges, dans son livre intitulé *Ruines et Souvenirs*, 3me édition des *Harpes*, Bruxelles, 1832, p. 71. Avant la publication de l'ouvrage de M. de Reiffenberg, je m'étais déjà hasardé à traduire les vers de Burns aussi littéralement qu'il m'était possible. Je reproduis ici cette traduction en y joignant le texte original. On sait que Burns composa ce chant en revenant un soir à cheval, encore tout indigné des humiliations que l'aristocratie anglaise ne lui épargnait pas.

ROBERT BRUCE'S ADDRESS TO HIS ARMY.

Scots, wha hae wi' Wallace bled,
Scots, wham Bruce has aften led,
Welcome to your gory bed!
Or to glorious victorie!

Now 's the day, and now 's the hour;
See the front o' battle lower,
See approach proud Edward's power,
Edward! chains and slaverie!

Wha will be a traitor knave,
Wha can fill a coward's grave,
Wha sae base as be a slave,
Traitor, coward, turn and flee!

Wha for Scotland's king and law
Freedom's sword will strongly draw,
Freeman stand, or freeman fa',
Caledonian, on wi' me!

By oppression's woes and pains!
By your sons in servile chains!
We will drain our dearest veins,
But they shall be—shall be free.

Lay the proud usurpers low!
Tyrants fall in every foe!
Liberty's in every blow!
Forward! let us do or die!

ROBERT BRUCE A SON ARMÉE.

Écossais, que Wallace a conduits à la gloire,
Dont Bruce tout sanglant guida souvent l'effort,
Salut à votre lit de mort!
Ou plutôt, Écossais, salut à la victoire!

Amis, voici le jour et l'heure du courage,
Voyez ces rangs épais, voyez cet étendard,
Ce sont là les soldats d'Édouard!
Édouard! et sur ses pas les fers et l'esclavage!

Qui veut trahir sa foi, déserter sa bannière?
Dévorer d'un tyran les rebuts et l'orgueil?
D'un lâche occuper le cercueil?
S'il en est un, arrière, esclave! traître, arrière!

Mais qui veut pour le roi, les lois et la patrie,
Tirer un glaive libre, ou, d'un cœur indompté,
Tomber avec la liberté?
A moi, digne soldat de la Calédonie!

Par les pleurs de l'esclave et ses cuisantes peines,
Par vos fils dans les fers, guerre à mort aux tyrans!
Pour leur arracher nos enfants,
Saignons nous jusqu'au fond de nos plus chères veines.

Tombe l'usurpateur! tombe sa vaine gloire!
Tombe dans chacun d'eux un tyran détesté!
Chaque coup, c'est la liberté!
En avant, Écossais, la mort ou la victoire!

V. 8. Grotius écrit à la fin du vers ὁππότερον δή. Je préfère, avec Brunck, la leçon du manuscrit de Stobée, par analogie avec κότ' du premier vers et κως du 12me. Bach voulait écrire ici κότ' et ὁκκότε. Mais Hermann nous apprend qu'aucun manuscrit ne donne ces formes dans ce passage, et je n'ai pas cru devoir les adopter.

Voilà une des plus anciennes allusions à ce fatalisme qui fut la muse d'Eschyle, et qui fit faire d'aussi grandes choses que la religion et la liberté. Rien ne donne plus de courage pour braver le danger que la certitude de ne pouvoir l'éviter. Les premiers fatalistes de l'Europe sont les Turcs. Qu'on leur enlève une telle doctrine, il n'est pas prouvé que la discipline et la civilisation parviennent jamais à la remplacer. Le traducteur anglais dit dans ses notes [1] : « Le fatalisme règne parmi nos soldats et nos matelots : ils sont persuadés que nul ne tombe dans le combat que sa mort ne soit écrite d'avance ; j'ai entendu dire à un chapelain de vaisseau qu'il s'était toujours *fait un devoir* d'encourager cette opinion, et qu'il avait, en toute occasion, inculqué le dogme de la prédestination. » Ce chapelain sentait qu'il était citoyen autant que prêtre. On a toujours regardé Napoléon comme fataliste. M. de Las Cases le nie ; mais les raisonnements qu'il prête au prisonnier de Sainte-Hélène, lorsque, pour combattre cette opinion, il en exagère singulièrement le principe et

---

[1] Tom. II, p. 221.

les conséquences, ne m'ont paru ni concluants, ni dignes de celui qu'il fait parler [1].

V. 10. La même image se trouve au commencement de la 2me élégie de Tyrtée, v. 4.

V. 11. ἕλσας. J'ai donné à ce mot le sens que lui donne Hesychius, en suivant le scholiaste d'Homère [2] : ἕλσαι, συσχεῖν, συνελάσαι, συγκλεῖσαι. C'est, me semble-t-il, la formule latine *colligere animum*, mais avec quelque chose de plus neuf et de plus expressif. Gaïsford, comme l'a remarqué Bach, a eu tort de lui donner un esprit rude.

Il ne manque pas d'exemples pour prouver que πόλεμος en grec et *bellum* en latin sont souvent pris dans le sens de *combat* et non dans celui de *guerre* [3].

V. 12. L'idée développée dans les quatre vers suivants est fréquente dans l'antiquité. Callinus l'avait trouvée dans deux passages de l'Iliade. Il y est dit [4] :

> Μοῖραν δ' οὔτινά φημι πεφυγμένον ἔμμεναι ἀνδρῶν,
> οὐ κακὸν, οὐδὲ μὲν ἐσθλόν, ἐπὴν τὰ πρῶτα γένηται.

---

[1] Voyez *Mémorial de Ste.-Hélène*, Tom. VI, p. 217, éd. Brux., in-12.

[2] P. 1184, Tom. I, ed. Alberti; conf. Stephan., *Thes. Ling. gr.*, p. 3670, D. sq., ed. Londin.

[3] Wesseling sur *Diod. de Sicile*, XI, 81, Tom. I, p. 466.

[4] *Il.* ζ, v. 488.

Le second passage est plus remarquable. Sarpédon s'adresse à Glaucus [1] :

> Ὦ πέπον, εἰ μὲν γὰρ πόλεμον περὶ τόνδε φυγόντε,
> αἰεὶ δὴ μέλλομεν ἀγήρω τ' ἀθανάτω τε
> ἔσσεσθ', οὔτε κεν αὐτὸς ἐνὶ πρώτοισι μαχοίμην,
> οὔτε κε σὲ στέλλοιμι μάχην ἐς κυδιάνειραν·
> νῦν δ', ἔμπης γὰρ κῆρες ἐφεστᾶσιν θανάτοιο
> μυρίαι, ἃς οὐκ ἔστι φυγεῖν βροτὸν, οὐδ' ὑπαλύξαι,
> ἴομεν. . . . κ. τ. λ.

Ce que l'on pourrait traduire ainsi :

> Une fois échappés aux traits de cette guerre,
> Si nous pouvions, ami, par un bienfait du sort,
> Ignorer à jamais la vieillesse et la mort,
> Des premiers rangs moi-même évitant le carnage,
> Je me garderais bien d'animer ton courage.
> Mais la Parque a cent bras levés pour nous frapper,
> Et jamais un mortel n'a su leur échapper.
> Marchons donc. . . . etc.

Racine songeait, sans doute, au Sarpédon d'Homère, lorsqu'il faisait dire à son Achille [2] :

> Mais puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
> Voudrais-je, de la terre inutile fardeau, . . etc.

---

[1] Hom., *Il.* μ, v. 322.
[2] *Iphig. en Aul.*, act. 1, sc. 2.

Alexandre pensait et parlait comme Achille [1]. Enfin les vers de Callinus et d'Homère sur le pouvoir de la Parque et la nécessité de la mort se retrouvent presque littéralement dans un des plus curieux monuments de la poésie militaire et de la langue runique, le chant de mort intitulé *Krakumal* ou *Chant de Kraka.* Ce chant fut composé, vers la fin du huitième siècle de l'ère chrétienne, par Ragnar-Lodbrok, roi de Danemark, fait prisonnier par Ella, roi d'une partie de l'Angleterre. Le vainqueur se vengea de son ennemi d'une manière terrible. Il le fit jeter dans une prison qu'il avait remplie de reptiles venimeux. Ce fut là, dit-on, que Ragnar composa cette ode, dans laquelle il chante ses exploits et exhorte ses fils à venger sa mort; mais, quelque poétique que soit une nature d'homme, un trou à vipères est peu favorable à l'inspiration. Aussi paraît-il prouvé que les vingt-trois premières strophes ont servi de chanson guerrière à Ragnar et à ses soldats, et que les dernières y ont été ajoutées après la mort du roi, peut-être par sa femme Kraka [2]. On lit dans la strophe 22me :

« Pourquoi la mort frappera-t-elle le héros, au choc

---

[1] Q. Curt., lib. IX, c. 6.

[2] Voyez Mallet Dupan, *Introd. à l'hist. de Danemark;* Klotz, *ad Tyrt., Dissert.* II; et surtout la belle et savante édition du *Krakas maal* donnée par le professeur C. C. Rafn, Copenhague, 1826, in-8°.

des flèches, parce qu'il s'avance au premier rang? Il arrive souvent que la mort surprend plutôt celui qui ne fait jamais face à l'ennemi. »

Et dans la strophe 24me :

« Jamais personne n'échappa aux décrets des Nornes (les Parques des Scandinaves). »

Pensées familières, au reste, aux peuples du Nord. On les rencontre dans Ossian, surtout dans *Temora*, liv. IV et *passim*.

V. 13. εἰ. C'est le mot qui se trouve dans Stobée, et que M. Gaïsford a conservé. Brunck avait adopté ἤν, probablement par analogie avec le v. 17, et parce que ἤν est plus fréquent avec le subjonctif. Mais εἰ se trouve aussi avec ce mode [1]. M. Bach l'a rétabli.

V. 15. ἔρχεται est ici dans le sens de ἄπερχεται que lui donne Hesychius [2]. ἐλθεῖν pour ἀπελθεῖν, ἐπανελθεῖν est très fréquent dans Homère [3].

— μοῖρα κίχεν θανάτου, forme homérique [4] :

---

[1] Voyez Hermann., *ad Viger.*, p. 831; Thiersch, *Gramm. gr.*, p. 625.

[2] *Lexic.*, T. I, p. 1452, et l'excellente note d'Alberti sur ce passage.

[3] *Il.* γ, v. 428; ι, v. 409; *Od.* ζ, v. 249; δ, v. 487; χ, v. 403, etc.

[4] *Il.* ι, v. 416.

. . . . οὐδέ κε μ' ὦκα τέλος θανάτοιο κιχέοι.

Theognis dit aussi [1] :

Κύρνε, συναμφοτέρους μοῖρα λάβοι θανάτου.

V. 16. ἔμπης. Gaisford, dans Stobée, donne à tort ἔμπας. Je ne sais pourquoi H. Estienne voudrait substituer δειλῷ à δήμῳ. δειλῷ présenterait, à mon avis, quelque chose d'affecté.

V. 17. ἤν τι πάθῃ. Klotz et Brunck citent plusieurs exemples de cet euphémisme commun parmi les Grecs. L'un rappelle le mot de Callicratidas : νῦν ἀναδεικνύω ναύαρχον, ἂν ἐγώ τι πάθω, τὸν διαδεξόμενον Κλέαρχον [2], et une épigramme alors inédite d'Asclépiade :

. . . . ἤν γὰρ ἐγώ τι πάθω, τὶ ποιήσετε;

l'autre cite deux passages d'Aristophanes, le premier dans *la Paix*, le second dans *les Harangueuses* [3]. C'est le passage de cette pièce, si féconde en idées et en situations comiques, où le jeune homme, disputé par plusieurs vieilles femmes, en conséquence des lois nouvelles

---

[1] Theogn., v. 820, ed. Bekker. Voyez aussi Solon, *fragm.* IV, 29; Mimnerm., VI, 2.

[2] Diod. Sic., lib. XIII, c. 98, p. 621.

[3] Εἰρ., v. 169; Εκκλ., v. 1105; 1148, ed. Boisson.

qu'elles-mêmes ont promulguées, et forcé de satisfaire à leurs insatiables désirs, craint de mourir à la peine, et indique d'avance le lieu de sa sépulture :

> ὅμως δ', ἐάν τι πολλὰ πολλάκις παθὼ
> ὑπὸ ταῖνδε ταῖν καταλβάδοιν, δεῦρ' ἐσπλέων,
> θάψαι μ' ἐπ' αὐτῷ τῷ στόματι τῆς ἐσβολῆς.

Il se trouve quelquefois joint avec κάκων. Voyez Homère, *Od.* 6, v. 179; Euripid., *Androm.*, v. 90. Bach cite l'*Il.* ε, v. 566, et Démosthènes, *Philipp.* I, 11 : καὶ γὰρ ἂν οὗτός τι πάθῃ, ταχέως ὑμεῖς ἕτερον Φίλιππον ποιήσετε. Cicéron, *Orat. in Catil.* IV, 2 : *Si quid obtigerit, æquo animo paratoque patiar.*

V. 19. Le mot ἠμιθέων qui se trouve dans ce vers, et qui, selon Francke, appartient à l'âge d'Hésiode, parce que Hésiode a expliqué le sens du mot [1], détermine ce critique à attribuer le distique entier à un rhapsode. On sait en effet qu'il prétend qu'Hésiode est postérieur à Callinus. Mais, même en le supposant, cela ne prouverait rien, puisque le mot se trouve dans Homère [2], ἠμιθέων γένος ἀνδρῶν. Bach rappelle à Francke ce passage qu'il avait oublié. Francke ajoute à ce premier motif deux autres raisons qui ne sont guère plus plausibles. D'abord la répé-

---

[1] Hesiod., Ἔργ., v. 158.
[2] *Il.* μ, v. 23.

tition de γὰρ aux vers 18, 20 et 21, déjà blâmée par Brunck, qui, au vers 18, y substituait μὲν, λαῷ μὲν συμπάντι, du moins dans ses *Analectes*, car il est revenu à la vulgate dans ses *Gnomiques;* et puis, l'idée deux fois reproduite aux vers 17 et 18; en effet, dit Francke,

> λαῷ γὰρ συμπάντι πόθος κρατερόφρονος ἀνδρὸς
> θνήσκοντος. . . .

est la même chose que

> τὸν δ' ὀλίγος στενάχει καὶ μέγας, ἤν τι πάθῃ.

Seulement l'expression est ici plus concise. Mais d'abord ces sortes de répétitions, ou plutôt de redoublements de mots et d'idées, sont trop fréquentes chez les anciens poètes, pour pouvoir supposer, partout où elles se trouvent, la main d'un rhapsode. Ensuite, ici, ce n'est point, à proprement parler, une répétition; στενάχει amène γὰρ πόθος. Les soupirs sont l'effet du regret, et θνήσκοντος y est ajouté pour relever l'idée opposée ζώων δὲ....

V. 20. πύργον; métaphore familière aux écrivains grecs et latins. Citons un exemple de Claudien [1] :

> . . . . . Hic sola pericli
> Turris erat, clypeusque trucem porrectus in hostem.

---

[1] Claud., *In Rufin.* 1, v. 266.

Et un autre de Theognis, qui, selon son usage, paraît ne faire allusion au mot de Callinus que pour le parodier [1] :

ἀκρόπολις καὶ πύργος ἐὼν κενεόφρονι δήμῳ,
Κύρν', ὀλίγης τιμῆς ἔμμορεν ἐσθλὸς ἀνήρ.

Eschyle a dit dans le même sens [2] :

ἀνδρῶν γὰρ ὄντων ἕρκος ἐστὶν ἀσφαλές.

C'est à cette occasion que le scholiaste cite un vers d'Alcée, qui a employé l'expression même de Callinus [3] :

ἄνδρες γὰρ πόλεως πύργος ἀρήϊος.

Mais c'est dans Homère qu'il faut chercher la source de cette locution [4]. La métaphore s'est continuée parmi les grecs modernes. La femme de Kiamis Bey s'écrie en parlant de son époux [5],

Ησουν καὶ 'ς τὴν Τριπολετσὰν πύργος θεμελωμένος.

« Toi qui étais pour Tripolitza une tour solide. »

---

[1] Theogn., v. 233.

[2] Æsch., *Pers.*, v. 347.

[3] Voyez les fragm. XI et XII d'Alcée, p. 20 et 21, ed. Matthiæ, Leipz., 1827.

[4] Hom., *Od.* λ, v. 556.

[5] *Chants pop. de la Grèce*, T. II, p. 62, ch. 18.

II.

Ce vers est cité par Strabon, *Géographie*, liv. XIV, p. 958. On a vu à quelle occasion dans le 1er Excursus. J'ai parlé au même endroit des Cimmériens et de leurs diverses expéditions en Asie.

Au lieu de ὀβριμοεργῶν, quelques-uns lisent ὀμβριμοέργων. La même différence de leçons se remarque dans Tyrtée, 11, 27. Les manuscrits se partagent entre ὄβριμος et ὄμβριμος. Hermann [1] défendait la dernière forme; mais Wolf, dans Homère, a partout rétabli la première et avec raison. Voyez sur cette question Brunck, *ad Æschyl. sept. c. Theb.*, v. 796; Ev. Wassenbergh, *ad schol. Iliad.*, dans son livre sur Homère, Franeker, 1783, p. 124; Wernicke, *ad Triphiod.*, v. 197, et non pas *Wernsdorf*, *p.* 197, comme a écrit par inattention M. Bach, ou plutôt son imprimeur. Cet interprète, au reste, adopte ὀβριμοεργῶν, et l'explique bien en disant : *sic vocantur Cimmerii, non solum quia in Sardium expugnatione ferociter et crudeliter se gesserant, sed superiore etiam tempore per Asiam Minorem tristem paraverant ruinam, cujus Callinus ipse in carmine meminerat.*

---

[1] *De emend. ratione gramm. gr.*, p. 21.

III.

Hémistiche extrait d'Étienne de Byzance, au mot Τρῆρος. Consultez, pour ce qui regarde ce passage et la tribu des Trères, le premier Excursus.

M. Bach, dans son édition, ajoute ici quatre passages de Strabon, où ce géographe cite Callinus.

1° « Les Éphésiens, dit Strabon, XIV, I, 4, n'étaient autrefois que cohabitants d'Éphèse. Alors Éphèse s'appelait aussi *Smyrne*. C'est le nom que lui donne Callinus quand il nomme les Éphésiens, Smyrnéens, dans son *Hymne à Jupiter*, ἐν τῷ πρὸς Δία λόγῳ·

Σμυρναίους δ' ἐλέησον. . . .

Aie pitié des Smyrnéens. . . .

et ailleurs :

μνῆσαι δ', εἴ κοτέ τοι μηρία κάλα βοῶν,

« Rappelle-toi, si jamais de belles cuisses de bœufs... etc.» M. Coray, dans la note de son édition de Strabon sur ce passage, voulait que l'on écrivît μνήσαι, d'après d'autres éditeurs; mais, comme l'a remarqué Bach, le sens demande ici μνῆσαι, 2me pers. imp. moy., et non μνήσαι,

3me pers. aor. opt. act. Casaubon a ajouté, pour compléter le sens, et comme premiers mots du vers suivant,

Σμυρναῖοι κατέκηραν.

conjecture probable et que proposait aussi J. Scaliger.

2° Strabon, XIII, 4, 8, rapporte à Callinus la forme ionienne, adoptée par ceux de Skepsios, qui disaient les *Esioniens*, au lieu de *Asioniens*; εἰκάζουσιν λέγεσθαι Ησιονεῖς τοὺς Ασιονεῖς.

3° Il cite encore Callinus, à propos du départ des Troyens de l'Ile de Crète. Il le nomme ὁ τῆς ἐλεγείας ποιητής.

4° Le témoignage de Callinus est enfin invoqué par Strabon, XIV, 4, 3, touchant la mort de Calchas à Claros et les pays habités par ceux qui accompagnaient Mopsus.

Pour ces trois dernières citations, où les paroles du poète ne sont pas expressément conservées, il suffit de renvoyer aux passages originaux.

TYRTÉE.

I

Ce premier fragment est tiré du discours de Lycurgue contre Léocrate. Il se trouve à la page 162 de l'édition d'Henri Estienne, et à la page 226, t. III, des Orateurs attiques de Bekker. Lycurgue, pour prouver combien était appréciée, dès les anciens temps, la valeur des Athéniens, dit que le Dieu ordonna aux Spartiates de demander un chef à Athènes. « Aucun des Grecs, ajoute-t-il, n'ignore que les Athéniens leur donnèrent Tyrtée pour général; qu'avec lui ils triomphèrent de leurs ennemis et formèrent leur jeunesse aux vertus et aux exercices militaires; ils se défendaient ainsi non-seulement contre les dangers présents, mais contre les menaces de l'avenir. Il composa et leur laissa des élégies dont le chant entretenait leur courage; et les Spartiates, qui n'estiment aucun autre poète, ont pour lui une si grande admiration, qu'ils décrétèrent que les soldats en campagne se rassembleraient souvent tout armés devant la tente du Roi,

pour entendre réciter les poèmes de Tyrtée. C'était à leurs yeux le plus puissant encouragement à mourir pour la patrie. Il est utile de vous rappeler ces vers; vous concevrez, en les entendant, pourquoi ils étaient si hautement appréciés par les Lacédémoniens. » C'est ainsi que l'orateur amène la citation du fragment que l'on place ordinairement le premier.

« Dans ce chant de Tyrtée, dit M. de Châteaubriand [1], le poète a déployé toutes les ressources de son génie. A la fois pathétique et élevé, son vers gémit avec la patrie ou brûle de tous les feux de la guerre. Pour exciter le jeune héros à la défense de son pays, il appelle toutes les passions, touche toutes les cordes du cœur. »

V. 1. Plusieurs ont pensé que le commencement de cette élégie était perdu, à cause du mot γὰρ, qui semble indiquer que ce premier vers est la suite d'une pensée précédente. Mais cette forme d'exorde avec le *car* était familière aux Grecs et même aux Latins, surtout dans les phrases interrogatives. Homère, Euripide, certains prosateurs, Josèphe entr'autres [2], en donnent des exemples. Budée [3] regarde le γὰρ comme un signe habituel

---

[1] *OEuv. compl.*, T. I, p. 135, *Essai sur les Révolutions.*

[2] Hom., *Il.* α, v. 121; *Od.* κ, v. 337, 382, 501; Eurip., *Ion.*, v. 971; Joseph., *de Bell. Jud.*, III, 8, 5.

[3] Bud., *Comm. ling. gr.*, p. 794, éd. Ascens. Markland, sur *l'Iphig. en Taur.*, v. 936, p. 185, éd. Leipzig.

d'interrogation. Les Latins ont employé dans ce sens cette espèce de conjonction explétive. Virgile [1]:

> Nam quis te, juvenum confidentissime, nostras
> Jussit adire domos? . . . .

quoique Donat [2] explique *namquis* par *quisnam*, ce qu'il appelle une *anastrophe* ou inversion de mots. L'interrogation n'est pas même absolument nécessaire pour que le *car* se trouve placé au commencement d'un discours. Voyez en latin Plaute, en grec Homère, Élien, et surtout le passage classique d'Hérodote [3] où Denys de Phocée commence ainsi sa harangue : « *Car* nos affaires sont sur le tranchant d'un rasoir, » ἐπὶ ξυροῦ γὰρ τῆς ἀκμῆς ἔχεται ἡμῖν τὰ πράγματα. Longin [4] appelle cette forme une *hyperbate*. Avant d'énoncer son avis, l'orateur présente le motif qui l'a déterminé. La remarque de Longin s'applique au passage d'Hérodote, mais elle aurait moins de justesse à l'égard des autres que nous avons cités. Dans la plupart de ces passages, le γὰρ n'est qu'emphatique. Il donne à la phrase un mouvement plus vif; c'est ce qu'il

---

[1] *Georg.*, IV, v. 445.

[2] *Sur Térence*, *Phorm.* V, 1, 5 ou IV, 6, 5, suivant d'autres éditions.

[3] Plaut., *Aulul.* V, 1, 4; Homer., *Od.* ι, v. 523; κ, 174, 226; Ælian., *Hist. div.*, IV, 29; Hérod., VI, 11.

[4] Long., *De Subl.*, c. 22.

faut exprimer dans la traduction. *Incipiendi vim habet*, dit Donat [1] en parlant de *nam;* et il ajoute : *Figura hæc apta commotis est aliqua re nova.* Il faut donc rendre la particule par une tournure animée. Pareille observation reparaît souvent en grec ; une conjonction se traduit par une forme de style. Bach dit que γὰρ est pour γε ἄρ ou ἄρα, et qu'il répond au *ia* des Allemands.

— ἐνί προμάχοισι pour ἐπὶ a été adopté d'après Bekker et Francke, approuvés par Coray et Boissonade. Il répond mieux peut-être au dernier vers ἐν προμάχοισι πεσών ; mais les manuscrits donnent tous ἐπὶ, et je l'ai laissé avec Bach.

Quant aux passages des anciens qui se rapprochent de la pensée de Tyrtée dans ces premiers vers, et qui servent de développement au mot d'Horace [2]

Dulce et decorum est pro patria mori,

si on voulait les rappeler, il faudrait citer toute l'antiquité. Dans ces petits états de la vieille Grèce, la guerre étrangère était presque toujours ce qu'est parmi nous la guerre civile. Quelques lieues séparaient de l'ennemi, et les femmes le voyaient du haut des remparts; le soldat n'était pas un homme de métier, presque toujours indifférent aux deux partis; le soldat était laboureur, propriété-

---

[1] *In Terent. Adelph.*, Prol., v. 15.
[2] Hor., *Od.*, III, 2, 13.

taire, citoyen. L'ignorance de la poudre rendait les combats bien plus sanglants, et celle de la chirurgie les blessures bien plus dangereuses; presque toutes étaient mortelles. Chaque bataille n'était qu'une multitude de duels, et une fois qu'on s'était pris corps à corps, il fallait tuer ou être tué. L'esclavage, souvent le plus affreux, consacré par le droit des nations, la ruine, la misère, la mendicité, résultats de l'absence de civilisation et de communications sociales, étaient les conséquences forcées d'une défaite. D'après tout cela, on conçoit que le courage personnel à la guerre était d'une nécessité beaucoup plus imminente qu'aujourd'hui. Cela ne signifie pas que nous soyons moins braves que les anciens. Il n'est point d'officier de grenadiers qui ne le soit autant que Aristomènes, mais Aristomènes avait cent raisons de plus pour l'être; voilà tout ce que je veux dire. Aussi, dans Homère et Tyrtée, les exhortations à la mort ne sont pas des phrases, les cris de patrie et de liberté des mots vagues ou des bouts de vers, comme quelquefois chez nous. Patrie et liberté, c'est toute l'existence. Le vaincu qui ne meurt pas est esclave ou mendiant, lui, sa femme, ses enfants, toute sa famille; ses biens sont ravagés, sa maison brûlée; cela est clair, positif, et se touche au doigt et à l'œil. C'était alors surtout qu'on pouvait dire avec le poète de notre âge [1] :

---

[1] Béranger, *Le Retour dans la patrie.*

Ah! qu'un exilé doit souffrir!

μέγιστον κακὸν, s'écrie Polynice [1], ἔργῳ δ' ἐστὶ μεῖζον ἢ λόγῳ. N'en allait-il pas de même dans ces républiques italiennes du moyen âge, qui rappellent et expliquent si souvent l'antique Grèce? Voyez le Dante [2] :

Tu lascerai ogni cosa diletta
Più caramente; e questo è quello strale
Che l'arco dell' esilio pria saetta.

Tu proverai siccome sa di sale
Lo pane altrui, e com'è duro calle
Lo scendere e'l salir per l'altrui scale.

V. 3. C'est le mot de Virgile [3] :

. . . Nos dulcia linquimus arva,
Nos patriam fugimus. . . .

Francke met ἣν δ' αὐτοῦ; il trouve cette forme plus ionique, plus homérique que τὴν δ' αὐτοῦ que lisent tous les autres. Hermann se range entièrement à l'avis de Francke dans sa lettre à M. Bach, publiée dans le supplément de l'édition de Tyrtée de ce dernier.

---

[1] Eurip., *Phœnic.*, v. 389. Voyez aussi Oppian., *Halieutic.*, I, 277.

[2] Dante, *Div. Comm.*, Paradiso, c. XVII, t. 19 et 20.

[3] *Bucol.*, Ecl. I, 3.

V. 4. πτωχεύειν. La différence entre πτώχεια et πενία est exprimée dans ces vers d'Aristophane [1] :

πτωχοῦ μὲν γὰρ βίος, ὃν σὺ λέγεις, ζῆν ἐστιν μηδὲν ἔχοντα·
τοῦ δὲ πένητος, ζῆν φειδόμενον καὶ τοῖς ἔργοις προσέχοντα,
περιγίγνεσθαι δ'αὐτῷ μηδὲν, μὴ μέντοι μηδ' ἐπιλείπειν.

Un républicain pouvait, jusqu'à un certain point, se faire gloire de l'état de πένητος, malgré l'affreux tableau qu'en trace Théognis [2]; celui du πτωχοῦ était toujours une honte. Homère a dit comme Tyrtée [3] :

πλαγκτοσύνης δ'οὐκ ἔστι κακώτερον ἄλλο βροτοῖσιν.

Si les voyages font les délices des modernes, les anciens ont eu en général une grande aversion pour le séjour en pays étranger. De-là Hésiode [4] :

οἴκοι βέλτερον εἶναι, ἐπεὶ βλαβερὸν τὸ θύρηφι.

V. 7. J'ai suivi la leçon adoptée par Boissonade et Bekker. C'est celle d'Estienne, d'Hertel, de Winterton et de Taylor. Scaliger lisait : ἐχθρὸς γὰρ τούτοισι μετέσσεται; Osius : ἐχθρὸς γὰρ καὶ τοῖσι; Melanchton : ἐχθρὸς γὰρ δὴ τοῖσι,

---

[1] Aristoph., *Plutus*, v. 552.
[2] Theogn., v. 177.
[3] *Od.* ε, v. 343.
[4] Εργ. καὶ Ημ., v. 365.

leçon que Brunck [1] a cru avoir trouvée le premier. Heinrich, cité par Francke, appuie notre leçon de deux manuscrits précieux qu'il avait consultés. Par-là, du moins, le vers est scandé. Il ne l'est pas dans l'édition de Klotz et de ceux qui lisent ἐχθρὸς γὰρ τοῖσι. Klotz approuvait cependant la conjecture de Taylor, ἔχθιστος γὰρ τοῖσι.

La pensée de Tyrtée est dans Théognis [2].

> οὐδείς τοι φείγοντι φίλος καὶ πιστὸς ἑταῖρος·
> τῆς δὲ φυγῆς ἐστὶν τοῦτ' ἀνιηρότερον.

Nous rencontrerons souvent des idées et même des vers entiers de Tyrtée qui se trouvent exactement les mêmes dans Théognis; il n'en faut pas conclure qu'ils soient l'ouvrage des rhapsodes, ni qu'ils aient été intercalés à diverses époques, soit dans l'un, soit dans l'autre poète; il est plus probable qu'ils appartenaient d'abord à Tyrtée. Comme les pièces de celui-ci étaient fort connues, puisqu'on les chantait si souvent à Sparte et ailleurs, Théognis, ou, si l'on veut, les auteurs des *Theognidea*, qui ne sont qu'un assemblage de maximes et de préceptes philosophiques et domestiques, lui empruntèrent quelques vers qui rentraient dans leurs pensées et dans leur style. Ceci pouvait arriver fréquemment, car l'École gnomique, comme toutes les écoles de poésie, a une manière qui est

---

[1] Brunck., *Gnomic.*, p. 305.
[2] Theogn., v. 209.

à elle, qu'on reconnaît dans tous les écrivains qui lui appartiennent, et qui se rapproche assez du style d'Homère dans l'Odyssée, sans en avoir cependant la naïveté. Ce qui confirme cette opinion, c'est que Théognis cite presque toujours Tyrtée avec intention, et souvent dans le dessein formel de le parodier, comme il sera prouvé plus tard.

V. 8. Encore la même pensée dans Homère et dans Théognis [1].

V. 9. Αἰσχύνει τε γένος. Les Grecs, surtout dans les âges héroïques et dans ceux qui les suivirent immédiatement, attachèrent une grande importance à la noblesse de race; de-là les noms patronymiques, *Atride*, *Pélide*, *Tydide*, etc. Dans la suite, et lorsque toutes les cités eurent adopté le régime républicain, l'influence aristocratique diminua peu à peu, mais beaucoup moins dans la race dorienne que dans la race ionienne. Un des écrits les plus complets sur ce point des mœurs antiques est la préface du Théognis de Welcker [2]. Partout d'ailleurs on estima toujours ceux qui descendaient d'ancêtres illustres par leurs vertus ou leurs talents; on tenait à prouver une origine pure et à ne point dégénérer de ses pères. « Je ne déshonore point ma race, τὸ γένος οὐ καταισχυνῶ, dit le

---

[1] Hom., *Od.* ξ, v. 158; Theogn., v. 389 et suiv.

[2] Voyez ma note sur le v. 3 du fragm. IV de Tyrtée.

sycophante d'Aristophanes [1], tout le monde dans ma famille a toujours été mouchard de père en fils. » En employant cette expression, Aristophanes paraît avoir voulu parodier Euripide, à qui elle est familière. Ainsi dans Oreste [2],

ἡ Τυνδαρὶς παῖς, ἣ κατῃσχυνεν γένος.

Dans les Bacchantes [3],

Εχίονος δ' ὢν παῖς, κατασχύνεις γένος.

Quant au second membre de la phrase, ἀγλαὸν εἶδος, il est tout-à-fait dans le génie grec. Ce peuple enthousiaste de la beauté mettait au rang des maux les plus cruels cette altération des formes extérieures, cette dégradation physique, suite inévitable de la misère et d'une habitude de pénurie et d'avilissement. Apollonius de Tyane, dans sa lettre 71, adressée aux Ioniens, leur reproche d'avoir dégénéré de la vertu de leurs ancêtres, et de ne plus mériter ce nom de ἕλληνες, qu'ils prétendaient porter à juste titre, et il ajoute : Ελλησι δ' ὥσπερ ἔθη καὶ νόμοι καὶ γλῶττα καὶ βίος ἴδιος, οὕτω καὶ σχῆμα καὶ εἶδος ἀνθρώπων. Et dans la lettre 72, à son frère Hestiée, il blâme celui-ci d'avoir

---

[1] Aristoph., *Aves*, v. 1437 (1451).
[2] *Orest.*, v. 1160 (1154); 1147, ed. Boisson.
[3] *Bacch.*, v. 246 (265).

changé son nom grec contre un nom romain, *Lucretius* ou *Lupercus*, comme c'était alors la mode dans l'Asie Mineure; et il ajoute : αἰσχρὸν εἰ ὄνομα μὲν ἔχεις τινὸς, τὸ δὲ εἶδος αὐτοῦ μὴ ἔχοις. εἶδος serait ici ce caractère de physionomie qui distingue un peuple d'un autre, et à l'aide duquel on reconnaît les races au milieu même des mélanges que la politique leur a fait subir. Les derniers vers de cette élégie nous donneront lieu de revenir sur l'estime des Grecs pour la beauté.

V. 10. Beaucoup lisent ἀθυμία ou ἀθυμή. Je préfère l'autre leçon, avec les plus savants et les plus récents éditeurs. Il s'agit plutôt ici, dit Klotz, de la honte, du mépris qui attendent le lâche, que du découragement, ἀθυμή. Cependant la leçon ἀθυμία, que défend Francke, n'est pas inadmissible. Mais il faut rejeter entièrement, comme ne s'appuyant que sur l'imagination du commentateur, la leçon παισὶ δ' ἀτιμίη, proposée par Ev. Wassenbergh [1]. Ce qui le tourmentait, c'était le mot πᾶσα. πᾶσα, dit-il, *nihili est*. Mais πᾶσα se trouve à chaque page des poètes grecs pour παντοίη, *toute sorte de*... Voyez seulement Homère [2]. Et de même chez les prosateurs; par exemple Aristide, tom. I, p. 537, Febb. ἄνεμοι πάντες; p. 615, μεθ' ὅπλων

---

[1] *De Traject. in Sel. e Schol. Valcken.*, t. II, p. 23, Amsterd. 1827.

[2] *Il.* ι, v. 52, 60; *Od.* ι, v. 196; ι, 19, 422, etc.

ἀπάντων; p. 414, ναυτῶν ἀπάντων, qui ne signifie pas *tous les marins*, mais *des marins de toute sorte*; etc.

— κακότης, je l'explique par vice, lâcheté, dégradation morale. Le besoin et l'exil conduisent au vice aussi bien qu'à la laideur. Hésiode et Solon l'emploient dans le même sens[1]. D'autres l'ont traduit par *malheur, chagrin*, mais ce serait une répétition des idées exprimées plus haut.

V. 11. ὥρη, soins, considération, inquiétude à l'égard de quelqu'un; d'où l'on a fait ὀλιγωρεῖν, c'est-à-dire ὀλίγην ὥραν ἔχειν. On trouve dans Hérodote, II, 4, ὥρην ἔχειν τινός, et III, 155 : τῆς οὐδεμίη ἔσται ὥρη. Je ne puis m'empêcher de citer sur cette expression l'excellente note de Walckenaer, telle que la donne Schweighauser[2]. « *Ad hujus scribendi normam idem esset*, τῆς μηδεμίην ὥρην ἕξεις, *aut* οὐδεμίην ὥρην ποίησεαι, *rem parvi pendere vel nihili. Sic dicebatur ionice.* ὥρη *et veteribus Atticis* ὥρα curam *notabat : veteres dico, neque enim apud alios illud invenietur, et ne apud horum quidem imitatores elegantiores, Aristiden aut Lucianum; nam non sunt, non certe videntur esse Luciani libelli* de Astrologia *et* de Syria Dea, *in quibus etiam occurrit illud ionicum*, t. II, p. 372 et

---

[1] Hesiod., Ἔργ., v. 93; Solon, *fragm.* XIX, cité par Diogène Laërce, I, 52, et par Plut., *in Solon*. Voyez aussi Schweigh., *Lexicon Herod.*, t. II, p. 3.

[2] Hérod., t. V, part. II, p. 157.

t. III, p. 466. Vid. P. Leopard. *Emend.* VI, c. 21; Bergler. *ad Alciphr.*, p. 112; Theoc., IX, 20 : ἔχω δέ τοι οὐ τόσον ὥραν χείματος; Soph., *OEd. colon.*, v. 377 (386 ou 399): *Putasne* ἐμοῦ θεοὺς ὥραν τω' ἕξειν; *ibid.*, v. 292 (300 ou 304): ἢ φροντίδ' ἕξειν. *Correctionis eget vers.* 270 (*alias* 282 *et* 277, *ed. Brunck, qui Valckenarii nutum secutus*, ὥραν *pro* μοῖραν *correxit, et* τῶν θεῶν *pro* τοὺς θεούς). *Sæpius a librariis depravatum latet hinc factum* πολυωρεῖν; *contrarium dicitur* ὀλιγώρως ἔχειν *Isæo, Lysiæ, cæterisque;* ἐν ὀλιγωρίᾳ ποιεῖσθαι, Thucyd., p. 240, 77. *Athenis dum dirissime pestis grassabatur*, p. 131, 83 (11, 52) ὑπερβιαζομένου τοῦ κακοῦ, οἱ ἄνθρωποι. . . ἐς ὀλιγωρίαν ἐτράποντο καὶ ἱερῶν καὶ ὁσίων. *Lucretius expressit*, VI, 1274 :

> Nec jam relligio, Divum nec numina magni
> Pendebantur; enim præsens dolor exsuperabat.

Nec mirum, nam et in tali calamitate, νοσεῖ τὰ τῶν θεῶν, οὐδὲ τιμᾶσθαι θέλει. »

Leclerc voulait ὥρη, que donnent tous les manuscrits de Bekker, et il le prenait dans le sens de *beauté, jeunesse.* Le traducteur allemand Stock, en approuvant la première explication de cette phrase et la leçon ὥρη, traduit cependant d'après l'opinion de Leclerc, et comme si ὥρη et αἰδὼς étaient la qualité et le sentiment du lâche lui-même et non de ceux parmi lesquels il habite. Voici ses vers :

> So ist auf immer dahin die Schönheit des irrenden Mannes,
> Und für die künftige Zeit völlig vernichtet die Schaam.

Je pourrais en plusieurs endroits relever ainsi chez les autres traducteurs des interprétations qui ne me paraissent pas exactes ; je ne le crois utile que lorsqu'il peut y avoir incertitude réelle sur le sens. C'est au lecteur curieux de ces sortes de rapprochements à juger qui a raison. En général, le dernier traducteur doit mieux faire que ceux qui l'ont précédé, parce qu'il a plus de points de comparaison qui le mettent à même de discerner le vrai. C'est un mérite tout-à-fait relatif.

Thiersch [1] prétend que les mots εἶθ' οὕτως appartiennent à Lycurgue et non à Tyrtée : εἶθ' οὕτως, *nempe* λέγει ὁ Τυρταῖος. Rien ne justifie cette conjecture. Francke écrit εἰ δ' οὕτως, principalement d'après l'observation de Heinrich, que εἶτα ne se trouve jamais dans Homère ni dans Hésiode. En le supposant, ce ne serait point une raison pour qu'il ne se trouvât point dans Tyrtée. Il faut bien qu'un mot se rencontre quelque part pour la première fois. Ensuite, il ne pense pas les vers assez liés entre eux. Pour remédier à ce défaut, il retranche les deux distiques suivants, qu'il attribue à des rhapsodes ; et comme il a vu dans Isocrate une expression à peu près semblable à ψυχέων μηκέτι φειδόμενοι [2], il prétend que l'interpolation est plus ancienne qu'Isocrate. Mais cela même était une raison de plus pour ne pas suspecter le passage. J'avoue

---

[1] *Acta philol. monac.*, III, p. 622.

[2] Isocr., *Archid.*, p. 135, ed. Coraï.

qu'en retranchant ces quatre vers, le morceau acquiert, selon nos idées, plus de vigueur et de suite. Ce n'est cependant pas une raison suffisante pour proscrire des vers dont Isocrate aurait jugé une expression digne d'être imitée.

V. 12. γίγνεται. D'autres ont γίνεται, mais γίγνεται est la forme antique et véritable [1]. Mœris l'appelle *attique*, mais dans Mœris et d'autres grammairiens, ἀττικῶς veut dire le plus souvent γενναίως, ἀληθῶς.

V. 13. θυμῷ. . . . μαχώμεθα, combattons avec courage; d'où l'on a fait le verbe θυμομαχεῖν, employé par Plutarque et Diodore de Sicile [2].

V. 14. On retrouve la même idée au fragment XI et dans Solon, v. 46 :

φειδωλὴν ψυχῆς μηδεμίαν θέμενος.

V. 17. ποιεῖσθε. On lisait partout ποιεῖτε. Ma leçon, soupçonnée par Heinrich, confirmée ensuite par trois manuscrits, est celle de Bekker, de Francke, de Boissonade et de Bach. Le moyen vaut certainement mieux ici. Quoique

---

[1] Voyez Valckenaer *ad Eurip. Phœniss.*, v. 1396.

[2] Plut., *Demetr.*, c. 22; Diod. sic., *Bibl.*, *hist.*, l. XVII, c. 33, et la note de Wesseling sur ce passage.

l'actif s'emploie souvent pour le moyen, ce n'est, comme l'a remarqué le second de ces éditeurs, que dans certains verbes, παύειν, καλύπτειν, αἴρειν, etc.[1].

Elle est plus énergique encore, ce me semble, que l'expression de Tyrtée, celle du chantre moderne d'un Klephte fameux, Nikotzaras[2] :

σίδηρον βάλτε 'ς τὴν καρδιὰν, καὶ χάλκωμα 'ς τὰ στήθη.

« Mettez-vous du fer dans le cœur et de l'airain dans la poitrine. »

V. 19. Klotz fait de τοὺς παλαιοτέρους une espèce d'accusatif absolu indépendant de γεραιούς, « quant aux vétérans, etc... » Klotz se trompe. Les mots γεραιούς et παλαιοτέρους sont tous deux gouvernés par καταλείποντες. Ces réunions d'expressions synonymes, ces *confusiones enuntiationum*, comme les appellent les rhéteurs, sont très fréquentes dans les anciens poètes. Il suffit de se rappeler les formes homériques θηλύτεραί τε γυναῖκες, νέκυες κατατεθνηῶτες, etc. Tyrtée, au v. 26, donne un second exemple de ces formes. Les Dialogues de Platon en sont remplis. Voyez, par exemple, dans le Phédon, p. 70, D, E, c. 15 : μὴ τοίνυν κατ' ἀνθρώπων σκόπει... κ. τ. λ. Que dites-vous du

---

[1] Lobeck *ad Sophocl. Aj.*, v. 129, p. 235; Elmsley *ad Med.*, v. 769, p. 211, ed. Lips.

[2] Fauriel, *Ch. pop. de la Grèce*, ch. 32, t. I, p. 192.

verset 20 du 1er ch. de S. Jean : « Car il confessa et ne nia point, il confessa et dit qu'il n'était pas le Christ. » ? Ceux qui se rappellent ces passages ne sont guère tentés de corriger Tyrtée, à moins qu'ils ne veuillent ôter aux écrivains toute leur rouille de vénérable antiquité.

V. 25. Il me semble que l'idée de Tyrtée et le tableau qu'il présente dans la fin de cette élégie ont été mal compris par presque tous les interprètes, à l'exception de quelques Allemands, de M. Didot et du dernier traducteur en prose française, M. Hautôme; encore ces deux derniers n'ont-ils point fait complètement ressortir la pensée grecque. Je ne parle point de ceux qui ont éludé la difficulté par un scrupule déplacé. Lamberti, dans une langue plus hardie que la nôtre, a introduit là un *manto incomposto*, etc., qui ne se trouve point dans le texte. Son dernier vers cependant en décèle l'entière intelligence :

. . . . Fa sempre mostra
Bella e vaga di se, comunque ei giaccia.

Bilderdijk paraît ne s'en être pas douté, ou n'a pas voulu l'exprimer. Sa traduction de Tyrtée me semble d'ailleurs au-dessous de sa réputation. Quand on s'avise de faire dire à Tyrtée, en parlant d'un guerrier grec :

Uit de armen van een maagd den dood in d' arm te vlien,

on se met au rang de Poinsinet de Sivry. Le révérend Polwhele, traducteur anglais, nous dit en cet endroit : *The remainder is omitted on account of its indelicacy.* La délicatesse d'une jeune miss est placée fort à propos quand il s'agit d'un vieux soldat qui meurt. L'exactitude d'abord et l'intention de l'original. Si vous êtes si délicat, qui vous force à traduire Tyrtée pour le châtrer? Laissez-le. Je m'étonne que, parmi les Allemands, si excellents interprètes, en général, de la pensée antique, il s'en soit trouvé qui aient échoué aussi à ce passage. Klotz et Stock voient dans le mouvement de la main du vieillard expirant un trait de pudeur et de modestie. Ils citent à l'appui une foule d'exemples. C'est Lucrèce après le coup de poignard, c'est Jules-César massacré, c'est la vestale condamnée par Domitien, c'est Olympias, mère d'Alexandre, c'est la Thisbé d'Ovide [1] :

> Tunc quoque cura fuit partes velare tegendas,
> Quum caderet, castique decus servare pudoris.

C'est enfin celle de Lafontaine [2] :

> Elle tombe, et tombant, range ses vêtements,
> Dernier trait de pudeur à ses derniers moments.

---

[1] Ovid., *Métam.*, XIII, 479.
[2] Lafont., *Les filles de Minée.*

« Car pourquoi, dit Klotz en citant Lafontaine, pourquoi imiterions-nous la morgue ou l'ignorance de ceux qui ne lisent que les anciens, et négligent ou méprisent les modernes, souvent égaux aux anciens? » Fort bien dit, mais ce n'est pas une raison pour supposer aux vieux soldats grecs une modestie à laquelle ils ne songeaient pas. En interprétant ainsi, les derniers vers n'offriraient plus de sens. Car pourquoi les jeunes gens seraient-ils immodestes, quand les vieillards craignent de l'être?

Aussi la plupart des traducteurs s'égarent-ils dans la dernière phrase. Selon les uns, et presque tous les interprètes latins sont de ce nombre, le verbe ἐπέοικεν se rapporte au vieillard qui cherche à se montrer aussi brave à la guerre que le jeune homme dans toute la vigueur de l'âge. πάντα, dans ce cas, serait un accusatif absolu, et il faudrait traduire : « Dans toutes les positions, dans toutes ses démarches, dans toute sa conduite, le vieillard est semblable au jeune homme, etc. » Il suffit de lire avec attention tout le passage pour voir que ce sens est inadmissible. Le second sens est celui que j'ai suivi moi-même. Ce qui embarrasse plusieurs commentateurs, c'est que le verbe ἔχῃ est au singulier, et qu'il devrait y avoir ἔχωσι, pour se rapporter à νέοισι. Mais cette difficulté ne devait pas les arrêter un moment. Un tel changement de nombre n'a pas de quoi nous étonner dans les vieux poètes ; et, en tout cas, plutôt que de faire dire à Tyrtée un non-sens, il valait mieux changer νέοισι en νέῳ δέ τε, comme dans le passage d'Homère que je cite plus bas.

C'est ce que voulaient Thiersch et le savant dont l'opinion se trouve consignée, selon Francke, dans la *Bibliothèque germanique universelle* [1]. Ce dernier même, en lisant νέοισι, propose le pronom τὶς pour sujet du verbe ἔχῃ, quoiqu'il ne le pense pas absolument nécessaire. Il lit :

ὄφρ' ἄρα τίς χ' ἥβης ἀγλαὸν ἄνθος ἔχῃ.

De là vient, à son avis, l'imitation de Théognis [2],

. . . . ὄφρα τις ἥβης
ἀγλαὸν ἄνθος ἔχων, καὶ φρεσὶν ἐσθλά νοῇ.

Le vers de Théognis ne prouve pas mieux en faveur d'une correction que celui d'Homère. D'ailleurs l'inutilité de ce τὶς est clairement démontrée par Hermann [3]. Pinzger et Coray faisaient rapporter le verbe ἔχῃ à ἄνθος, comme sujet de la phrase, et lui donnaient pour régime direct τοὺς νέους sous-entendu. Je ne suis pas non plus de l'avis de Thiersch, qui lisait ὄφρ' ἂν τῆς ἥβης. S'il fallait absolument changer le texte vulgaire ὄφρ' ἄρα τῆς, je préférerais encore

---

[1] Vol. XII, sect. 1, p. 149; Thiersch, *Act. phil. monac.*, I, p. 216; II, p. 269; III, p. 621.

[2] Theogn., v. 1001 (982 ed. Brunck.).

[3] Herm., *ad Viger.*, p. 934. Voyez Eurip., *Suppl.*, v. 452; Heindorf, *ad Gorg.*, p. 105; *ad Protag.*, p. 499; Bach, *Tyrt.*, p. 103.

ὄφρ' ἐρατῆς, proposé par Valckenaer, et soutenu par Hermann, Jacobs et Boissonade [1]. M. Bach m'ayant appris depuis que cette conjecture se trouvait confirmée par le *Codex Rehdig.* au rapport de Passov [2], et par les MM^us. A, B, L, P, où on lit seulement ἀρετῆς, par une transposition dont il y a bien des exemples, j'ai admis ἐρατῆς dans le texte. La seule objection qu'on pourrait faire, c'est que ἐρατός se trouve encore au vers suivant. Je ne désapprouverais pas trop non plus la correction proposée par Ev. Wassenbergh [3], qui lit :

ὄφρ' ἂν Ἄρης ἥβης ἀγλαὸν ἄνθος ἕλῃ.

« Lorsque Mars lui enlève la fleur brillante de la jeunesse. » La leçon est pourtant bien hardie; et puis, il faut supposer qu'on peut donner à ὄφρα le sens de *tum quum*, au moment que. Quoi qu'il en soit, revenons à l'essentiel.

Si l'on se rappelle les mœurs de la Grèce, si l'on songe que nul peuple ne fut jamais épris d'un amour plus passionné pour la beauté, pour la force physique, pour tout ce qui peut présenter l'homme et la femme dans le plein développement de leurs facultés corporelles; que de-là naquit la désespérante perfection de leur statuaire; que

---

[1] Valcken., *Diat. Eurip.*, p. 293; Jacobs, *Anthol. Palat.*, p. 912; Boisson., *in Tyrt.*, p. 259.

[2] Pass., *Sched. critic.*, p. 30.

[3] Wassenb., *loc. laud.*, p. 24.

cette idée de beauté, vivant dans les temples, les spectacles, les assemblées, dominant les arts et la poésie, ne devait jamais se perdre de vue, même en présence des supplices et de la mort; que, dans des temps postérieurs, le ciseau qui conserva au Laocoon toute la dignité de la figure humaine au milieu des plus cuisantes douleurs, ne fit qu'individualiser une pensée fondamentale du génie grec, on concevra quel fut, dans le tableau qui termine cette élégie, l'intention de Tyrtée; l'homme, selon lui, doit être, même dans la mort, fier de sa jeunesse et de sa beauté, honteux de son impuissance et de sa laideur. L'Iliade nous présente la même image; c'est dans le sublime discours du vieux Priam [1].

. . . . νέῳ δέ τε πάντ' ἐπέοικεν
Ἀρηϊκταμένῳ, δεδαϊγμένῳ ὀξέϊ χαλκῷ,
κεῖσθαι· πάντα δὲ καλὰ, θανόντι περ, ὅ, τι φανήῃ·
ἀλλ' ὅτε δὴ πολιόν τε κάρη, πολιόν τε γένειον,
αἰδῶ τε αἰσχύνωσι κύνες κταμένοιο γέροντος,
τοῦτο δὴ οἴκτιστον πέλεται δειλοῖσι βροτοῖσιν.

Ce que je traduirais ainsi :

Oui ! même dans la mort, tout sied bien au jeune âge.
Quand l'homme, jeune encor, tombe aux champs du carnage,
Tout déchiré qu'il est du fer ensanglanté,
Partout il n'offre aux yeux que vigueur et beauté.

---

[1] *Il.* χ, v. 71.

Mais alors que des chiens la gueule dévorante
Souille le menton blanc, la tête grisonnante,
Le sexe du vieillard! ah! mortels malheureux,
Voilà de tous vos maux le mal le plus affreux!

Ce passage suffisait pour expliquer complètement Tyrtée. Ernesti avait déjà rapproché dans ses notes le second poète du premier, et le savant archevêque de Salonique, Eustathe, est d'accord avec moi dans l'explication qu'il donne des vers d'Homère [1]. Est-ce donc par pudeur que le vieillard couvre de ses mains le signe de son sexe? Non, c'est un mouvement naturel qui le force à le dérober à la sanglante ironie des hommes autant qu'à la dent des chiens. C'est là l'explication du νεμεσητὸν ἰδεῖν. Le jeune homme en tombant n'a rien à cacher aux regards; il sait que, jusqu'après sa mort, la vue de cette fleur brillante de puberté, comme parle Tyrtée, excitera l'admiration même de ses ennemis, et fera dire à tous : Il fut aussi beau que brave. Que ces mœurs soient blâmables ou louables, ce n'est point là la question; pour le moment, je me contente de faire comprendre le texte. Avant de décider cependant si, même sous ce rapport, nous avons toujours mieux valu que les anciens, on pourra se rappeler certains passages des histoires modernes. Je ne parle point des saturnales de la révolution, mais voici ce que je lis dans De Thou, liv. LII, année 1572. On voit qu'il s'agit de

[1] P. 1354, lig. 5, ed. Basil.; p. 1257, lig. 43, ed. Rom.

cette Saint-Barthélemy, plus féconde, peut-être, en égarements de toute espèce que 92 et 93.

« A mesure qu'on massacrait ces malheureux, dit le grave historien[1], on jetait leurs corps devant le château, sous les yeux du Roi, de la Reine, et de toute la cour; et les dames venaient en foule, avec encore plus d'impudence que de curiosité, considérer ces cadavres nuds, sans qu'il parût qu'un si horrible spectacle leur fît la moindre peine. On en remarqua qui avaient les yeux attachés sur le corps du baron du Pont, pour voir si elles y trouveraient quelque cause ou quelque marque de l'impuissance qu'on lui reprochait. »

Où ai-je lu un fait à peu près semblable, à propos des Turcs au siége de Belgrade? Ce qui est certain, c'est que, ni en Turquie, ni en France, il n'y avait d'enthousiasme pour la beauté qui pût servir, en quelque sorte, d'excuse à l'impudeur.

Les derniers vers de ce morceau présentent un assez grand nombre de variantes. Au v. 25, la plupart des éditions ont ἐν χερσὶν. J'ai suivi les manuscrits B et Rehdig, Osann, Boissonade et Bach.

V. 26. L'alliance du pluriel αἰσχρὰ avec le singulier νεμεσητὸν, gouvernant le même verbe ἰδεῖν, a choqué un grand nombre d'interprètes. Reiske veut νεμεσήτ' ἐνιδεῖν;

---

[1] Tom. VI, p. 402 de la traduction, éd. in-4°.

Francke aimerait mieux ἑσιδεῖν ou νεμεσητὰ ἰδεῖν, hiatus homérique. Stock le propose aussi. Je ne vois la nécessité d'aucune correction. J'explique comme on dirait en latin : *Turpia hæc quidem et nefas videre* (pour *videri*) *oculis.* Ce serait encore cette *confusio duarum enuntiationum* que nous avons remarquée plus haut. Il n'y a besoin, au reste, de rien sous-entendre ni avant ni après ἰδεῖν. Horace n'a-t-il pas dit de même [1] :

> Quæque carent ventis et solibus ossa Quirini,
> Nefas videre ! dissipabit insolens.

On prendrait τάγ' pour ταὐτάγε. Il ne faut pas être si rigoureux sur la grammaire avec les anciens poètes, une fois que le sens est clair. Selon Hermann, dans sa lettre à M. Bach, le vieux langage paraît exiger αἰσχρὰ τά τ'.

V. 27, 28. Nous avons déjà parlé de la crise de ces vers. Dans le premier, χρόα est, bien entendu, la partie prise pour le tout. Dans le second, Boissonade, après Thiersch, donne ἔχει pour ἔχῃ. Mais ἔχῃ doit être conservé. Une note vraiment savante sur ce point difficile de la grammaire grecque est celle de Stallbaum sur le *Phédon* de Platon, c. 6, extr. p. 62. C'est à propos des mots πρὶν ὁ θεὸς ἐπιπεμψῇ, où Bekker a reçu ἂν sur la seule conjecture de Heindorf.

---

[1] Horat., *Epod.*, 16, v. 14.

Stallbaum a éclairci une question où les éditeurs et interprètes avaient laissé beaucoup d'obscurité.

V. 29. Ce vers a été tourmenté de toutes les manières. On lisait originairement : ἀνδράσι μὲν θνητοῖσιν ἰδεῖν, ce qui n'offrait presque aucun sens. Scaliger voulait ἀνδράσιν ἐν θνητοῖσιν ἰδεῖν; le savant cité par Francke [1], ἀνδρέσσιν μὲν ἀγητός, conjecture beaucoup trop hardie. Il faut évidemment adopter celle de Reiske, suivie par Brunck, Bekker, Francke, Boissonade, Bach : ἀνδράσι μὲν θηητὸς ἰδεῖν. Le texte de Francke porte deux fois θνητὸς, mais il le corrige à l'errata. Quant à γυναιξὶ ou γυναιξὶν avec le ν *paragogique*, cela *ad libitum*.

Le texte de Lycurgue porte encore deux vers après le 30me. Comme ils se trouvent répétés dans le second fragment, v. 21, je les ai retranchés ici avec la plupart des éditeurs; non que Tyrtée n'ait pu se répéter, mais comme nous ne possédons de lui que des fragments, comme les pensées mêmes qui les composent peuvent quelquefois se détacher, sans nuire au sens, il m'a semblé que le poète n'en conserverait pas moins son intégrité, si je supprimais ces vers à l'endroit où ils paraissent convenir le moins. Je ne fais qu'éviter un double emploi.

---

[1] *Bibl. german. univ.*, t. XII, p. 149.

II.

Cette élégie est tirée du recueil de Stobée, L, 7 ou XLVIII, d'après les anciennes éditions. Il est probable qu'elle fut adressée aux Lacédémoniens après une défaite, pour ranimer leur courage.

V. 1. J'ai ponctué ce vers comme Francke, Boissonade et Bach.

Pour ἀλλὰ pris dans le sens de ἄγε, ἄγε δὴ, voyez Viger et surtout Hoogeveen [1].

— ἀνικήτου. Estienne et d'autres anciens éditeurs ont donné ἀνίκητον, pris à la marge de Stobée. Notre leçon est confirmée par un passage remarquable de Plutarque [2] : ὁ δὲ Τυρταῖος, dit-il, τοὺς αὐτοῦ στρατιώτας εἰς πόλεμον παρακαλούμενος γενεὰς Ηρακλέους ἀνικήτου φησὶν αὐτοὺς. Car je ne vois point de motif pour comprendre ce passage, que je n'ai pas rencontré dans Stobée, dans l'anathème prononcé par Wyttenbach contre le traité *de Nobilitate*. Le savant éditeur regarde ce traité, non comme un ouvrage de Plutarque, mais comme un produit bâtard compilé dans Stobée par

---

[1] Viger, *de Idiot.*, p. 476, ed. Herm.; Hoogeveen, *Doct. particul. græc.*, t. I, p. 9.

[2] ὑπὲρ Εὐγενείας, c. 2; t. V, part. II, p. 920, ed. Wyttenb.

quelque Byzantin des derniers siècles. Sans contredire absolument cette opinion, je pense qu'il est possible que, en quelques endroits, le compilateur ait puisé à d'anciennes sources, et qu'il ne mérite pas d'être entièrement rejeté.

Vers l'an 1100 avant J.-C., Sparte, habitée alors par les Achéens, fut conquise par les Doriens, qui s'emparèrent du Péloponèse, sous la conduite des Héraclides, chassés d'Argos. Les deux familles des rois de Sparte descendaient d'Eurysthène et de Proclès, fils d'Aristodème, fils d'Aristomachus, fils de Cleodæus, fils d'Hyllus, fils d'Hercule. Tyrtée donne aux Spartiates le nom qui appartenait à leurs rois, dont les premiers étaient, comme on voit, petits-fils d'Hercule à la cinquième génération [1].

V. 2. « Jupiter n'est plus irrité. » Ce vers ne peut avoir d'autre sens. Les Dieux détournaient leurs regards de ceux qu'ils ne pouvaient ou ne voulaient pas favoriser. Voyez Heyne, sur le vers de Virgile [2],

Sic ait, atque oculos Rutulorum rejicit arvis.

Il suffisait, pour implorer leur faveur, de leur dire :

---

[1] Voyez, outre les sources, Cragius, *de Rep. Lacedem.*; Meursius, *de Regno Lacon.*; Manso, *Sparta*, t. I; Clavier, *Hist. des premiers temps de la Grèce;* Heeren, *Hist. anc.*, Sect. III, périod. 2; et surtout C. O. Müller, *die Dorier*, 1, 5, t. I, p. 46, suiv.

[2] Virg., *Æneid.*, X, v. 473.

« Regardez, reportez les yeux sur nous. » Ainsi Horace [1] :

Sive neglectum genus et nepotes
Respicis auctor.

L'expression de Tyrtée se retrouve dans Théognis [2].

V. 4. Henri Estienne et d'autres, entr'autres Brunck, écrivent ἐς pour εἰς. Francke pense que, dans les épiques et les élégiaques, cette préposition est généralement écrite εἰς, quand la syllabe est longue, et ἐς ; quand elle est brève. Voyez le passage du *Thesaurus* d'Henri Estienne, où le savant G. H. Schœfer a déposé le résultat de ses recherches sur ce point [3].

V. 5. J'ai cru pouvoir reprendre à Racine la traduction littérale de l'expression grecque. Il avait dit [4] :

J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur.

V. 6. Ce vers est un de ceux qui ont le plus embarrassé les interprètes. On lisait dans les premières éditions,

κῆρας αἰγαῖσιν ἠελίοιο φίλας.

---

[1] Hor., *Od.*, lib. I, od. 2, v. 35, et la note de Mitscherlich.
[2] Theogn., v. 535.
[3] *Thes. ling. græc.*, ed. Londin., p. 3639, C, D.
[4] Rac., *Phèdre*, act. 1, sc. 3.

Mais cette leçon ne formait pas de sens, et la seconde syllabe du vers étant brève, il péchait contre la prosodie. En transposant les deux mots αὐγαῖσιν κῆρας, la césure pouvait rendre la syllabe longue, mais le sens n'était pas meilleur. Grotius écrivit κῆρας ὁμῶς αὐγαῖς. Le sens et la prosodie étaient satisfaits, et il n'y avait rien à objecter, si la correction n'eût été évidemment trop hardie. Thiersch et Boissonade s'y sont arrêtés, faute de mieux, disent-ils. Cependant un savant, que Boissonade, d'après l'initiale B, soupçonne être Dorville, avait déjà proposé [1] κῆρας ἴσ' αὐγαῖσιν; et je ne sais pourquoi cette leçon, admise par Brunck et par Gaisford dans ses *Poetæ gr. min.*, n'a pas été généralement adoptée. Elle rentre dans le sens de Grotius, ἴσα, ἴσως, ἐπίσης, comme ὁμῶς, *instar, ceu, æque ac;* et elle exige moins d'altération dans le texte. Est-ce parce que la première syllabe de ἴσος est généralement longue? Mais on peut aussi la faire brève, témoin ce vers de Théocrite [2],

λευκὸν καρὸν ἔχαισαν, ἴσον κάτω, ἴσον ἄνωθεν.

On le trouve aussi dans Callimaque [3]; et Dracon de Stratonique déclare positivement ι douteux dans ἴσος; εὕρηται

---

[1] *Miscell. observ.*, t. I, p. 128.
[2] *Idyll.* VIII, v. 19, 22.
[3] *Hymn. ad Dian.*, v. 211; *in Del.*, v. 175.

τὸ ι (*in* ἴσος) μακρὸν καὶ βραχύ [1]. Est-ce parce que la syllabe σω est brève? Mais la césure peut la rendre longue, sans même y ajouter γ' [2]. Tout cela m'a déterminé à adopter cette leçon. Je la préfère à celle de Stock, ἴσως αἰγαῖς; et même à celle d'Hermann, suivie par Francke et par Bach, quoique cette dernière soit très ingénieuse. Brunck avait lu, dans un manuscrit de Stobée,

κῆρας ἐπ' αἰγαῖσιν γ' ἠελίοιο φίλας,

Hermann a changé ἐπ' en ὑπ'. ὑπ' αἰγαῖσιν ἠελίοιο, *à la clarté du jour*, dans le même sens qu'on voit dans Homère ὑφ' ἡλίῳ, ὑφ' ἡλίου, *sub sole*, *sub Dio*. Le sens serait : « Aimez cette mort qui vient à la clarté du jour dans les combats, comme plus honorable que celle qui vous atteint dans vos foyers. » C'est l'idée de Callinus, v. 14. Ce qui m'empêche surtout d'adopter cette leçon, c'est que le mot μελαίνας, qui semble naturel, quand on compare les ténèbres de la mort aux rayons du soleil, pour préférer l'une à l'autre, paraît avoir quelque chose d'affecté et d'obscur dans cette phrase : « Chérissez la mort *noire*, quand elle vous surprend à la clarté du soleil. » Je soumets au reste ces deux leçons au jugement des connaisseurs; mais ils doivent observer que, plus tard, Hermann lui-même

---

[1] Drac., p. 49; Boisson., *in Callim.*, p. 171.

[2] Voyez Philétas, 13, 4, cité par Bach, p. 107. Mais ce passage ne prouve rien, puisqu'il est entièrement corrompu.

rejeta sa conjecture, et adopta la correction de Grotius, comme on le voit dans sa lettre à M. Bach.

Quoique je n'aime guère les notes admiratives qui n'apprennent au lecteur que ce qu'il a vu aussi bien que nous, je ne puis m'empêcher de faire remarquer la chaleur et l'énergique vivacité du début de cette élégie.

V. 7. Plusieurs ont adopté πολυδακρύτου, comme H. Estienne, Hertel, Winterton, Klotz, Brunck dans sa 2me édition, Francke et Bach. D'autres, en aussi grand nombre, retiennent πολυδακρύου, que Hermann juge la seule vraie leçon, la pénultième de πολυδάκρυτος étant toujours longue.

— ἔργα est très souvent employé en grec [1] en parlant des exploits guerriers. C'est le *grave Martis opus* de Virgile. C'est ainsi que nous disons en français, des *faits* d'armes, et que Gay a dit en anglais :

Ere that his name vas great in *deeds* of arms.

Au lieu de ἀρίδηλα, on lisait, à la marge d'un manuscrit de Stobée, ἀΐδηλα, *exitiosa*, *lethalia*. Francke a adopté cette leçon, d'après l'avis de Heyne et d'un autre savant [2]. « Tyrtée, dit-il, ne prétend pas démontrer ici pourquoi il faut combattre avec courage, mais pourquoi il faut haïr

---

[1] Voyez Thucyd., 1, 105, et la note de Gottleber.

[2] *Gœttinger gelehrte Anzeigen*, 11, p. 954, et *Biblioth. der alten Liter. und Kunst*, part. I, p. 177 et suiv.

la vie et aimer la mort. Or, le seul motif pour haïr la vie, c'est que ceux qui attaquent l'ennemi avec vigueur doivent s'attendre à la mort, et que, par conséquent, l'amour de la vie ne peut se concilier avec la valeur. » Ce sens convenait à Francke, qui s'arrête à la fin du dixième vers, place ensuite toute la première élégie, d'abord du v. 19 à la fin, puis du commencement au v. 19, et ne revient au 11me vers de la seconde qu'après la première ainsi transposée. Pour moi, d'après l'interprétation que j'ai suivie, le mot ἀρίδηλα me paraît préférable; je vois entre lui et ἀργαλέου du vers suivant, entre ἔργα et ὀργήν à peu près la même opposition qui existe, mais plus évidente, entre φευγόντων et διωκόντων du vers 9. Voici comme j'établis la liaison des idées : — Soldats, haïssez la vie et aimez la mort : car, si vous méprisez la vie, vous combattrez avec courage, et par-là même la mort vous épargnera; vous l'avez appris en effet par la double expérience de la victoire et de la défaite, ce ne sont pas les braves qui meurent; les braves se sauvent eux-mêmes et les autres avec eux; ceux qui meurent, ce sont les lâches.—Qu'on ne croie pas que les deux γὰρ, l'un au v. 7, l'autre au v. 11, contrarient ce sens et jettent de l'obscurité dans le texte. La signification des conjonctions dans la vieille langue grecque a beaucoup plus de latitude que dans les langues modernes. Elles lient sans doute, comme dans ces dernières, les différents membres de phrase entre eux; mais leur acception est plus flottante, et c'est d'après le sens de la période entière qu'il faut la déterminer. Cette observation est très importante

pour saisir la vraie interprétation, même dans les écrivains attiques et surtout dans Thucydide.

Bach, en adoptant ἀΐδηλα, n'en donne d'autre raison que celle-ci : ἀρίδηλος ne se rencontre pas dans Homère, mais bien ἀρίζηλος, l'antépénultième longue. C'est dans Simonide que l'on trouve pour la première fois ἀρίδαλος. Mais on peut dire tout aussi bien : puisque la grande majorité des manuscrits de Stobée donne ἀρίδηλος, c'est dans Tyrtée et non dans Simonide que se rencontre ἀρίδηλος pour la première fois.

V. 8. Je n'adopte pas pour ὀργή la signification que lui ont donnée plusieurs interprètes qui traduisent *ingenium belli*. Je sais que ὀργή est souvent pris dans ce sens, et je l'ai suivi dans ma traduction encore manuscrite de Thucydide, au ch. 140 du livre 1er. Mais ici je préfère entendre *impetum*, *iram belli*, par opposition à ἔργα ἀρίδηλα.

V. 9. La plupart des éditions portent μετὰ φευγόντων. On lit à la marge d'un manuscrit de Stobée παρὰ. Mais Brunck a trouvé dans le sien πρὸς qu'il préfère avec raison : εἶναι πρὸς τινός, dit-il, *esse a partibus alicujus*. Francke, qui partage cette opinion, renvoie à Grégoire de Corinthe, p. 104, ed. Schœfer.

V. 10. εἰς κόρον ἠλάσατε, *usque ad satietatem amborum, nempe victoriæ et fugæ, progressi estis*. Cette leçon, qui n'a embarrassé personne, a paru vicieuse à Stock, dont

l'interprétation était déjà ambigüe au vers précédent. Il lit χορόν, et regarde κόρον comme une faute grossière de copiste ou d'imprimeur. χορός, dit-il, signifie ici une multitude, un grand nombre, et il traduit en conséquence :

Waret ihr nicht bey der Flucht und beym Verfolgen der Feinde,
Jünglige? habt ihr denn nicht muthig bestürmet ihr Heer?

Il suffit de relever de pareilles erreurs pour en faire justice.

V. 13. παυρότεροι θνήσκουσι. Casimir Delavigne [1] :

La mort, plus qu'on ne pense, épargne le courage.

— σάουσι δὲ λαὸν ὀπίσσω. M. Firmin Didot interprète λαόν le peuple qui est derrière les guerriers, les citoyens dont les guerriers sont le rempart. Mais λαόν signifie ici *la foule des soldats*, comme il arrive souvent dans Homère. Il est opposé à προμάχους, ceux du premier rang. « Les guerriers qui suivent, dit M. Didot, doivent combattre et mourir pour la patrie comme les autres. » Sans doute, mais cela n'empêche pas que le courage des autres ne les défende et ne les sauve, surtout dans l'ordre de combat indiqué à la fin de l'élégie. Au reste, M. Didot n'a pas adopté dans sa traduction le sens de sa note.

---

[1] *Marino Faliero*, act. 1, sc. 3.

V. 14. Homère a dit précisément dans le même sens [1] :

αἰδομένων δ' ἀνδρῶν πλέονες σόοι, ἠὲ πέφανται·
φευγόντων δ' οὔτ' ἄρ κλέος ὄρνυται, οὔτε τις ἀλκή.

Bach cite aussi Xénophon [2]. J'y ajoute l'auteur, quel qu'il soit, du livre *de Bello Alexandrino*, c. 18 : *Sed terror hominibus mentem consiliumque eripit, et membra debilitat.* On retrouve l'idée à la strophe 22 du *Krakumal* : « Le lâche ne tire jamais avantage de son cœur. »

J'entends ἀρετή ici dans le sens de ἀλκή, force, vigueur. En adoptant cette interprétation, que confirme le passage d'Homère, je ne remarque plus entre le 14me et le 15me vers le défaut de liaison que Francke croit y apercevoir. Qu'on écrive, au commencement de ce dernier vers, οὐδ' εἷς ἄν, ou οὐδεὶς δ' ἄν, de toute façon, les idées se suivent.— Le lâche, dit le poète, celui qui tremble, perd toute sa force, et dès lors, que de maux accompagnent sa lâcheté! —Puis il en fait l'énumération. Francke attribue les vers 15 et 16 à un rhapsode; mais son opinion ne me semble aucunement fondée. Encore une fois, cette manie de rejeter des vers sous mille prétextes différents, cette critique audacieuse, taillant à son gré dans le vif, ébranlerait à la longue toute l'antiquité poétique, qui finirait par s'écrouler pièce à pièce sous les coups multipliés d'une érudition

---

[1] Hom., *Il.* ι, v. 531.
[2] *Anabas.*, III, 1, 43.

destructrice, comme ces châteaux dont les mystérieux associés de la bande noire enlevaient l'un le plomb, l'autre le fer, un autre le bois. Séparer, à la distance où nous sommes des anciens, l'œuvre originale de celle du rhapsode, est une opération à laquelle on doit procéder avec d'autant plus de délicatesse et de circonspection, que les rhapsodes interpolateurs étaient fort rapprochés de l'époque où vivait le poète. Or, dans ces vieux siècles, comme souvent depuis, toute une période a la même forme et le même ton; d'où il suit qu'on peut bien indiquer ce qui appartient à l'époque elle-même, mais non à tel ou tel poète de l'époque. C'est ce qu'a fort bien remarqué, après Herder, Schlosser parlant du livre de Payne Knight [1].

V. 16. Je n'approuve pas avec Brunck le changement de ἄν en ἐάν, qui est attique. J'aimerais mieux ἤν, avec Thiersch et M. Bach.

— αἰσχρὰ πάθῃ. Klotz approuve l'interprétation *turpiter se gesserit.* Francke la rejette comme inusitée chez les épiques et les élégiaques. On aurait peut-être tort, en général, de traduire πάσχω exactement par *facio, ago;* c'est ici le sens, mais il faut lui conserver en même temps l'idée qu'on y attache d'ordinaire. Qu'on dise, par exemple: *si quis ignaviæ turpitudine afficitur, turpem ignaviæ*

---

[1] *Hist. univ. de l'antiq.*, t. 1, p. 391, *Trad. de* Golberry.

sensum admittit [1]. De cette façon, je n'admets point la traduction de Francke : *ignominiam sibi fuga contrahere.* Matthiæ la rejette aussi, dans sa *Dissertation* contre Francke, et il traduit comme s'il y avait αἰσχρῶς ἀγωνίζεσθαι, *animo molli et ignavo pugnare*, et par suite *vinci.*

A la fin du vers, les manuscrits donnent κακά ou κακῷ; le premier est évidemment préférable. Valckenaer, au rapport de Gaïsford, proposait de lire tout le vers ainsi :

ὅσσ' ἢν αἰσχροπαθῇ, γίγνεται ἀνδρὶ κακά,

ou mieux :

ὅσσα περ αἰσχρὰ παθεῖν γίγνεται ἀνδρὶ κακῷ.

Mais pourquoi changer ce qui est intelligible ?

V. 17 et 18. Francke a proposé δηΐων au lieu de δηΐῳ, pour en faire le sujet de δαΐζεν, en prenant δηΐων substantivement [2]. Mais malgré cette correction, que ne justifie d'ailleurs aucun manuscrit, la construction de ces deux vers présente toujours quelque chose d'extraordinaire. On voit clairement que le sens exige à peu près la phrase

---

[1] Pour πάσχω dans le sens de *facio*, voir Arist., *Equit.*, v. 516, et *Vesp.*, v. 1016, ed. Boiss.

[2] Il est pris substantivement au v. 30 de cette élég., v. 12 de la suiv., et dans Hom., *Il.* λ, v. 190, 205.

suivante : ἀργαλέον ἐστὶν ἄνδρα φεύγοντα δαΐζεσθαι (κατὰ) μετάφρενον ὄπισθε. En adoptant δηΐον, on construit : ἀργαλέον ἐστὶ δηΐον δαΐζειν. Mais on sent, à la lecture du vers, qu'il vaut mieux conserver δηΐῳ ἐν πολέμῳ, phrase tout-à-fait homérique, et prendre δαΐζειν dans le sens passif pour δαΐζεσθαι. On fera de ἄνδρος φευγόντος ou un génitif absolu, ou une dépendance de μετάφρενον. M. Bach, s'appuyant sur Bernhardy [1], donne à cet infinitif le sens latin du supin en *u* dans les verbes transitifs, *grave est vulneratu terga viri fugientis*, c'est-à-dire, *si terga vulnerantur* ou *si quis terga vulnerat.*

V. 19. αἰσχρός. αἰσχρόν se trouvait à la marge du manuscrit de Stobée. Grotius, Brunck et Francke l'approuvent [2].

Pour κατακείμενος, Boissonade reçoit κακκείμενος, leçon du manuscrit A de Stobée, que condamne M. Bach.

V. 20. ἐληλαμένος. Homère a dit [3] :

> οὐ μέν μοι φεύγοντι μεταφρένῳ ἐν δόρυ πήξεις,
> ἀλλ' ἰθὺς μεμαῶτι διὰ στήθεσφιν ἔλασσον.

On sait quelle honte les anciens attachaient aux blessures

---

[1] *Syntax. de la lang. gr.*, en allemand, p. 360.

[2] Sur cette forme, voir Matthiæ, *Gramm. gr.*, § 437, p. 815 et suiv.; Viger, *de Idiot.*, c. III, § 2, 3.

[3] Hom., *Il.* χ, v. 283.

reçues par derrière; les blessures par devant étaient les seules honorables. Tyrtée reviendra sur cette idée [1]. C'était surtout à Sparte que les mères, avant d'honorer la mort de leurs enfants tués dans les combats, examinaient avec attention où ils avaient été frappés. L'auteur du traité περὶ Ομηρ. ποίησ. en donne le motif. « Il faut remarquer aussi, dit-il, [2] que nous estimons plus dignes de nos éloges ceux qui ont été blessés par devant. Ils prouvent par-là le courage qu'ils ont montré en se tenant fermes à leur poste et en résistant en face à l'ennemi. Les blessures dans le dos sont moins honorables; on peut supposer qu'elles ont été reçues en fuyant. »

V. 21 à 26. Ce couplet présente une des plus vigoureuses et des plus brillantes personnifications de la vertu guerrière que nous aient laissées les anciens. Chaque membre de phrase, chaque mot ajoute à l'énergie de cette vivante image. Il est peu de passages mieux faits pour animer le peintre ou le sculpteur. La statue sort tout armée des vers du poète.

εὖ διαβὰς signifie : bien posé, une jambe en avant, l'autre en arrière, pour être en état de mieux attaquer l'ennemi ou de mieux soutenir son choc, à peu près comme on fait dans l'escrime, ou comme est placé le Romulus des

---

[1] Plus loin, El. III, v. 25.

[2] Page 76, éd. Barnes, cité par Klotz.

Sabines de David. C'est l'image que présente aussi Homère [1] :

> στῆ δὲ μάλ' ἐγγὺς ἰών, καὶ ἐρεισάμενος βάλε μέσσας,
> εὖ διαβὰς, ἵνα μή οἱ ἀφαυρότερον βέλος εἴη.

Le scholiaste explique [2] : εὖ διαβὰς, ἤγουν, διαστήσας τὰ σκέλη, ὃ καὶ παρὰ τῷ κωμικῷ κεῖται ἐν τῷ·

> τοσόνδε δ'αὐτοῦ βῆμα διαβεβηκότος.

Le vers cité par Eustathe est le 77me des *Chevaliers* d'Aristophanes. C'est dans cette description si comique du Paphlagonien Cléon, qui, comme le *Solitaire* de notre opéra, savait tout et voyait tout. « Celui-là voit tout, dit Démosthènes; il a un pied à Pylos, et l'autre dans l'assemblée; tant est grande l'enjambée de ce Paphlagonien, quand il fait un écart,

> τοσόνδε δ'αὐτοῦ βῆμα διαβεβηκότος. »

Archiloque emploie deux fois la même expression dans les fragments 32 et 33 [5]. Dans le dernier, il dit d'un brave général, ἀσφαλέως βεβηκὼς ποσσὶ. Dans le premier, qui semble

---

[1] Hom., *Il.* ρ, v. 458.

[2] Eustath. *ad. Il.* γ, v. 22, p. 284, l. 45, Rom.; p. 375, l. 33, Bas.

[5] Archil., p. 109, 112, éd. Liebel.

un développement du verset de l'Évangile [1], *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles*, il nous montre les dieux, maîtres du sort des mortels,

πολλάκις δ' ἀνατρέπουσι, καὶ μαλ' εὖ βεβηκότας
ὑπτίους κλάουσ'.

Ast, dans son commentaire sur Platon [2], cite, outre les autorités que nous avons rappelées, tout ce qui peut se rapporter à l'expression εὖ διαβὰς [3].

V. 22. Cette seconde image, χεῖλος ὀδοῦσι δακών, nous rappelle encore, comme l'a déjà remarqué Klotz, une expression semblable dans Aristophanes, un des hommes les plus vraiment poètes qui aient existé. C'est dans l'admirable parabase des *Guêpes*, où le chœur, voulant peindre l'intrépide contenance des vainqueurs de Marathon, dit [4] :

στὰς ἀνὴρ πρὸς ἄνδρ', ὑπ' ὀργῆς τὴν χελύνην ἐσθίων.

Ce vers est presque le même que celui de Casimir Delavigne dans sa *Messénienne* intitulée, *Tyrtée aux Grecs:*

---

[1] *Evang. sec. Luc.*, ch. 1, vers. 52.

[2] Plat., *de Legg.* I, c. 5, p. 630, B.

[3] Casaub. *ad Theophr. Caract.* 3; Salmas. *ad Solin.*, p. 663; Wessel. *ad Diod. Sic.* I, 98, p. 111.

[4] Aristoph., *Vesp.*, v. 1106.

Ils pressent de leurs dents leur lèvre frémissante.

Quand un traducteur rencontre des imitations si énergiques et si exactes, il ne lui reste qu'à copier. J'aurais voulu être plus souvent le plagiaire de l'excellent auteur des Messéniennes, mais je n'ai pu lui emprunter que cette ligne et une autre dans la 3me élégie.

V. 23. C'est ce qu'Homère appelle ἀσπὶς ἀμφιβρότη; le scholiaste dit à propos [1] : « Les anciens se servaient de boucliers de la longueur d'un homme, ἀνδρομήκεσι. »

V. 24. Je ne connais point d'autre exemple de γάστηρ dans le sens métaphorique où il est employé ici. On appelle cependant γάστρα, γάστρη, un vase à gros ventre.

V. 25. Ici, comme dans Callinus, se rencontrent les deux leçons ὄμβριμον et ὄβριμον.

V. 26. Chez les peuples naissants, toutes les apparences extérieures faites pour produire de l'effet, tout ce qui peut surtout imprimer le respect et la terreur, est soigneusement recherché; des cris sauvages, une barbe épaisse, un cimier élevé, une crinière ou une gueule de bête féroce sur le casque, une Gorgone sur le bouclier. Homère a dit [2] :

---

[1] Schol. *ad Il.* C, v. 389.
[2] *Il.* γ, v. 336.

κρατὶ δ' ἐπ' ἰφθίμῳ κυνέην εὔτυκτον ἔθηκεν
ἵππουριν, δεινὸν δὲ λόφος καθύπερθεν ἔνευεν.

Et Polybe ajoute, en parlant des Romains [1] : « La grandeur du casque et du cimier double la taille de l'homme; son extérieur en devient plus beau et en même temps plus effrayant pour l'ennemi. »

V. 27 à 38. Les vers suivants contiennent les préceptes d'une tactique simple et facile. Francke suppose qu'ils étaient beaucoup plus étendus dans l'original qu'ils ne le sont dans la citation de Stobée. Mais c'est ici surtout que l'on doit s'étonner de la manière dont procède ce critique. Il n'hésite pas à attribuer à un rhapsode depuis le v. 29 jusqu'au v. 34 inclusivement; et comme il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître dans ce morceau un tour vif et énergique, il ajoute : *Cæterum haud contemnendus poeta fuit interpolator, quanquam Tyrtæo longe inferior.* Les v. 31 et 32 lui paraissent renfermer un jeu de mots tout-à-fait opposé à la simplicité antique. — Mais, lui dit-on, on trouve le même jeu de mots, si toutefois on peut nommer ainsi la fidèle peinture d'un objet matériel, dans Homère, *Od.* η, v. 120. — Vers de rhapsode. — Et dans l'Iliade, ν, v. 130 et suivants. — Vers de rhapsode.

En vérité, une pareille critique devient une plaisanterie.

---

[1] Polyb., lib. VI, p. 653.

Francke vous dit : Ce vers n'est pas antique. — Mais, répondez-vous, il est pourtant dans Homère. — Pas du tout, réplique-t-il, puisque je le retranche, il n'y est pas. Tels sont les raffinements d'une érudition épuisée, que l'on peut comparer à l'ambitieux de Corneille :

> Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre,
> Et, monté sur le faîte, il aspire à descendre.

V. 31. Comme nous l'avons dit, Homère avait déjà exprimé la même idée, et avec plus de précision encore[1] :

> φράξαντες δόρυ δουρὶ, σάκος σάκεϊ προθελύμνῳ,
> ἀσπὶς ἄρ' ἀσπίδ' ἔρειδε, κόρυς κόρυν, ἀνέρα δ' ἀνήρ.

Depuis, cette image a été répétée par tous les poètes. Citons, avec La Cerda, Klotz et Heyne, les principales imitations. Ces sortes de comparaisons peuvent intéresser, quand elles ne se présentent pas trop souvent, et ne dégénèrent pas en un verbiage qui ne vous fait grâce d'aucune ligne, dès qu'elle a un air de famille avec le passage qu'on commente. En grec, après Homère, vient Euripide[2] :

> . . . ποὺς ἐπαλλαχθεὶς ποδὶ,
> ἀνὴρ δ' ἐπ' ἀνδρὶ στὰς ἐκαρτέρει μάχῃ.

---

[1] *Il.* ν, v. 130.
[2] Eurip., *Heracl.*, v. 831.

Macrobe [1] nous a conservé, parmi les vieux poètes latins, le vers d'Ennius :

Pes pede premitur, armis teruntur arma ;

et celui de Furius Antias, *Annal.*, IV :

Pressatur pede pes, mucro mucrone, viro vir.

Virgile a dit, à leur exemple [2],

. . . Hæret pede pes, densusque viro vir.

Et Stace, après lui [3] :

Jam clypeus clypeis, umbone repellitur umbo,
Ense minax ensis, pede pes, et cuspide cuspis.

Silius Italicus a trop délayé l'image; je lui préfère l'imitation d'Ovide [4]. Parmi les modernes, bornons nous à trois; Le Tasse [5] :

S'affronta insieme, orribilmente urtando,
Scudo a scudo, elmo ad elmo, e brando a brando.

---

[1] Macrob., VI, 3.
[2] *Æn.* X, v. 361.
[3] Stat., *Theb.*, VIII, v. 398.
[4] Sil. Ital., *Punic. B.*, IX, 322; Ovid., *Metam.*, IX, v. 44.
[5] Tasso, *Gierus. liber.*, c. IX, st. 52.

Gray [1] :

Lance to lance, and horse to horse.

Enfin Voltaire [2] :

Pied contre pied, aigrette contre aigrette,
Main contre main, œil contre œil, corps à corps,
En jurant Dieu, l'un sur l'autre on se jette,
Et l'un sur l'autre on voit tomber les morts.

V. 33. πεπαλημένος. Brunck a proposé πεπλημένος, qu'il explique par πελασθεὶς, πλησιάζων. Francke, Gaisford et Bach ont adopté cette leçon. πεπαλημένος, dit Francke, *nihil est; nemini unquam*, ajoute Bach, *nisi Œdipo explicandum. Klotzius*, dit Brunck, *qui ambitioso commentario Tyrtæum oneravit, et citationum oceano pœne submersit, docere nos debuisset quid significet participium* πεπαλημένος, *et a quo verbo deductum sit.* « πεπαλημένος, répond fort bien M. Didot, peut venir du verbe παλέομαι, *luctor*. Si ce verbe ne se trouve pas dans les dictionnaires, c'est aux lexicographes à l'y faire entrer, puisqu'il se trouve dans Tyrtée. » Mais il y a mieux. On lit dans Hérodote [3] : εἰ παλήσειε ὁ ναυτικὸς στρατός. Les savants avaient proposé divers changements pour ce mot, comme on

---

[1] Gray, *Bard.* II.
[2] Volt., *Pucelle*, ch. XV.
[3] Hérod., *Hist.*, VIII, c. 21.

peut le voir par les notes de Wesseling et de Valckenaer. On supposait παλίσειε, πταίσειε, παθήσειε, etc. Les manuscrits étaient unanimes pour παλήσειε. Schweighæuser le maintint, et ajouta cette note : « *Nescio an cuncta quæ leguntur apud Hesychium*, παλήσειε, ἐπάλλησεν (*rectius puto* ἐπάλησεν), πεπαληκέναι, πεπαλημένος, *ad verbum* παλαίω (παλάω, *Ion.* παλέω, *coll.* Fæs. *OEcon. voc.* ἐκπαλέω, et Schneider, *Lexic. crit. voc.* παλαίω) *sint referenda. Ut autem id verbum generatim quidem* colluctari, conflictari, *significat, sic frequentius de graviori lucta et periculoso certamine usurpatur.* » Cette opinion de Schweighæuser est confirmée, comme on le voit, par le vers de Tyrtée. Je fais donc venir πεπαλημένος de παλαίω, que Pinzger et Passow ont donné dans leur excellente édition de Hédéric, 1826. Le mot παλαίω se trouve, à divers temps, dans Xénophon, Pindare, Euripide, et dans Hésiode [1] :

αἰεὶ δ' ἀμβολιεργὸς ἀνὴρ ἄτῃσι παλαίει.

Semper dilator operis vir malis conflictatur.

Il y a une autre remarque à faire. M. Bach, en adoptant πεπλημένος, y rapporte la préposition ἐν du v. 32, et il explique cet ἐν par *in superiore hominis parte, darauf, oben.* Mais rien ne justifie cette explication ; et puis ἐν est beaucoup trop éloigné du mot πεπλημένος pour s'y joindre

---

[1] *Oper. et Dies,* v. 412.

par composition. ἐν se rapporte à ἐρείσας du v. 31, et la répétition d'une préposition seule (car ἐν représente ici le ἐπὶ précédent) est vraiment antique et poétique. Voyez les exemples cités par le savant G. J. Bekker dans son Οὐϋσσεια μικρά [1]. Et ces exemples peuvent être augmentés de beaucoup d'autres.

V. 35. γυμνῆτες, *les troupes légères*, ψιλοί, celles qui ne portaient point l'armure complète, et surtout le bouclier. On les appelait aussi γυμνοί. L'opposé était ὡπλισμένοι, ὁπλῖται. Voyez Xénophon [2]. Alberti et Boissonade ont épuisé cette matière [3].

V. 36. σφάλλετε. C'est la leçon primitive. H. Estienne, suivi par Wechel et Hertelius, avait substitué βάλλετε, que conserve Bach. Mais Klotz a rétabli σφάλλετε, qu'adoptent Brunck et Francke. Il signifie *dejicere*, *prosternere*. Homère [4] :

. . . οὐδ' ἄρα μιν σφῆλεν βέλος Αντινόοιο.

Gaïsford donne σφάλλετε dans les *Poet. gr. min.*, et βάλλετε dans son Stobée.

L'habitude des archers était de se mettre à l'abri sous

---

[1] XXIV, v. 7, p. 42.

[2] Ελληνικ., II, 4, 16; III, 4, 23; Οἰκον., VIII, 4.

[3] Albert. *ad Hesych.*, *voc.* γυμνῆτες, t. I, p. 865; Boisson. *ad Philostr. Heroic.*, p. 458.

[4] *Odyss.* ρ, v. 465.

les boucliers, afin de pouvoir de là lancer leurs traits contre l'ennemi. Qu'il suffise de citer Teucer, le meilleur archer dont parle Homère [1] :

αὐτὰρ ὃ αὖτις ἰών, παὶς ὡς ὑπὸ μητέρα, δύσκεν
εἰς Αἴαντ'. ὃ δέ μιν σάκεϊ κρύπτασκε φαεινῷ.

Mais parce que Teucer dirige principalement ses flèches contre les chefs, et parce qu'Euripide appelle les chefs ἄκροι Δαναῶν [2], ce n'est pas une raison pour changer αὐτοὺς du v. 37 en ἄκρους, comme l'a fait Francke. En disant, « Lancez vos dards contre *eux*, » Tyrtée désignait et montrait presque du doigt les ennemis. J'avoue que je ne puis m'habituer à ces altérations du texte, qui n'ont d'autre fondement que l'imagination d'un critique. Je vois que Bach est de mon opinion.

V. 39. πανοπλίταις. Cette leçon à la marge de Stobée a été reçue par Grotius. Brunck l'a confirmée par l'autorité d'un manuscrit, ainsi que ἐγγύθεν qui suit, au lieu de πλησίον, qu'on lisait auparavant. Les autres éditions, au lieu de πανοπλίταις, portent ou πανοπλίαις, ou πανοπλίοισι, ou πανοπλίαις. Bach suppose que la majorité des manuscrits de Gaïsford donne πλησίον, et il l'adopte.

---

[1] *Il.* θ, v. 271.
[2] Eurip., *Phœniss.*, v. 440.

III.

Cette élégie est encore extraite de Stobée, LI, 1; mais elle est divisée, dans l'original, en deux parties. Après le 14me vers, Stobée place trois fragments d'Euripide, tirés d'une pièce intitulée *les Téménides* ou *Téméno*. Il reprend ensuite l'élégie de Tyrtée. J'ai suivi l'usage de la plupart des éditeurs en réunissant ces deux fragments en un seul.

V. 1. ἐν λόγῳ τιθείην, « Je tiendrais compte. » Voyez sur cette locution Valckenaer sur Hérodote [1]. Il cite, entre autres exemples, celui de Lycurgue contre Léocrates, qui l'emploie, en parlant de Tyrtée lui-même, dans le passage que j'ai traduit au commencement de la première élégie. « Les Lacédémoniens, dit Lycurgue, qui n'estiment point les autres poètes, περὶ τοὺς ἄλλους ποιητὰς οὐδένα λόγον ἔχοντες. »

Platon donne le résumé de cette première partie de l'élégie en ces termes [2] : προστησώμεθα γοῦν Τύρταιον, τὸν φύσει μὲν Ἀθηναῖον, τῶνδε δὲ πολίτην γενόμενον, ὃς δὴ μάλιστα ἀνθρώπων περὶ ταῦτα ἐσπούδακεν, εἰπὼν ὅτι· οὔτ' ἂν μνησαίμην, οὔτ' ἐν λόγῳ ἄνδρα

---

[1] Herod., lib. II, c. 141.

[2] *De Legg.*, I, c. 5, p. 629, A, B. Voyez aussi le passage remarquable rappelé par Bach, *de Legg.*, II, c. 6, p. 660, E.

τιθείμην, οὔτ' εἴ τις πλουσιώτατος ἀνθρώπων εἴη, φησὶν, οὔτ' εἰ πολλὰ ἀγαθὰ κεκτημένος, εἰπὼν σχέδον ἅπαντα, ὃς μὴ περὶ τὸν πόλεμον ἄριστος γίγνοιτ' ἀεὶ. Plusieurs éditeurs ont, d'après ce passage, substitué τιθείμην dans le premier vers à τιθείην. Je n'ai pas reconnu la nécessité de ce changement, que les manuscrits n'autorisent pas et que Boissonade n'a pas adopté [1].

Ce qui m'étonne singulièrement, c'est que, malgré ces paroles de Platon, Francke ait pu attribuer à un rhapsode le 5me vers et les suivants jusqu'au dixième. Il est pourtant évident que Platon fait allusion à ces vers en disant : εἰπὼν σχεδὸν ἅπαντα. Francke prétend prouver, par la tournure de la phrase de Platon, que ce dernier ignorait les vers 9 et 10; mais cette même phrase devait lui démontrer clairement que les vers 5, 6, 7 et 8 étaient, du temps même du philosophe, reconnus pour appartenir à Tyrtée. Pourquoi le poète se serait-il contenté de parler de la force et de la légèreté, sans faire mention de la puissance, de la richesse et du talent? Platon s'oppose donc à ce qu'on retranche de Tyrtée ce qui regarde les richesses, et, d'une autre part, Théognis empêche que l'on supprime le vers sur l'éloquence, car, dans une imitation de ce passage [2], il n'a pas oublié cette qualité :

---

[1] Valckenaer *sur Hérod.* et Ast *sur Platon*, *loc. laud.*, préfèrent τιθείμην.

[2] Théogn., *Gnom.*, v. 714. Comparez, avec Bach, Xénophane dans Athénée, x, 6, p. 414, A. B., et p. 60 du savant recueil de M. Karsten.

γλῶσσαν ἔχων ἀγαθὴν Νέστορος ἀντιθέου.

V. 2. ποδῶν ἀρετῆς, la légèreté à la course. ἀρετὴ exprime toute espèce d'excellence, de supériorité, de mérite. Citons seulement, avec Klotz, la définition d'Aristote [1] : ῥητέον ὅτι πᾶσα ἀρετὴ, οὗ ἂν ᾖ ἀρετὴ, αὐτότε εὖ ἔχον ἀποτελεῖ, καὶ τὸ ἔργον αὐτοῦ εὖ ἀποδίδωσιν· οἷον ἡ τοῦ ὀφθαλμοῦ ἀρετὴ τόν τε ὀφθαλμὸν σπουδαῖον ποιεῖ, καὶ τὸ ἔργον αὐτοῦ· τῇ γὰρ τοῦ ὀφθαλμοῦ ἀρετῇ εὖ ὁρῶμεν· ὁμοίως ἡ τοῦ ἵππου, ἵππόν τε σπουδαῖον καὶ ἀγαθὸν δραμεῖν, καὶ ἐνεγκεῖν τὸν ἐπιβάτην, καὶ μεῖναι τοὺς πολεμίους. Pindare emploie la même expression pour une idée absolument opposée à celle de Tyrtée, car les hommes dont celui-ci dédaigne de chanter les louanges sont précisément les héros de Pindare [2] :

. . . εὐδαί-
μων δὲ καὶ ὑμνητος οὗτος
ἀνὴρ γίγνεται σοφοῖς,
ὃς ἂν χερσὶν ἢ ποδῶν ἀρετᾷ
κρατήσας, τὰ μέγιστ' ἄεθλων ἕλῃ
τόλμᾳ τε καὶ σθένει.

Les Latins ont donné au mot *virtus* le même sens. Lucrèce [3] :

Et manuum mira freti virtute pedumque.

---

[1] Arist., *Ethic. Nicom.*, II, 5.
[2] Pind., *Pythic.* X, Str. 2, v. 33.
[3] *De Nat. Rer.*, V, v. 964.

On dit en français la *vertu* d'un remède, d'une méthode, dans le sens d'efficacité, supériorité. *Vertu* peut s'employer en parlant même d'une qualité mauvaise, pourvu qu'elle soit essentielle : « L'hypocrisie, a dit M. Royer-Collard, est *la vertu* des partis. » On se sert souvent d'ἀρετὴ dans le sens de *noblesse*. Pour cette acception, voyez la préface du Théognis de Welcker [1]. Le mot de *vertu*, dans le sens de perfection propre à la nature d'un être, fait l'objet d'une dissertation philosophique de Métopus, le pythagoricien, citée par Stobée [2]. Il faut en rapprocher les remarques critiques sur Stobée, données, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, par un de nos jeunes philologues les plus recommandables, Ch. A. Beving, professeur à l'Université libre de Bruxelles, et publiées par lui, Brux., Hayez, 1833, in-8°. Des leçons importantes recueillies sur le même écrivain avaient été déjà citées dans les *Emendationes in Synesium* de cet helléniste [3].

V. 4. Les premiers poètes qui ont appelé le vent du nord, Borée, fils d'Astrée et de l'Aurore et amant d'Orythie, habitaient les régions situées au midi de la Thrace [4].

---

[1] *Theogn.*, p. XXIX et suiv.

[2] T. I, Fragm. 64, p. 24, édit. Gaisford.

[3] Voyez *Neue Jahrbücher für Philologie und Pædagogik*, Leipz. Jahrg. 1831, Supplem, B D, I.

[4] Hesiod., *Theog.*, v. 378, sqq.

V. 5. Tout le monde connaît la fable de Tithon, fils de Laomédon et amant de l'Aurore, qui, en demandant l'immortalité, oublia de demander aussi une jeunesse éternelle. L'immortel devint vieux, souffrant, ennuyé et ennuyeux. Il fut trop heureux d'être métamorphosé en cigale. La cigale était chez les Grecs le symbole de la longévité [1].

V. 6. Sans avoir recours à la fable, on peut juger des trésors de Midas, fils de Gordius, roi de Phrygie, par ses présents au temple de Delphes [2]. Qui n'a pas entendu parler de sa cupidité et de ses longues oreilles?

La fin de ce vers est inintelligible dans les manuscrits. On y lit en un seul mot κανύρεωβάθον. La vulgate donne Κανρέοιο μάλλον. H. Estienne, suivi par Boissonade et Bach, Κανύραο πλέον, confirmé par le manuscrit B de Gaisford; je l'ai adopté, malgré mon penchant pour la leçon de Camérarius, qu'approuvent Klotz, Brunck et Francke, Κανύρεω βάθιον. βαθὺς πλοῦτος, richesse profonde, grande, immense.

Cinyre était fils d'Apollon et roi de Chypre. Son opulence passa en proverbe. Il avait donné à Agamemnon la cuirasse que le roi des rois portait au combat. Il comptait parmi ses enfants le bel Adonis, aimé de

---

[1] Hom., *Il.* γ, v. 151; Virg., *Æneid.* IV, v. 585, et les scholiastes sur ces passages.

[2] Herod., *Hist.*, I, 14.

Vénus, et la belle Myrrha, qui aima son propre père [1].

V. 7. Pélops, fils de Tantale, dont les états étaient aux environs du mont Sipyle, sur les bords du golfe Herméen, fut chassé d'Asie par Ilus, roi de Troie. Il alla d'abord en Thessalie, et de là dans le Péloponèse, apportant avec lui des richesses immenses [2]. Il épousa Hippodamie, fille d'Ænomaus, roi de Pise; il en eut beaucoup d'enfants, et ce fut cette nombreuse postérité qui contribua le plus, comme l'observe Plutarque [3], à lui donner la réputation de puissance que lui ont assurée les historiens et les poètes, car tous ses fils régnèrent dans divers états de la Grèce. Les deux plus célèbres furent Atrée, père d'Agamemnon, et Thyeste. On trouvera dans l'*Histoire des premiers temps de la Grèce*, par Clavier [4], les détails les plus complets sur la postérité de Pélops.

V. 8. Parmi les huit ou neuf Adrastes dont la fable et l'histoire grecque nous ont conservé les noms, celui dont parle ici Tyrtée est probablement le roi d'Argos, fils de Talaüs, qui prit les armes en faveur de Polynice et revint seul du siége de Thèbes. On peut le supposer d'après

---

[1] Ovid., *Metam.*, x, 298-502. Pindar., *Nem.*, VIII, Str. 2, v. 31; Valckenaer, *Callimachea*, p. 118.

[2] Thucyd., *Hist.*, I, c. 9.

[3] Plut., *Vit. Thes.*, c. 3.

[4] T. I, p. 236 et suiv.

l'influence qu'il exerça pendant le siége sur les autres chefs, et aussi, parce que, ayant été chassé de la partie du royaume d'Argos qui lui appartenait, et s'étant retiré auprès de Polybe, roi de Sicyone, il sut se concilier si bien la faveur de ce prince, que Polybe lui donna sa fille en mariage, et en mourant le nomma son successeur [1]. C'est à ce talent de plaire et de persuader que Tyrtée fait allusion par l'épithète *μειλιχόγηρυν*. La comparaison de l'éloquence avec le miel est familière aux poètes de l'Orient et de la Grèce. On connaît le vers d'Homère sur Nestor [2] :

τοῦ καὶ ἀπὸ γλώσσης μέλιτος γλυκίων ῥέεν αὐδή.

Et ce joli passage du Cantique des cantiques [3], « Vos lèvres, ô mon épouse, sont comme un rayon d'où distille le miel; le miel et le lait sont sous votre langue. »

En lisant les traductions métriques des poètes anciens, j'ai remarqué que leurs auteurs se permettent fort souvent de retrancher les noms propres, quand ils ne s'accordent pas avec la rime ou la mesure de leurs vers, ou de leur en substituer d'autres qui rappellent la même

---

[1] Voyez Pind., *Nem.*, IX, str. 2, v. 21, et son scholiaste; Herod., *Hist.*, V, c. 67, et Larcher sur cet endroit, T. IV, p. 300; Plat., *Phædr.*, p. 269, A, et Ast *In Plat.*, p. 372.

[2] *Il.* α, v. 249.

[3] *Cantic. canticor.*, c. IV, v. 11.

idée. Ici, par exemple, ils diront *Nestor* au lieu d'*Adraste*, *Crésus* au lieu de *Cinyre*. Je ne crois pas cette licence permise. Je sais qu'il est quelquefois bien difficile de faire entrer un nom propre dans un vers, mais c'est une difficulté qu'il faut vaincre. Il est possible que les qualités attribuées par Tyrtée à Cinyre, à Pélops, à Adraste, ne soient indiquées nulle part aussi positivement que dans ce passage, ou bien que la rencontre de tel ou tel nom à telle ou telle époque serve à fixer un point de chronologie. En supprimant ou en changeant les noms propres, on court risque de priver ses lecteurs d'un renseignement historique qui peut être important. Et puis ils donnent à la poésie une couleur locale, un caractère d'individualité toujours précieux.

V. 10. J'avoue qu'il n'est pas d'usage en grec de terminer le sens d'une phrase avec le premier vers d'un distique, et de donner pour complément au pentamètre l'hexamètre du distique suivant. On rencontre cependant des exemples assez fréquents de cette licence dans Théognis [1] et les dans autres élégiaques, et ce n'est pas une raison pour attribuer à un rhapsode le distique ainsi divisé. Je ne crois pas d'ailleurs, comme Matthiæ [2] et M. Bach, que ce dixième vers doive être renfermé entre parenthèses.

---

[1] Théogn., v. 8, 22, 44, 64, etc.
[2] Matth., p. 237.

V. 11. τετλαίη ὀρῶν pour τετλαίη ὀρᾷν, comme il est d'usage en grec. Cependant Platon, en citant ce passage, sans doute de mémoire, substitue ὀρᾷν à ὀρῶντες [1]. εἴρηκας γοῦν ὧδε, dit-il, ἐν τοῖς ποιήμασιν, ὡς οὐδαμῶς τοὺς τοιούτους ἀνεχόμενος, οἱ μὴ τολμήσουσι μὲν ὀρᾷν φόνον αἱματόεντα, καὶ δηΐων ὀρέγοντ' ἐγγύθεν ἱστάμενα. L'inexactitude de Platon en cet endroit contribue à m'empêcher de changer au 1er vers, sur sa seule autorité, τιθείην en τιθείμην. Remarquez cependant, avec M. Bach, que, dans un autre endroit [2], il a retenu le singulier et le participe ὀρῶν.

V. 12. Francke, désapprouvant l'opinion de Kœppen et de tous les éditeurs, met une virgule après ὀρέγοντ', et explique δηΐων ὀρέγοντ', *se hostes versus extenderet,* ajoutant par apposition et comme phrase incidente, ἐγγύθεν ἱστάμενος. Je ne crois pas inadmissible l'explication ordinaire ὀρέγοντ' ἱστάμενος, *cuperet stare* pour ὀρέγοντ' ἱστάναι, comme nous venons de voir τετλαίη ὀρῶν; cependant celle de Francke me paraît beaucoup plus grammaticale. Jamais, peut-être, ὀρέγεσθαι ne se trouve joint à un participe, et l'on peut citer un grand nombre d'exemples de ce verbe avec le génitif [3]. Cette forme est d'ailleurs tout-à-fait dans l'analogie des verbes qui expriment désir, tendance vers,

---

[1] Plat., *De Legg.*, I, c. 5, p. 629, E.
[2] *Idem*, II, p. 660, E.
[3] Entre autres Homère, *Il.* ζ, v. 466.

ἐπιθυμεῖν, γλίχεσθαι, ἐφίεσθαι, etc[1]. M. Bach a embrassé aussi cette dernière opinion.

V. 13. On lit, suivant les diverses éditions, ἥ δ'ἀρετὴ, τόδ' ou τότ' ou τόγ' ἄριστον ἐν ἀνθρώποισιν ἄεθλον, ou ἄεθλον ἐν ἀνθρώποισιν ἄριστον, ou ἄεθλον ἄριστον ἐν ἀνθρώπασιν : *Belle marquise, vos beaux yeux*, ou *vos beaux yeux, belle marquise*, tout-à-fait *ad libitum*. M. Bach approuve la leçon de Francke, τότ'. Hermann dit que le sens exige sans réplique : ἥ δ'ἀρετὴ, τόδ' ἄεθλον... Je ne vois de nécessité nulle part. Ce vers et les trois suivants se trouvent dans Théognis[2], si ce n'est qu'au second on lit γίγνεται ἀνδρὶ σοφῷ au lieu de ἀνδρὶ νέῳ. Ce changement, ainsi que le fond des idées développées dans les vers qui précèdent et qui suivent ceux-ci, font assez voir que l'intention de l'auteur, quel qu'il soit, des *Theognidea*, a été de parodier Tyrtée, en appliquant les expressions du poète guerrier à un ordre de sentiments tout-à-fait différent. Si, en effet, on prenait sérieusement et à la lettre les idées qu'il lui a empruntées, elles n'auraient plus de rapport avec celles qui les entourent. On voit par-là que la parodie date de loin[3].

---

[1] Voyez Matthiæ, *Gr. gr.*, § 350.

[2] Théogn., v. 1003, ed. Bekker; 1151, ed. Welck.

[3] Voir sur la parodie chez les Grecs, Moser, *Parodiarum græcarum exempla ex Aristoph., Plutarch. et Lucian. excerpta*, Ulmæ, 1819; *Studien herausgegeb. von* Daub *und* Creuzer, VI, p. 267; et sur ce passage, Welcker, *Ad Theognid. præfat.*, p. LXXX, sqq.

Au reste, plus je relis ce passage, moins je vois l'utilité des retranchements et des transpositions proposées ici soit par Francke, soit par Welcker, dans son *Theognis*. Dans la traduction qui suit, j'ai cru pouvoir non-seulement conserver le texte tel que le donnent les éditions ordinaires, mais supprimer même les alinéa dont rien ne justifie à mes yeux la nécessité. Je sais bien, au reste, que cette traduction n'est pas absolument littérale, que je tranche la difficulté du δείπνου δὴ λήγοιμεν, plutôt que d'entrer dans une discussion qui m'éloignerait de mon objet; toujours est-il que ces vingt vers semblent assez bien liés ensemble, et que rien n'oblige à les couper en lambeaux, et à les jeter de côté et d'autre dans les *Theognidea*. Maintenant, qu'ils appartiennent à Théognis, ou à Bion le Borysthénite, ou à quelque chansonnier symposiaque, c'est une autre question que je n'entreprends point de décider. Je suis loin de prétendre que tout ce qu'on nous a conservé sous le nom de Théognis soit réellement son ouvrage; que Camérarius, Heyne, Welcker, et d'autres encore se trompent toujours, en reconnaissant des traces d'interpolation ou d'altération dans le texte primitif : je pense seulement qu'ici, comme en beaucoup d'endroits, il faut user d'une grande circonspection, quand il s'agit de l'antiquité, et se tenir en garde contre cette démangeaison d'innover qui tourmente quelques savants. Il est possible que l'un reconnaisse unité de dessein et identité de style où l'autre ne voit que pastiche et décousu. Quoi qu'il en soit, voici les vers de Théognis :

TEXTE GREC.

Ἡμος δ' ἠέλιος μὲν ἐν αἰθέρι μώνυχας ἵππους
ἄρτι παραγγέλλει, μέσσατον ἦμαρ ἔχων,
δεῖπνον δὴ λήγοιμεν, ὅσσον τινὰ θυμὸς ἀνώγοι,
παντοίων ἀγαθῶν γαστρὶ χαριζόμενοι.
χέρνιβα δ' αἶψα θύραζε φέροι, στεφανώματα δ' εἴσω
εὐειδὴς ῥαδιναῖς χερσὶ Λάκαινα κόρη.
ἥ δ' ἀρετὴ, τό δ' ἄεθλον ἐν ἀνθρώποισιν ἄριστον,
κάλλιστόν τε φέρειν γίγνεται ἀνδρὶ σοφῷ.
ξυνὸν δ' ἐσθλὸν τοῦτο πολῖτε παντί τε δήμῳ
ἔστις ἀνὴρ διαβὰς ἐν προμάχοισι μένῃ.
ξυνὸν δ' ἀνθρώποις ὑποθήσομαι, ὄφρα τις ἥβης
ὀγλαὸν ἄνθος ἔχων, καὶ φρεσὶν ἐσθλὰ νοῇ,
τῶν αὐτοῦ κτεάνων εὖ πασχέμεν. οὐ γὰρ ἀνηβῷν
δὶς πέλεται πρὸς θεῶν, οὐ δὲ λύσις θανάτου
θνητοῖς ἀνθρώποισι. κακὸν δ' ἐπὶ γῆρας ἐλέγχει
οὐλόμενον, κεφαλῆς δ' ἅπτεται ἀκροτάτης.
ἀ μάκαρ, εὐδαίμων τε καὶ ὄλβιος, ὅστις ἄπειρος
ἄθλων, εἰς Αἴδεω δῶμα μέλαν καταβῇ,
πρίν γ' ἐχθροὺς πτῆξαι καὶ ὑπερβῆναί περ ἀνάγκῃ,
ἐξετάσαι τε φίλους, ἔνθ' ἔχουσι νόον.

TRADUCTION.

Il est midi ; déjà le soleil dans les cieux
Précipite le vol de ses coursiers fougueux ;
A table ! que chacun, au gré de son envie,
Choisisse entre ces biens qu'un art voluptueux,
Pour flatter nos palais, assaisonne et varie :
Une eau pure à nos mains, des fleurs sur nos cheveux ;
Que la vierge de Sparte, à la taille légère,
De ses flexibles doigts porte l'humide aiguière.
Oui, c'est là la vertu, le véritable honneur,
La palme la plus belle à cueillir pour le sage.
Du peuple il est, dit-on, *la gloire et le bonheur*
Celui qui dans les rangs combat avec courage ;
Pour moi, j'offre aux humains une félicité
D'un plus facile accès, plus simple, plus solide ;
Tant que brille en sa fleur l'aimable puberté,
Que la saine raison nous éclaire et nous guide,
Sachons jouir des biens que nous donna le sort.
Nul des dieux ne nous rend la jeunesse passée,
Nul ne tranche les nœuds qu'a resserrés la mort,
Et sur le front de tous la vieillesse glacée
Plane, et porte avec soi l'essaim des tristes maux.
Trois fois heureux qui, loin des pénibles travaux,
Ignorant des combats la science homicide,
Descend au noir palais où la Parque réside,
Avant d'avoir tremblé sous un fier ennemi,
Ou d'un œil soupçonneux épié son ami !

V. 17. Quelques éditions donnent ἐπίπαγχυ d'un seul mot. Ne vaudrait-il pas mieux le séparer et faire d'ἐπὶ le complément du verbe λάθηται [1] ? On peut m'objecter que λάθεσθαι se dit seul pour *oublier*, et particulièrement même avec πάγχυ, par exemple [2], ἵνα πάγχυ λαθοίατο πατρίδος αἴης ; que, d'une autre part, ἐπίπαγχυ ne fait qu'un seul adverbe indépendant de tout verbe dans Théocrite [3],

ᾧ ἐπίπαγχυ μέλει πατρωία ἔργα φυλάσσειν,

et dans Callimaque [4],

ἤνησας δ' ἐπίπαγχυ ποδορρώην Ἀταλάντην,

en admettant cette correction pour ἔτι πάγχυ, qui est la leçon ordinaire. Malgré tout, cependant, je penche à voir ici une *tmèse*, et j'écris en deux mots cette locution adverbiale, qui paraît empruntée à l'ancienne poésie épique, car Hésiode avait dit [5] :

. . . σκολιῶν δὲ αἰκῶν ἐπὶ πάγχυ λάθεσθε.

---

[1] Voyez Clarke, *Sur Homère, Il.* κ, v. 99.

[2] Hom., *Od.* κ, v. 236.

[3] Théocr., *Idyll.* XVII, v. 104.

[4] Callim., *Hymn. ad Dian.*, v. 215.

[5] Hes., ἔργ. κ. ἡμ., v. 262. Voyez Guyet sur ce passage ; Lobeck *ad Phrynich.*, p. 48, et les Codd. aux passages cités, entre autres, pour Théocrite, le manuscrit de Zutphen, dont M. G. J. Bekker a bien voulu me communiquer la collation.

V. 18. ψυχὴν παρθέμενος, « exposant, prodiguant sa vie, » expression fréquente dans Homère [1]. Les deux vers suivants sont attribués par Francke au rhapsode, parce que le sens est terminé avec l'hexamètre, et que le pentamètre n'est qu'une répétition du v. 10. J'ai déjà parlé de la première objection; quant au reproche de répétition, celle-ci n'est pas dépourvue d'une certaine vigueur, et je regretterais de la voir supprimée.

V. 19. Hermann, dans sa lettre à M. Bach, propose sur ce vers une conjecture ingénieuse. Il est impossible que Tyrtée, dit-il, ait écrit θαρσύνῃ τε πεσεῖν. On peut engager quelqu'un à mépriser la mort, mais on ne peut guère l'encourager à tomber. Tyrtée a écrit sans doute, car la prononciation est la même :

θαρσύνῃ δ' ἕπεσον τὸν πλησίον ἄνδρα παρεστώς.

V. 22. L'énergie des expressions de Tyrtée le rapproche ici du plus audacieux des poètes grecs, Eschyle, qui a dit, mais avec plus de hardiesse encore [2] :

βοᾷ γὰρ κῦμα χερσαῖον στρατοῦ,

Le flot terrestre de l'armée mugit.

---

[1] Entre autres exemples, *Od.* γ, v. 74.

[2] *Septem ad Theb.*, v. 64.

C'est le seul exemple tout-à-fait applicable qu'ait rappelé Klotz, dans les sept pages qu'il a données sur ce vers.

Bach adopte la leçon du manuscrit A, σπουδῇ δ' ἔσχεθε, au lieu de τ' ἔσχεθε.

M. de Châteaubriand s'est trompé dans la version de ce vers. Il traduit [1] : « Il détermine par sa valeur le torrent de la victoire. »

V. 25. ὀμφαλόεσσης, *umbilicique*. C'est devant de pareilles épithètes qu'on maudit l'insuffisance de la langue française, et qu'on envie les Allemands, qui peuvent créer un *nabelfœrmigen*, ou comme Voss, *hochgenabelt* [2].

V. 28. κέκηδε. Je l'ai pris dans le sens de *exsequias curo, funera duco*, qui me semble s'accorder mieux avec les vers qui suivent. Qu'on lise, sur les pleurs dont la patrie honore les braves, les admirables chants de Lebrun et de Chénier, et en anglais la belle ode de Collins :

> How sleep the brave who sink to rest,
> By all their country's wishes blest.

Ces hautes idées de gloire et d'immortalité attachées à la tombe, de noblesse acquise aux enfants du guerrier par la

---

[1] Châteaubr., *Essai sur les Révol.*, *OEuv. compl.*, t. I, p. 131.
[2] Voss, *Trad. de l'Il.*, XI, v. 457.

valeur de leur père, rappellent la pensée fondamentale des éloges funèbres prononcés dans l'antiquité grecque. Le premier critique français de notre siècle, M. Villemain, l'a parfaitement développée, et a donné une excellente traduction des passages analogues aux vers de Tyrtée, dans son *Essai sur l'Oraison funèbre* [1]. Toutes les réflexions qu'il présente à cette occasion sont pleines de goût et de sagacité. Je ne puis cependant partager entièrement son avis sur l'oraison funèbre des guerriers morts à Pilos, que Thucydide met dans la bouche de Périclès [2]. Il lui semble d'abord que « cette harangue est une fiction de l'historien, et qu'elle porte l'empreinte de son style grave et sévère. » Mais est-ce là une raison pour ne point l'attribuer à Périclès? Le style de l'un était celui de l'autre; toute l'antiquité l'atteste. Qu'il nous suffise de rappeler le passage classique de Cicéron [3] : *Pericles atque Alcibiades, et eadem ætate Thucydides, subtiles, acuti, breves, sententiis magis quam verbis abundantes.* Cicéron pouvait d'autant mieux comparer ces auteurs, qu'il existait de son temps plusieurs discours reconnus pour l'œuvre même de Périclès, *quorum quidem scripta constant*, comme il le dit au même endroit. Dans le *Brutus* [4], il leur donne encore à tous deux les mêmes vertus et le

[1] T. I, p. 194 et suiv., éd. de Bruxelles.
[2] Thucyd., *Hist.*, lib. II, c. 35.
[3] Cic., *de Orat.*, lib. II, c. 22.
[4] Cic., *Brut.*, c. 7.

même défaut : *Grandes erant verbis, crebri sententiis, compressione rerum breves, et ob eam ipsam causam interdum subobscuri.* Ce n'est point là, assurément, l'idée que nous nous formons de l'éloquence d'Alcibiade, mais il reste bien d'autres préjugés à détruire dans nos opinions littéraires à l'égard des Grecs. Les qualités que l'orateur romain attribue à Périclès, aussi bien qu'à Thucydide, sont précisément celles que nous retrouvons dans le discours dont il s'agit. Et puis, on connaît l'exactitude consciencieuse de Thucydide dans les harangues. On aurait tort de le confondre, sous ce rapport, avec Xénophon ou Tite-Live. Qu'on voie [1], dans son Introduction, quelle image il s'était faite des devoirs de l'historien, et quels scrupules le guidaient dans la recherche de la vérité.

Un peu plus loin [2], M. Villemain reproche à Périclès d'avoir placé dans son discours l'éloge d'Athènes, « qui ne se rapporte, dit-il, ni au sujet même, ni à la douleur qu'il devait exciter. » Il en conclut que « le genre d'éloquence des oraisons funèbres commençait à perdre de son enthousiasme, et que ce spectacle des funérailles publiques revenant toujours le même, l'éloquence, qui recommençait une tâche souvent essayée, devait trouver avec peine un intérêt nouveau. » Cela peut être vrai;

---

[1] Thucyd, l. I, c. 22.
[2] *Loc. laud.*, p. 199.

mais il était juste de remarquer aussi que l'éloge d'Athènes entrait parfaitement ici dans les vues de l'orateur politique. Athènes commençait avec Lacédémone cette longue et pénible lutte qui pendant trente ans partagea la Grèce. Les alliés balançaient entre les deux villes rivales. Le premier désir de Périclès, son premier devoir, comme chef de la république, était de fixer les esprits flottants. L'éloge d'Athènes n'est donc pas seulement ici un brillant hors-d'œuvre, comme celui de la patrie ou des parents de l'athlète dans Pindare; c'est l'idée mère du discours dont le panégyrique des guerriers n'est que l'occasion. Et cette occasion, il était indispensable de la saisir, car les alliés étaient présents. Remarquez la dernière phrase du ch. 36 : *νομίζων ἐπὶ τε τῷ παρόντι οὐκ' ἂν ἀπρεπῆ λεχθῆναι αὐτὰ, καὶ τὸν πάντα ὅμιλον καὶ ἀστῶν καὶ ξένων ξύμφορον εἶναι αὐτῶν ἐπακοῦσαι.* « Je crois que loin d'être *déplacé* dans une telle cérémonie, le développement de ces idées *sera utile* à ce nombreux auditoire de citoyens et d'*étrangers.* » Aussi, en exaltant la constitution de sa patrie, ses lois, ses avantages physiques et politiques, ses mœurs, ses usages, ses principes, l'orateur est toujours attentif à relever ces éloges par le contraste d'Athènes avec Sparte : dans l'une, les sentiments forcés et les vertus factices commandées par la loi; dans l'autre, cette heureuse alliance de politesse et de valeur qui rendait l'Athénien aussi facile dans le commerce de la vie que formidable à la guerre. Cette intention est surtout évidente au ch. 42 : *διὸ δὴ καὶ ἐμήκυνα τὰ περὶ τῆς πόλεως, διδασκαλίαν τε ποιούμενος μὴ περὶ ἴσου ἡμῖν εἶναι τὸν*

ἀγῶνα, καὶ οἷς τῶνδε μηδὲν ὑπάρχει ἡμῖν, κ. τ. λ. « Si je me suis long-temps étendu sur l'éloge d'Athènes, c'était pour démontrer que la lutte est inégale entre nous et des peuples qui n'ont pas les mêmes avantages, etc. » Il est temps de revenir à notre sujet.

Citons quelques passages des oraisons funèbres de l'antiquité qui ont le plus de rapport avec Tyrtée. Nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter la traduction de M. Villemain. On pourra vérifier les textes.

Thucydide[1] : « En livrant leur vie pour l'État, ces hommes ont acquis pour eux-mêmes une renommée qui ne vieillira pas, et la plus éclatante sépulture ; je parle moins du lieu où ils sont ensevelis que de cette vaste tombe où leur gloire, toujours présente dans toutes les grandes actions du courage et de l'éloquence, repose éternellement mémorable. Car la terre entière est le tombeau des hommes illustres, et ce n'est pas seulement une colonne et une inscription qui attestent leur vertu dans leur patrie : même dans les contrées étrangères, leur souvenir immatériel, vivant au fond des âmes, se conserve par la pensée bien plus que par les monuments... »

Diodore de Sicile a quelque chose de semblable dans le discours de Nicolaus[2].

---

[1] Dans le discours cité, c. 43.

[2] Diod. Sic., lib. XIII, c. 20, t. I, p. 557, ed. Wessel.

Lysias [1] : « Aussi leur mémoire ne vieillira pas; leur renommée sera l'envie de tous les hommes. Par la loi de leur nature, ils sont pleurés comme mortels, mais par leur vertu, ils obtiennent des hymnes comme les Dieux. On les honore d'une sépulture publique; on ouvre, en leur gloire, une lice où combattent la force, le génie, la richesse, afin de montrer qu'il est juste que ceux qui ont terminé leurs jours dans la guerre reçoivent les mêmes honneurs que les Immortels. Pour moi, j'admire et j'envie leur mort, et je crois que la naissance n'est un bien que pour ceux qui, du milieu de ce corps périssable, ont laissé par leurs vertus un souvenir éternel d'eux-mêmes. »

Je pourrais ajouter à ces citations des passages de Platon dans le *Menexène*, du pseudo-Démosthènes dans l'*Éloge des morts à Chéronée*, d'Hypéride dans le *Panégyrique des morts* pendant la guerre contre Antipater, de Cicéron dans la *quatorzième Philippique*, etc. J'y renvoie les jeunes gens en leur recommandant vivement et du fond du cœur ces sortes d'ouvrages. Tandis que notre littérature tantôt se resserre dans un positif aride et étroit, tantôt se dissipe dans un vague insaisissable, ou, cherchant ses héros aux cachots et aux bagnes, semble ne voir dans l'homme que la face hideuse et dégradée de sa nature, c'est aux jeunes gens à remonter vers l'antiquité,

---

[1] ἐπιταφ. λογ.

à s'enivrer de ces pensées généreuses, de cet espoir d'immortalité qu'elle promet à la vertu et au patriotisme pratique. Si c'est là une illusion, elle est du moins plus noble et plus utile que les atroces ou ridicules niaiseries qui encombrent nos cabinets de lecture [1].

V. 30. Homère a dit de même [2] :

καὶ παῖδες παίδων, τοίκεν μετόπισθε γένωνται.

Sur les honneurs rendus chez les Grecs aux fils et aux descendants des guerriers; voyez Petit et Wesseling [3], et Lysias à l'endroit cité. Comparez avec la fin de cette élégie la *Messénienne* de Casimir Delavigne, intitulée *Tyrtée aux Grecs.*

V. 33 et 34. Deux vers attribués par Francke au rhapsode avec autant de fondement qu'à l'ordinaire. J'ai parlé de la pensée elle-même au v. 7 de Callinus.

V. 35. Henri Estienne et quelques autres donnent φύγοι, ἕλοι. Brunck prétend que εἰ avec le subjonctif est un solécisme, et écrit ἢν δὲ φύγῃ. Cependant l'usage des Ioniens

---

[1] Voyez Châteaubr., *Essai sur les Révol.*, *OEuv. compl.*, t. I, p. 131.

[2] *Il.* υ, v. 308.

[3] Petit, *Legg. Att.*, édit. Wessel., dans *Jurispr. Rom. et Att.*, t. III, p. 699.

et des Doriens autorise cette forme [1]. Pour ἕλῃ, le manuscrit B de Gaïsford donne ἔχῃ.

V. 39. La leçon μετατρέπει qui se trouvait dans Stobée a été corrigée depuis long-temps et changée en μεταπρέπει. Ce vers et les trois suivants ont encore été attribués par Francke au rhapsode. Il y trouve une répétition faible et inutile du distique précédent. A dire vrai, le retour de la même idée et de la même expression, reparaissant trois fois de suite aux v. 27, 37 et 41, est une négligence; mais suffirait-elle pour enlever à Tyrtée des vers reproduits par les gnomiques qui l'ont suivi, dans ce même esprit de parodie que nous avons remarqué plus haut? C'est évidemment avec une intention ironique que l'auteur des *Theognidea* applique les vers de Tyrtée sur la seule valeur, à la réunion de la valeur et de la beauté [2]. Epkema ne l'a point senti, quand il propose de lire κῦδος au lieu de κάλλος. Voici le passage :

παύροις ἀνθρώπων ἀρετὴ καὶ κάλλος ὀπηδεῖ·
ὄλβιος ὃς τούτων ἀμφοτέρων ἔλαχεν·
πάντες μιν τιμῶσιν· ὁμῶς νέοι οἵτε κατ' αὐτὸν
χώρης εἴκουσιν, τοίτε παλαιότεροι.
γηράσκων ἀστοῖσι μεταπρέπει, οὐδέ τις αὐτὸν
βλάπτειν οὔτ' αἰδοῦς οὔτε δίκης ἐθέλει.

[1] Voyez Matthiæ, *Gr. gr.*, § 525, 7, p. 1020.
[2] Theogn., v. 933, edit. Bekker.

La manière dont Théognis présente ces vers me ferait pencher vers l'opinion de Thiersch [1], approuvée par Bach [2]. Ces deux savants pensent que, dans Tyrtée, le pénultième distique doit précéder l'antépénultième; et, sans être partisan du système des transpositions, sans avoir même osé, à l'exemple de Bach, introduire celle-ci dans mon texte, je ne vois rien à opposer au raisonnement de Thiersch s'appuyant sur Théognis : *In vulgatis*, dit Thiersch, *distichon* πάντες δ' ἐν θώκοισι κ. τ. λ. *postpositum est alteri* γηράσκων δ'ἀστοῖσι κ. τ. λ. *manifesto errore. Nam, post* γηράσκων, *non possunt inferri* οἱ παλαιότεροι, *qui ipsi loco cedant. Contra, si transpositionem admittas, virum habes cui juvenes, æquales, seniores cedunt, et qui, ipse senex factus, magno honore floret, quæ concinna et apta oratio est.* Remarquez aussi qu'avec cette transposition, ce qui était d'abord une tautologie inexcusable devient un redoublement ordinaire aux poètes, et qui donne plus de vigueur à la pensée.

V. 40. Voyez, sur l'emploi du génitif dans ce vers, l'opinion de Matthiæ [3]. Quelques traducteurs expliquent : « Personne ne veut lui nuire, et à cause du respect qu'on a pour lui et qui s'y oppose, et à cause de la justice. » Je préfère interpréter : « Personne ne veut lui nuire, ni en

---

[1] Thiersch, *Acta Mon.*, III, p. 636.
[2] Bach *In Tyrt.*, p. 127.
[3] *Gram. gr.*, § 338.

ce qui concerne l'honneur, ni en ce qui concerne le droit. » Matthiæ, à l'endroit cité, partage tout-à-fait mon avis. βλάπτεω, *id est* στερεῶν, dit Schœfer [1].

V. 41. Par θώκους, je n'entends pas seulement, avec Klotz, les bancs du théâtre, mais les siéges dans toute espèce d'assemblée publique. Il faut, avec les meilleurs interprètes, distinguer ici trois sortes de personnes qui se lèvent devant le guerrier, à savoir, νέοι, les jeunes gens, οἵ τε κατ' αὐτόν, ceux de son âge, et παλαιότεροι, les hommes plus vieux que lui.

V. 42. Pour les variantes de ce vers, consultez Bekker [2]. Sur l'usage de se lever devant la personne qu'on veut honorer, et de lui faire place, voir entre autres Cragius [3]. Les dieux se lèvent ainsi à l'approche de Jupiter, et les poètes en présence de Musée [4].

V. 43. ἀρετὴ dans ce vers est plutôt *la gloire* que *la vertu*. Pindare l'a souvent pris en ce sens. C'est là un de ces mots à signification, pour ainsi dire, élastique, qui se plient, selon les circonstances, à une foule d'idées. Si l'on

---

[1] Voy. Theogn., v. 223.
[2] *Ad Theogn.*, v. 936.
[3] *De rep. Laced.*, lib. IV, c. 9.
[4] Hom., *Il.* α, v. 533; Virg., *Ecl.* VI, v. 66.

a dit *la vertu* pour *la gloire*, on a dit également *la gloire* pour *la vertu*. Virgile [1] :

. . . Sunt hic etiam sua præmia laudi.

L'expression εἰς ἄκρον ἀρετῆς ἱκέσθαι paraît empruntée d'Hésiode. Il avait dit, en parlant de la vertu, « la route qui y mène est longue et escarpée (c'est le *der Tugend steiler Hügel* de Schiller); les premiers pas sont pénibles,

. . . ἐπὴν δ' εἰς ἄκρον ἵκηαι
ῥηϊδίη δ' ἔπειτα πέλει, χαλεπή περ ἐοῦσα [2].

Bossuet emploie la même image dans l'*Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre.*

V. 44. Tous les manuscrits donnent μεθιεὶς πόλεμον. Celui de Gessner seul porte à la marge μεθιεὶς πολέμου. Bach cite à ce propos Schœfer, s'appuyant lui-même sur Damm et Valckenaer, qui se réfère à son tour à Rich. Dawes [3]. De tous ces témoignages, on peut conclure que l'actif μεθίημι se joint le plus souvent à l'accusatif, et le moyen μεθίεμαι

---

[1] Virg., *Æneid.* I, v. 461, et Cerda, Burmann, Heyne, sur ce passage.

[2] Hes., *Oper. et Dies*, v. 288; Schiller, *an die Freude*, Gedichte, p. 19, Münch. 1829.

[3] Damm, *Lex. Homer.*, c. 937, voc. μεθίημι; Valck. *ad Eurip. Phœn.*, p. 189, B; Dawes, *Miscell. crit.*, p. 238, 239.

au génitif. Pour μεθιέναι avec l'accusatif, Bach rappelle Homère en plusieurs endroits [1]. N'y a-t-il pas quelque chose d'incorrect et de gêné dans la manière dont Estienne et Ursinus [2] lisaient ce vers :

πειράσθω, θυμὸν μὴ μεθιεὶς πολέμου.

Il semblerait d'abord que le dernier hémidistique de cette élégie est un peu faible, mais, comme l'a bien remarqué M. Firmin Didot [3], les anciens écrivains ne paraissaient pas attacher autant d'importance que la plupart des modernes à terminer leurs pièces par quelque idée ou quelque expression saillante. Qu'on se rappelle les dernières strophes de beaucoup d'odes d'Horace. La nouvelle école de poésie française imite en cela les anciens. C'est une des habitudes de style d'André Chénier. Ses successeurs l'ont même porté, comme tout le reste, jusqu'à l'affectation. Chez eux, on cherche souvent la fin, après qu'ils ont fini. Le principe est bon pourtant; car pourquoi vouloir terminer toujours par un vers à effet? Et puis, est-il bien sûr que ce fragment contienne une élégie tout entière, et que les derniers vers du fragment soient réellement les derniers de l'élégie?

---

[1] Hom., *Il.* γ, v. 414; *Od.* α, v. 77; ι, v. 471; ο, v. 212.

[2] Ursin., *Carm. novem illust. fœm.*, p. 221. Ant. 1568.

[3] *Chants de Tyrtée*, p. 60.

IV.

Ce passage est cité par Strabon, VI, 3, 3, p. 428, Almelov. Il le rapporte pour prouver que la Messénie fut conquise par les Lacédémoniens après dix-neuf ans de guerre. Pausanias rappelle aussi les deux derniers vers au ch. 13 des *Messéniaques* et les trois premiers au ch. 15 du même livre. Voyez ce que j'en ai dit dans le second Excursus, après la notice sur Tyrtée.

V. 1. Les manuscrits de Strabon suivis par Klotz donnent ἄμφω τώδ' ἐμαχοντ'. J'ai préféré la leçon de Pausanias ἀμφ'αὐτὴν, adoptée par Brunck, Francke, Bach, etc. J'explique αὐτὴν par *Ithome*. Le dernier vers du fragment et l'intention de Pausanias en le citant, autorisent cette interprétation. Bach écrit ἐνιέα καὶ δέκ' en trois mots, d'après un manuscrit.

V. 3. αἰχμηταί. En rapprochant ce mot du fragment, ὥσπερ ὄνοι... Welcker [1] suppose dans le mot αἰχμηταί une certaine idée emphatique de noblesse. *Cum fastu*, dit-il, *apud Tyrtæum*, IV, 3, nobiles *dicuntur* αἰχμηταί πατέρων

---

[1] *Proœm. ad Theogn.*, p. XXXVI.

ἡμετέρων πατέρες; ruricolæ, VI, I, *omnis proventus dimidium solvere coacti contumeliose*,

ὥσπερ ὄνοι μεγάλας ἄχθεσι τειρόμενοι.

Je ne crois pas que telle ait été ici l'intention de Tyrtée, et l'examen attentif de ses poésies ne me fait apercevoir dans αἰχμηταί que l'idée de valeur militaire, la seule noblesse à ses yeux. Je doute même que l'on puisse tirer une conséquence plus positive du v. 869 de Théognis [1], dont le critique s'appuie. Mais je n'en approuve pas moins l'excellente dissertation dans laquelle il démontre ce que Heyne n'avait fait que toucher légèrement [2], savoir, que les mots καλὸς κἀγαθός, ἀρετὴ, etc., opposés à κακός, δειλός, etc., renferment fort souvent l'idée de noblesse, et d'une noblesse tellement féodale, surtout dans les premiers siècles, qu'il n'y manque que ces divers degrés, cette espèce de ricochet de vasselage qui, dans le système des fiefs, sépare le plus haut suzerain du dernier serf. On ne peut se le dissimuler, la liberté démocratique des anciens ne reposait que sur l'esclavage, soit de naissance, soit de conquête; sans esclaves, point de république à la grecque et à la romaine. Et non-seulement les esclaves se retrouvent partout, mais on rencontre aussi, presque en tous lieux, cette classe intermédiaire entre le noble, c'est-à-dire, l'homme libre,

---

[1] v. 500, ed. Welck.

[2] *Præfat. ad Glandorfi sententiosa vet. gnom. poet. oper.*, 1776.

propriétaire et armé, et l'esclave proprement dit, cette classe qui cultivait la terre, payait les tributs, le plus souvent en nature, et ne jouissait pas des droits complets de citoyens. Qu'on étudie presque toutes les villes grecques, on y reconnaîtra la fameuse classification de Sparte : Spartiates, Lacédémoniens, Ilotes. C'est une des causes les plus fécondes de révolution dans les cités, et Sparte même ne put la neutraliser entièrement [1].

V. 4. πίονα ἔργα, dit Klotz, *agri fertiles, loca culta.* Homère [2] :

καὶ πεδία λωτεῦντα καὶ ἀνδρῶν πίονα ἔργα.

C'est dans le sens du *boum labores* de Virgile [3]. ἔργα, consacré aux travaux et spécialement aux travaux champêtres, a servi ensuite à exprimer la matière même qu'on travaillait.

---

[1] Voyez l'admirable tableau de l'Étrurie, *Hist. Rom.* de Niebuhr, *traduct.* de Golberry, t. I, p. 116, sqq. éd. de Brux.

[2] *Il.* μ, v. 283; voyez Rittershuis *Ad Oppian. Cyneget.*, II, 151; et Interprett. ad Hesych., *voc.* ἔργα, t. I, p. 1418.

[3] *Æn.*, lib. II, v. 306.

V.

Vers cités par Strabon, VIII, 4, 10, p. 557. J'ai dit à quelle occasion, dans le 3me Excursus qui suit la vie de Tyrtée.

Pour Ἡρακλείδαις et Πέλοπος νῆσον, consultez les notes sur le 1er vers de la deuxième élégie et sur le septième de la 3me. Francke sépare les deux distiques réunis ici par Strabon. Il donne le second à part, sous le titre de sixième fragment; et le mot Ἡρακλείδαις, qui se trouve dans le premier, le porte à le placer à la tête de la seconde élégie, commençant par ces mots Ἀλλ' Ἡρακλῆος, etc. Il me semble du moins que c'est cette conformité de mots et d'idées qui a déterminé la transposition du distique, plutôt qu'aucun des motifs dont il cherche à justifier les changements qu'il propose aussi au texte de Strabon [1].

V. 1. Remarquez, avec M. Bach, la quantité du mot Κρονίων. La pénultième, brève ici, est toujours longue dans Homère.

---

[1] Francke, *Proœm. ad Tyrt.*, p. 145. Comparez Ch. O. Müller, *Dorier*, I, p. 47; Matthiæ, *Dissert. contre Francke*, p. 231; Thiersch, *Dissert.*, p. 596; Bach *ad Tyrt.*, p. 78.

V. 3. ἠνεμόεντα. Le scholiaste d'Homère explique ἠνεμοέσσαν [1] par ὑπὸ ἀνέμου καταπνεομένην, ὑψηλήν.

VI ET VII.

Pausanias, dans les *Messéniaques*, c. 14, veut prouver combien les Messéniens essuyaient d'outrages de la part des Spartiates, leurs vainqueurs, et il appuie ce qu'il avance sur les vers de Tyrtée dont se composent ces deux fragments.

V. 2. ὕπο pour ὑπὸ, comme l'a écrit Bach par anastrophe.

V. 3. J'ai adopté la leçon de Kuhn, approuvée par Francke et Bach. Les manuscrits de Pausanias portent ἥμισυ πάνθ' ὅσσων καρπόν... leçon évidemment incorrecte. Klotz proposait ἥμισυ πᾶν καρπῶν ὅσσον... Brunck, en s'éloignant trop du texte : ἥμισυ πᾶν καρπῶν, οὔσπερ... Francke dit : *Est* ἥμισυ πᾶν tota pars dimidia, *nihil minus ut* πάντα ἡμίσεα *apud ipsum Pausaniam* [2]. *Syntaxis, quæ eadem est ac si*

---

[1] *Il.* β, v. 606.

[2] Quelques lignes plus haut; et c'est là, je crois, la leçon véritable, quoique Clavier, *Notes sur Pausan.*, p. 147, préfère πάντων τὰ ἡμίσεα, que lui donnent deux manuscrits de la Bibliothèque du Roi.

latine dixeris, partem dimidiam, quotquot fruges, *hoc est* partem dimidiam frugum quoscunque terra gignit, *non vereor ne cui defensione egere videatur. Nemo enim ignorat omnino relativum pronomen centies nomen adsciscere in utraque lingua. Quanquam sunt quæ de hac structura etiam nova dici et corrigi possint. Ne tamen nihil plane dixisse videar, apponam unum saltem Homeri locum*, Il. α, v. 566,

Μὴ νύ τοι οὐ χραίσμωσιν, ὅσοι θεοί εἰσ' ἐν Ολύμπῳ.

ubi, secundum vulgarem loquendi usum, θεοί *in priore orationis membro ponendum erat.*

Pour le fragment VII, consultez sur les funérailles des rois de Sparte, Hérodote, liv. VI, c. 58.

VIII ET IX.

C'est encore Pausanias qui nous a conservé les deux vers du premier fragment au ch. 6 des *Messéniaques*. Ils ont été discutés au second Excursus, où il est traité de l'époque où vécut Tyrtée. J'ajouterai seulement ici que Francke, dans son édition, a fait précéder ce vers du mot Πολυδώρῳ. Il lit ainsi le tout :

. . . . Πολυδώρῳ,
ἡμετέρῳ βασιλῆϊ, θεοῖς τε φίλῳ Θεοπόμπῳ,
ὃν διὰ Μεσσήνην εἵλομεν εὐρύχορον,
Μεσσήνην, ἀγαθὴν μὲν ἀροῦν, ἀγαθὴν δὲ φυτεύειν.

Cette leçon n'est soutenue par aucun manuscrit de Pausanias; mais voici le motif qui détermine Francke. Hermann avait fait observer [1] que les règles du rhythme paraissaient choquées, toutes les fois que le quatrième pied d'un hexamètre se trouvait être un dactyle formé des deux dernières syllabes d'un mot amphibraque, et d'une brève appartenant au mot suivant, comme ici θεοῖσι φίλῳ, et que pour rendre ce dactyle supportable, il fallait que le second des deux mots fût un monosyllabe, ou le premier tout autre qu'un amphibraque. Hermann cependant n'avait point cherché à corriger plusieurs vers d'Homère et d'Hésiode qui s'opposaient à cette règle. Francke l'a tenté. Il altère, d'après ce principe, des vers d'Homère, d'Hésiode et de Théognis [2]. Pour y obéir, il ajoute, dans Tyrtée, le nom de Polydore à celui de Théopompe. Il est vrai que Polydore partagea, selon Pausanias lui-même, les exploits du roi de Sparte cité par le poète. Aussi ne voit-on pas pourquoi Francke n'a pas écrit au vers suivant οὓς διὰ au lieu de ὃν, puisque l'éloge devait s'appliquer à

---

[1] *De ætat. script. Argonaut.*, p. 693.

[2] Hom., *Il.* ι, v. 394; λ, v. 685; ψ, v. 587; *Od.* η, v. 192; Hes., *Theog.*, v. 319; Theogn., v. 877.

l'un aussi bien qu'à l'autre. Le critique prétend encore que, par ces vers, Tyrtée recommandait l'obéissance aux rois, mais rien ne fait soupçonner quelle était ici l'intention de Tyrtée. La plus forte objection contre la leçon de Francke est la remarque de M. Bach, que le vers qui précède ἡμετέρῳ βασιλῆϊ devait être un pentamètre. Or, un pentamètre ne peut finir par Παυσώρῳ. Au reste, M. Bach a adopté le dernier vers, que Butmann avait prétendu aussi appartenir à cet endroit, et qu'il y avait ajouté, en substituant le féminin au masculin. Le texte du manuscrit donne :

. . . ἀγαθὸν μὲν ἀρεῖν, ἀγαθὸν δὲ φυτεύειν.

Ce vers, dont j'ai fait le 9me fragment, parce que rien ne me démontre d'une manière décisive qu'il doive être joint aux précédents, est cité par Platon, *de Legibus*, p. 448, ed. Bekker.

X.

Nous devons ce fragment à Plutarque, Vie de Lycurgue, c. 8. Dans les assemblées publiques, avait-il dit, l'initiative n'appartenait pas aux citoyens; les deux rois et les sénateurs proposaient, le peuple n'avait qu'à ap-

prouver ou rejeter. Mais cet état de choses ne pouvait être de longue durée dans une constitution où l'élément démocratique était si puissant. Aussi, dans la suite, comme la multitude, à force de retranchements et d'additions, torturait le sens des propositions de loi, et les dénaturait même entièrement, les rois Polydore et Théopompe ajoutèrent au Rhètre, τῇ ῥήτρᾳ παρενέγραψαν, l'article suivant que Plutarque donne en dialecte lacédémonien : αἰ δὲ σκολιὰν ὁ δᾶμος ἕλοιτο, τοὺς πρεσβυγενέας καὶ ἀρχαγέτας ἀποστατῆρας εἶμεν, c'est-à-dire, ainsi qu'il l'explique lui-même : « Si le peuple altère une *scolie*, les sénateurs et les rois, loin de l'appuyer, doivent se retirer et dissoudre l'assemblée, » comme falsifiant et corrompant la loi proposée, γνώμην, σκολιὰν. Les rois persuadèrent aux citoyens que, en agissant ainsi, ils suivaient l'oracle même du dieu, « que Tyrtée rappelle quelque part dans les vers suivants. » Viennent ensuite les trois distiques cités.

Je suis étonné que Plutarque se soit servi du mot παρενέγραψαν en parlant du *Rhètre*. « A Sparte, dit Suidas [1], les *Rhètres* signifiaient les lois de Lycurgue. » Et je crois, en effet, que c'était là l'unique sens de ce mot chez les Lacédémoniens. Ces lois, approuvées par les dieux mêmes, semblaient être l'*expression* de leur pensée. C'est pourquoi on se servait pour les désigner d'un dérivé du vieux verbe ῥέω, *parler*, car l'oracle était la parole par excel-

---

[1] *Voc.* ῥήτραι, t. II, p. 683.

lence, la parole parfaite, τελέωτ' ἔπεα, comme l'appelle Tyrtée. Or, le Rhètre, selon Plutarque, ne s'écrivait pas, et il en donne la raison [1] : « Lycurgue ne voulut pas qu'on écrivît aucune de ses lois ; il le défendit même par une de ses ordonnances appelées *Rhètres*. Il croyait que rien n'a plus de pouvoir et de force, pour rendre un peuple heureux et sage, que les principes qui sont gravés dans les mœurs et dans les esprits des citoyens. Ils sont d'autant plus fermes et plus inébranlables, qu'ils ont pour lien la volonté, toujours plus forte que la nécessité, quand elle est la suite de l'éducation, qui fait pour les jeunes gens l'office de législateur. » Quoique les Grecs se servissent des mots γράψαι νόμους dans le sens du latin *leges ferre*, peut-être Plutarque, dans l'endroit même où il parle de lois non écrites, devait-il employer une expression plus rigoureuse, ne fût-ce que pour éviter une amphibologie. Car plusieurs ont cru que la législation de Sparte subsistait ailleurs que dans le cœur des citoyens [2]. Passons au texte de Tyrtée.

V. 1. On lisait, dans presque tous les manuscrits et dans l'édition des Aldes, οἱ τάδε ναιῶν. Bryan, en conservant la vulgate dans le texte, proposa dans ses notes,

---

[1] Plut., *Lyc.*, c. 18, *Traduction de* Don Ricard, p. 34, Paris, Brière, 1827. Comparez Wolf, *Prolegom. in Hom.*, p. 67 et suiv.

[2] Voyez entre autres Libanius, t. II, p. 476, et, sur cette question, Fabric., *Biblioth. gr.*, lib. II, c. 14, tom. II, p. 17, éd. Harlès.

d'après un manuscrit, οἰκάδ' ἔνεκαν, leçon heureuse et qui a été généralement adoptée.

V. 4. La forme dorienne Σπάρτας doit être conservée dans un oracle qui s'adresse aux Lacédémoniens. Racine a dit, dans le sens grec [1],

Je quitte le séjour de l'*aimable* Trézène,

ἱμεροέσσα πόλις. Mimnerme avait dit également ἐρατὴν Κολοφῶνα [2].

V. 6. Ῥήτραις. Ce que je vais avancer ici n'est qu'une simple conjecture tout-à-fait personnelle, et sur laquelle je suis loin de rien affirmer positivement; mais le mot ῥήτραις m'a fait soupçonner que l'oracle rapporté par Tyrtée ne s'appliquait pas à la circonstance à laquelle Plutarque le rattache. En effet, dans l'oracle que le poète rappelle quelque part (που), mot qui semble insinuer que Plutarque ne se ressouvenait pas nettement du passage, s'il ne se fût agi que de l'accord du peuple avec le sénat sur les propositions de loi, le dieu aurait employé le mot γνώμην, σκολιὰν, dont Plutarque se sert dans cette acception. C'est ce qu'avait senti Francke. Son texte porte [3] :

---

[1] Rac., *Phèd.*, act. 1, sc. 1.
[2] Cité par Strabon, *Geogr.*, XIV, p. 634.
[3] *Tyrt. fragm.*, p. 199.

εὐθείαις γνώμαις ἀνταπαμειβομένους,

et il explique : *respondentes* rogationibus, *seu potius, ut latine loquamur, judicia ferentes de rogationibus Regum et Senatorum non detortis vel corruptis.*

Pour moi, j'aime mieux conserver ῥήτραις, et donner à l'oracle une application beaucoup plus large que celle que présente Plutarque. Je le suppose prononcé dans une occasion plus solennelle. Il ne s'agissait de rien moins que de sanctionner, en le résumant dans la parole d'un dieu, tout l'esprit de la constitution de Sparte. En adoptant cette explication, qui ne reconnaîtra, au berceau même des cités grecques, une complète prescience de nos modernes institutions? Ρήτραι, les lois de Lycurgue, auxquelles les rois d'abord, puis le sénat, puis le peuple, correspondent et servent comme d'éternel écho, ces lois, dont les décrets publics ne sont en quelque sorte que les corollaires, ἀνταπαμειβομένους, ne sont-ce pas nos *chartes*, nos lois fondamentales, source de tout droit politique, que réfléchit, ou du moins doit réfléchir tout le reste de la législation [1]. Et notre hiérarchie parlementaire fut-elle jamais mieux indiquée que dans ce passage? θεσπιμήτους βασιλῆας, c'est le *pouvoir royal* sur qui reposait toute

[1] Ρήτραι, dans ce sens, se retrouve encore dans Plut., *Lyc.*, c. 13; *Agesil.*, c. 26, *med.* Les anciennes lois non écrites de Sparte s'appelaient aussi ῥήματα. Voyez l'inscription citée par Hérod., VII, 228, et Jacobs *ad Anthol. Brunck.*, t. VI, p. 220.

l'exécution des lois, le gouvernement, proprement dit, οἷσι μέλει πόλις, pouvoir appartenant à une seule famille, héréditaire, inviolable, etc. πρεσβύτας τε γέροντας, ce sont les trente *sénateurs*. Rappelons-nous ce qu'en dit Plutarque [1] : « Ce corps, que Lycurgue unit aux rois, dont l'autorité eût été, sans cela, trop grande, et qu'il investit d'un pouvoir égal à celui de la royauté, fut, dit Platon, la principale cause de la sagesse du gouvernement et du salut de l'État. Il avait flotté jusqu'alors dans une agitation continuelle, poussé tantôt par les rois vers la tyrannie, et tantôt par le peuple vers la démocratie; le sénat, placé entre ces deux forces opposées, fut comme un lest et un contre-poids qui les maintint en équilibre, et donna au gouvernement l'assiette la plus ferme et la plus assurée. Les sénateurs se rangeaient du côté du roi quand il fallait arrêter les progrès de la démocratie; et ils fortifiaient le parti du peuple pour empêcher que le pouvoir des rois ne dégénérât en tyrannie. » N'est-ce pas là les chambres des pairs, les chambres hautes, les sénats modernes? N'avait-on pas senti parfaitement dès lors la nécessité de leur existence politique, et la nature de leurs attributions? Enfin δημότας ἄνδρας, c'est *le peuple*, dont le suffrage définitif était indispensable à toute action légale, et auquel un autre oracle, cité par Plutarque, avait assuré le suprême pouvoir d'adopter ou de rejeter la loi.

---

[1] *Lycurg.*, c. 7.

Qu'on lise ce qu'ont dit Platon, Xénophon, Isocrates, Aristote, Plutarque, Polybe, en mille endroits, et, parmi les modernes, ceux qui ont spécialement traité de Sparte, Cragius, Manso, Hauptmann, Goguet, Barthélemy et les savants de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres [1]; qu'on n'oublie pas surtout que l'institution des Éphores ne date que du règne de Théopompe et n'était pas dans l'institution primitive du législateur lacédémonien; et l'on retrouvera, ce me semble, dans la machine politique de Lycurgue, car, je ne parle pas, bien entendu, de sa législation civile, un modèle en petit des édifices constitutionnels de notre Europe moderne. *Nil sub sole novum.*

L'édition de M. Bach donne ce dixième fragment, mais en réunissant au texte de Plutarque les additions que présente le passage de Diodore nouvellement découvert par M. Angelo Maï, imprimé par lui dans son ouvrage *Veterum scriptorum nova collectio,* vol. II, p. 3, et répété par Dindorf [2]. Voici ce passage :

Οτι ὁ αὐτὸς Λυκοῦργος ἤνεγκε χρησμὸν ἐκ Δελφῶν περὶ τῆς φιλαργυρίας τὸν ἐν παροιμίας μέρει μνημονευόμενον·

---

[1] On trouvera pour les recherches à faire sur la législation de Lycurgue, une note savante du professeur Richter, au liv. II, c. 14, T. II, p. 18 de la *Biblioth. gr.* de Fabricius, ed. Harlès.

[2] Diod. Sic., *Biblioth. histor. excerpt. Vatican.*, p. 3, Leipz., 1828.

Α φιλοχρηματία Σπάρταν ἕλοι, ἄλλο δὲ οὐδὲν.
δὴ γὰρ ἀργυρότοξος ἄναξ ἑκάεργος Απόλλων
χρυσοκόμης ἔχρη πίσυνος ἐξ ἀδύτου·
ἄρχειν μὲν βουλῇ θεοτιμήτους βασιλῆας,
οἷσι μέλει Σπάρτης ἱμερόεσσα πόλις,
πρεσβυγενεῖς δὲ γέροντας, ἔπειτα δὲ δημότας ἄνδρας,
εὐθείην ῥήτρας ἀνταπαμειβομένους,
μυθεῖσθαι δὲ τὰ καλὰ, καὶ ἔρδειν πάντα δίκαια,
μηδέ τι επιβουλεύειν τῇδε πόλει,
δήμου τε πλήθει νίκην καὶ κάρτος ἕπεσθαι·
Φοῖβος γὰρ περὶ τῶν ὧδ' ἀπέφηνε πόλει.

M. Bach retranche d'abord le premier vers qui se trouve là par une erreur évidente de l'abréviateur de Diodore, car il ne se rapporte pas à la suite, et réclame son pentamètre. Il y substitue les deux premiers vers de Plutarque, Φοίβου, κ. τ. λ.

On voit que Plutarque a pu retrancher le second distique δὴ γὰρ, dont l'absence, en effet, n'altère pas le sens de l'ensemble. La forme δὴ γὰρ se justifie par Homère [1]; la construction du pentamètre suivant se retrouve dans Hermesianax [2].

Au vers 5, βουλῇ est une faute évidente; il faut le remplacer par le βουλῆς de Plutarque.

---

[1] Hom., *Il.* ε, v. 488; *Od.* α, v. 194.
[2] Hermes., *Fragm.*, 5, 89.

Au v. 6, la forme Σπάρτης s'excuse par les habitudes épiques de Tyrtée.

Au v. 7, πρεσβυγενεῖς δὲ me semble aussi préférable à πρεσβύτας τε. δὲ est mieux opposé que τε au μὲν du v. 6, et rien n'empêche de supposer dans πρεσβυγενεῖς, outre son sens propre, une idée de vénération pour la γερουσίαν.

V. 8. εὐθείην ῥήτρας, maladresse manifeste du copiste. Je n'ai aucune objection contre εὐθείην ῥήτρην proposé par M. Bach. Mais ce singulier même me semble prouver en faveur de mon interprétation : c'est encore plus positivement là *la loi* de Lycurgue, la *charte* de Sparte, l'oracle, κατ' ἐξοχήν. M. Bach explique : *Populum oportet suffragia haud obscura referre, si lex quædam à Regibus atque senatu rogata est, id est, rogationem accipere aut detrectare.* Cette version, beaucoup plus arbitraire que la mienne, me semble rabaisser la haute pensée de l'oracle.

Le vers 10 est mutilé et contraire à la mesure. Dindorf la rétablit ainsi :

μηδ' ἐπιβουλεύειν τῇδε πόλει τι κακόν.

Bach voudrait :

μηδέ τι βουλεύειν τῇδε πόλει σκολιόν,

expression qu'il appuie sur Homère et son scholiaste,

sur Hésiode, Solon, et Théognis [1]. La leçon de Dindorf me paraît plus simple.

XI.

Ce fragment est un de ceux que les commentateurs ont le plus tourmenté. Il est extrait de Dion Chrysostôme, Orat. II, περὶ βασιλ., p. 31, A; t. I, p. 92, ed. Reisk. Voici le texte :

Ετι δὲ οἶμαι τὴν παρακλητικὴν οἷα τῶν Λακωνικῶν ἐμβατηρίων, μάλα πρέπουσαν τῇ Λυκούργου πολιτείᾳ καὶ τοῖς ἐπιτηδεύμασιν ἐκείνοις (ἐκείνου).

ἄγετ' ὦ
Σπάρτας εὐάνδρου κοῦροι πρῶτον (πρότερον) πολῖται,
λαιῷ μέν τοι ἴτυν προβάλεσθε, δόρυ δ' εὐτόλμως
βάλλοντες, μὴ φειδόμενοι ζωᾶς περὶ πάτρας.

Le scholiaste nous apprend que cette exhortation παρακλητική fait partie des poésies de Tyrtée, et Tzetzès [2]

---

[1] Hom., *Il.* π, v. 387; Hes., ἔργ., v. 221, 252, 260, 264; Sol., ιγ', v. 38; Theog., v. 535.

[2] Tzetz., *Chil.* I, *hist.* 26, v. 692, sqq.

le confirme, en citant le même passage. Il ne sera pas inutile de rapporter ses paroles :

> Τυρταῖος Λάκων στρατηγὸς καὶ ποιητὴς ὑπῆρχεν,
> προτρεπτικὰ πρὸς πόλεμον γράψας ἀσμάτων μέλη,
> ἅπερ ᾖδον οἱ Λάκωνες ἐν συμβολαῖς πολέμων,
> πυῤῥίχιον ὀρχούμενοι τοῖς νόμοις τοῦ Λυκούργου,
> ὡς Διὼν ὁ χρυσόστομος οὕτω που γράφει λέγων·
> Αγετ', ὦ Σπάρτης εὐάνδρου κοῦροι πατέρων,
> λαιᾷ μὲν ἴτυν προβάλλεσθε, δόρυ δ'εὐτόλμως βάλλοντες,
> μὴ φείδεσθε ζωᾶς, οὐ γὰρ πάτριον τῇ Σπάρτᾳ.

Ces vers sont les seuls qui restent de ces ἐμβατήρια dont nous avons parlé dans le quatrième Excursus après la Vie de Tyrtée. Mais puisque Dion lui-même leur donne ce nom, il est très probable qu'ils étaient coupés et scandés autrement qu'ils ne le sont dans son manuscrit, et qu'il faut les ramener au rhythme anapestique. C'est ce qu'a fait très heureusement Théod. Canterus d'Utrecht [1], en renfermant tout le passage dans les six vers catalectiques que nous donnons ici. Mais outre ce changement de mesure, le texte de Dion a subi d'autres modifications.

V. 2. Au lieu du πρῶτον ou πρότερον de Dion, Canterus,

---

[1] *Var. Lect.*, lib. I, c. 10, in Gruteri *Lampade*, vol. III, p. 721; voyez aussi Thiersch, *Act. monac.*, I, p. 217; III, p. 646; Hermann *ad Viger.*, p. 935; Bœckh, *De metris Pind.*, p. 130.

approuvé par Fréd. Morel, dans son *Commentaire*, a adopté le mot πατέρων, donné par un manuscrit de la Bibliothèque du Roi à Paris, et par Tzetzès. Brunck et Boissonade l'ont suivi, mais je n'aime pas leur manière de ponctuer. Ils mettent une virgule après κοῦροι, et réunissent πατέρων πολιῆται. Ponctuée ainsi, la phrase paraît inintelligible. M. Firmin Didot, qui ne la comprenait pas mieux que moi, a proposé κράτεροι πολιῆται. Mais est-ce là la vraie leçon, et celle d'Hermann, admise par Francke, n'est-elle pas préférable? Il met une virgule après εὐάνδρου, une autre après πατέρων, et explique, *digni patribus filii*. Dès lors, il n'est plus nécessaire de recourir à la transposition trop hardie proposée par Thiersch,

ἄγετ', ὦ Σπάρτας πολιῆται,
κοῦροι πατέρων εὐάνδρων,

ni à la conjecture du savant Grec Piccolos, qui conservait πρότερον, mais changeait, à cause de l'analogie de prononciation, πολιῆται en πολύ ἔτε.

V. 3. D'après le texte de Tzetzès, Canterus a supprimé le τοι qui suit μὲν dans Dion. Thiersch proposait προβαλέσθαι, au lieu de προβάλεσθε; mais Hermann avertit qu'il faut conserver ce dernier, à cause de ἄγετε qui précède.

V. 4. C'est encore sur l'avis d'Hermann et de Francke que j'ai rétabli la particule δὲ après δόρυ. Je ne sais

pourquoi Canterus, et, après lui, Fréd. Morel, Brunck, Boissonade et Didot l'avaient supprimée, d'autant mieux qu'elle se trouve dans le texte de Dion et de Tzetzès. Thiersch, Francke et M. Bach changent à la fin du vers βάλλοντες en πάλλοντες, sans doute pour éviter la répétition; mais je n'en vois pas la nécessité.

V. 6. Les manuscrits de Dion portent περὶ πάτρας, ou οὐ γὰρ πατρὶ τὰς Σπάρτας, ou enfin οὐ γὰρ πρὸν τὰς Σπάρτα; πρὸν, selon la conjecture de Fréd. Morel, au lieu de πρίαν, abrégé lui-même pour πάτριον. J'ai suivi, avec tous les éditeurs, le texte de Tzetzès; cependant Canterus, Francke et M. Bach donnent le génitif τᾶς Σπάρτας, au lieu du datif que j'ai conservé.

Est-il besoin d'ajouter que le chant embatérique, dont ce fragment est extrait, était, sans doute, beaucoup plus long dans l'original?

Hephestion[1] cite comme exemple du mètre qu'il appelle Λακωνικόν, le vers suivant qu'on suppose de Tyrtée, sans que rien le prouve positivement. M. Bach l'a donné dans son édition, et il est probable qu'il appartient à notre poète :

Αγετ', ὦ Σπάρτας ἔνοπλοι κοῦροι, ποτὶ τὰν Αρεως κίνασιν.

---

[1] Hepheat., *Enchirid.*, p. 46, éd. Gaisford.

XII.

Plutarque, dans son traité *De repugnantiis Stoicorum*, espèce d'histoire des variations du stoïcisme, reproche à Chrysippe de se contredire lui-même en plusieurs endroits. « Ainsi, dit-il, il blâme Platon d'avoir écrit : *Quand on n'a pas appris à vivre, ou qu'on ne sait pas vivre, il vaut mieux être mort*, τῷ μηδὲ μαθόντι, μηδ' ἐπισταμένῳ ζῆν, λυσιτελεῖ μὴ ζῆν. Et lui-même approuve dans ses livres des maximes qui rentrent dans le même sens, celle d'Antisthènes, par exemple : *Il faut avoir de l'intelligence, ou une corde pour se pendre*, δεῖ κτᾶσθαι νοῦν, ἢ βρόχον; et le vers de Tyrtée, καὶ τὸ Τυρταίου·

πρὶν ἀρετῆς, κ. τ. λ. [1] »

Francke a très bien remarqué qu'il semble que le mot μὴ a été oublié, dans les manuscrits de Plutarque, avant ce vers. Car sans la négation, il offre une idée tout opposée à celle de Tyrtée; à moins pourtant que l'on ne préfère à la correction de Francke la leçon proposée par Reiske d'après un manuscrit :

---

[1] Voyez p. 1039, E, F; et T. X, p. 301, éd. Reisk.

κρῖν' ἀρετῆς πελάσαι τέρμασιν ἢ θανάτου,

Decerne tecum aut virtutis ad metas aut ad metas vitæ accedere.

Après πρὶν, Brunck et Francke ont mis γὲ, πρὶν γ' ἀρετῆς. Ils suivent l'opinion d'Hermann [1] qui pensait qu'on doit écrire ainsi toutes les fois que πρὶν se trouve long devant un mot qui n'a point le digamma. M. Bach ne partage point cette opinion qui nécessiterait la correction d'une foule de passages d'Homère.

XIII.

Ce dernier fragment est tiré du traité de Galien, *De Hippocratis et Platonis dogmatibus*, p. 267, ed. Basil., 1538. Galien veut, comme Plutarque, combattre Chrysippe, et lui prouver qu'il n'est pas d'accord avec lui-même. Car dans un livre où il défend l'opinion des Stoïciens, en refusant aux animaux toutes les passions et les affections de l'âme, il entasse en même temps une foule de passages de poètes qui semblent démontrer que ces affections sont dans la nature des animaux comme dans

---

[1] *De Ætate scriptorum Argonautic.*, p. 700.

la nôtre, entre autres le vers de Tyrtée cité. On peut donc supposer, d'après Plutarque et Galien, que les livres de Chrysippe n'étaient pas des chefs-d'œuvre de logique; si toutefois il est permis de faire fond sur les assertions de ces deux écrivains, car il y avait, du temps de Plutarque, une mode, une espèce de manie de dénigrer les hommes qui avaient acquis une grande réputation. M. Baguet a donné en 1822, à l'Université de Louvain, une dissertation remarquable sous plusieurs rapports, *De Chrysippi vita, doctrina et reliquiis.* Au reste ce qui me fait surtout regretter Chrysippe, ce sont précisément ces nombreuses citations de Stésichore, d'Orphée, d'Empédocle, de Tyrtée, des tragiques et des comiques, que lui reprochent ses adversaires. Là, nous eussions encore retrouvé quelques traces du génie des anciens.

FIN.

TABLE.

Pages.

Avant-Propos. 1

De la Vie et des Ouvrages de Callinus et de Tyrtée, et des Poésies militaires de l'Antiquité. 17

Premier Excursus. — De l'origine et de la nature de l'Élégie chez les Grecs ; de Callinus et de l'ouvrage de Francke. . . 51

Second Excursus. — De l'époque où vécut Tyrtée, et de la guerre de Messénie. 95

Troisième Excursus. — De la patrie de Tyrtée. 109

Quatrième Excursus. — Bibliographie de Callinus et de Tyrtée. 121

Texte grec seul ou accompagné de traductions latines. . . . 127

Traductions de Tyrtée et de Callinus en diverses langues. . . 135

Callinus et Tyrtée. — Traduction polyglotte. 141

Texte grec. — Traduction en vers latins et français. . . . 142
Traduction en vers allemands et hollandais. 178
Traduction en vers anglais et italiens. 192

Commentaire sur les poésies de Callinus. 213

Commentaire sur les poésies de Tyrtée; 1re Élégie. 237

2me Élégie. 263

3me Élégie. 287

Fragments. — IVme Fragment. 314

Vme Fragment. 317

VIme et VIIme Fragments. 318

VIIIme et IXme Fragments. 319

Xme Fragment. 321

XIme Fragment. 330

XIIme Fragment. 334

XIIIme Fragment. 335

FIN DE LA TABLE.

MAR 7 '58 H

DUE FEB 21 1929

DUE MAR 27 47

DUE FEB 15 '49

Gc 3.16

INSIGNIA ACADEMIAE HARVARDIANAE CANTAB: NOV: ANGLIAE

VE RI TAS

The Gift of
Mary Bryant Brandegee
in Memory of
William Fletcher Weld

HARVARD COLLEGE LIBRARY

Gc 3.16
Poesies militaires de l'antiquite
Widener Library
004301200
3 2044 085 106 631